



HAL
open science

Villes en décroissance, “ Shrinking Cities ”, Construction d’un objet international de recherche

Emmanuèle Cunningham-Sabot

► **To cite this version:**

Emmanuèle Cunningham-Sabot. Villes en décroissance, “ Shrinking Cities ”, Construction d’un objet international de recherche. Géographie. Université Panthéon-Sorbonne (Paris I), 2012. tel-03184829

HAL Id: tel-03184829

<https://shs.hal.science/tel-03184829>

Submitted on 29 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**Université Paris 1 - Panthéon-
Sorbonne
École doctorale de Géographie
Paris : ED434**

Dossier de candidature
À l'Habilitation à Diriger des Recherches
Déposé le 9 Mars 2012
Par

Emmanuèle C. Cunningham-Sabot

**Garant : Francis Beucire,
Professeur des Universités**

Volume « Œuvre scientifique »
**Villes en décroissance, « Shrinking Cities »,
Construction d'un objet international de
recherche**

Membres du Jury :

Guy Baudelle, Professeur, Université Rennes 2

Francis Beucire, Professeur, Université Paris 1

Sylvie Fol, Professeur, Université Paris 1

Franck Scherrer, Professeur, Université de Montréal

Ian Thompson, Professeur, Université de Glasgow

Marcus Zepf, Professeur, Université Pierre Mendès-France

Smith, N., (1979), « Toward a Theory of *Gentrification*. A Back to the City Movement by *Capital*, not *People* », *Journal of the American Planning Association*, vol. 45, n° 4.

REMERCIEMENTS

Ce n'est pas pour sacrifier à une tradition universitaire, si vénérable soit-elle, mais pour m'acquitter d'une dette de reconnaissance que je me dois d'exprimer mes remerciements les plus vifs et les plus sincères à ceux, plus proches, famille et amis, qui m'ont aidée à mener à son terme le présent travail, et à ceux qui ont accepté de participer à mon jury. La crainte de pêcher par omission

— ce qui est inévitable lorsque l'on est redevable de beaucoup de "bienfaiteurs" — ne saurait m'empêcher d'en énumérer quelques uns.

A Monsieur le Professeur Beaucire, j'exprime ma profonde gratitude. Je le remercie de sa disponibilité à mon égard. Il n'a jamais cessé de me prodiguer ses encouragements rassurants sans que son joug ait été pesant. Nous nous sommes rencontrés et côtoyés au cours de sessions du Comité National des Universités (CNU), qu'il égayait de son humour joyeux.

Je remercie Madame la Professeure Sylvie Fol, à l'origine, également compagne de sessions CNU. C'est elle qui m'a présentée au groupe avant-gardiste des chercheurs dont le noyau dur a, par la suite, formé le SCiRN (Shrinking Cities international Research Network). Auprès d'elle j'ai trouvé patience, compréhension et encouragements. Elle m'a supportée (dans tous les sens du terme).

Envers Monsieur le Professeur Thompson, ma dette est aussi immense. Il fut, et est toujours, mon bienveillant et fidèle correspondant glaswégien, me tenant régulièrement au courant des événements survenant à Glasgow. Présent à l'alpha de mes recherches, je suis heureuse qu'il ait accepté d'être ici, afin qu'il puisse juger du chemin parcouru grâce, et avec lui.

J'ai aussi bénéficié pour ce travail de l'aide et des conseils de Monsieur le Professeur Guy Baudelle, collègue à l'Université de Rennes 2, que je remercie pour sa disponibilité et pour avoir accepté d'être membre de ce jury.

Je remercie aussi Monsieur le Professeur Zepf, ainsi que Monsieur le Professeur Scherrer, d'avoir bien voulu participer à ce jury. J'ai toujours apprécié, au cours des sessions communes de CNU, la pondération et la justesse des propos du Professeur Scherrer. Les quelques échanges que nous avons eu durant de ce travail d'HDR ont toujours été des plus réconfortants.

Je tiens aussi à remercier le Professeur Dupuy pour son suivi et ses multiples suggestions, le Professeur Claude Cretin, pour sa relecture à mi-parcours, ainsi que Catherine Rhein pour son indéfectible soutien psychologique. La rédaction du livre *Villes et régions européennes en décroissance* fut également une aventure d'échanges intellectuels stimulants et enrichissants avec mes co-éditeurs, ainsi qu'avec tous les membres du groupe de recherche de SCiRN.

Enfin, c'est surtout à mon époux, que je dois beaucoup.

Il va de soi, sans doute, que, lorsque l'auteure d'un ouvrage de la sorte, doit tant à tant de personnes, tout ce qu'elle peut revendiquer à juste titre, ce sont ses imperfections. Dans une telle situation, la seule "stratégie" — selon la théorie des jeux — consiste à former aussitôt une "coalition" avec la Nature, ou la Providence, afin de partager la responsabilité des défauts et lacunes de l'ouvrage...

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	3
SOMMAIRE	7
INTRODUCTION GENERALE	11
PARTIE I- DÉLIMITATION DES VILLES EN DÉCROISSANCE : UN DÉFI SCIENTIFIQUE	17
INTRODUCTION.....	19
Chapitre-1- Sémantique et métaphore.....	21
<i>1.1.1. De la métaphore à l'action... -----</i>	<i>22</i>
<i>1.1.2. "La tâche nécessaire et impossible de la traduction" (Derrida 1985) -----</i>	<i>28</i>

Chapitre-2- Ampleur et effets du phénomène, que mesure-t-on ?.....	33
1.2.1. Quelle échelle spatiale, quelle temporalité ?-----	36
1.2.2. Quelles données mesurant quelles causes ou quels effets ? -----	45
CONCLUSION	55
PARTIE II- MODÈLES EXPLICATIFS DE DÉCROISSANCE URBAINE	57
INTRODUCTION	59
Chapitre-3- Causalités linéaires	63
11.3.1. Les villes sont mortelles... -----	65
11.3.2. Les villes dépendantes, "élastiques" à la conjoncture-----	69
11.3.3. La « seconde transition démographique »-----	73
11.3.4. La transition post-socialiste -----	79
11.3.5. L'étalement urbain -----	81
Chapitre-4- Un phénomène « complexe »	89
11.4.1. Les fins de cycles... ?-----	91
11.4.2. Histoire et dépendance -----	100
11.4.3. Globalisation et "Glocalisation" -----	107
CONCLUSION	119
PARTIE III- STRATÉGIES DE « DÉVELOPPEMENT » : DE LA RECONQUÊTE DE LA CROISSANCE À LA VALORISATION DE LA DÉCROISSANCE... ..	125
INTRODUCTION : Du déni à l'acceptation	127
Chapitre-5- A la reconquête de la croissance	131
111.5.1. Le marketing territorial-----	131
111.5.2. Capter les flux-----	134

Chapitre-6- La décroissance : quelle chance !...?	141
<i>III.6.1. Démolitions</i>	143
<i>III.6.2. Mise au vert</i>	148
<i>III.6.3. Gouvernance et participation des habitants</i>	151
CONCLUSION.....	156
CONCLUSION GENERALE.....	157
BIBLIOGRAPHIE	170
TABLE DES MATIÈRES	186

INTRODUCTION

GENERALE

La poléogonie ou la poléogénèse, - l'étude de la naissance des villes¹-, constitue bien un objet et un champ de recherche précis, et bénéficie d'une appellation scientifique incontestée et reconnue - même si peu courante -. Il en est tout autrement de l'étude des villes en décroissance, objet de recherche flou, aux origines multiples, analysant des causes de décroissance variées et ambivalentes et donc complexes. L'objet de cet ouvrage consiste donc à poser les bases conceptuelles et théoriques de ce champ de recherche en France : il aide à la dénomination de l'objet d'étude en Français, à réfléchir à sa caractérisation ; à en démêler et comprendre les causes, facteurs, processus et ressorts. La déconstruction des différentes postures épistémologiques cherchant à expliquer le phénomène des villes en décroissance conduit à en montrer sa « complexité ». L'étude insiste enfin sur les limites d'un paradigme urbain dominant centré sur la croissance, et présente les villes en décroissance comme une composante possible et structurelle du développement urbain, et par là, pose ces dernières en tant qu'objet de recherche *per se*.

Les villes sont souvent présentées comme moteur de croissance, moteur de développement, centres d'innovation. De Perroux (1955) à Sassen (2002), les villes sont productives, créatrices de richesse et attirent les populations alentours. Il s'agit d'un postulat généralement admis chez les géographes et économistes, si bien que les campagnes et leur "déprise" en France ont été les premiers espaces dépeints en décroissance par les historiens (Cornu

¹ Le terme reste principalement utilisé pour qualifier l'étude de la naissance des villes dans l'antiquité grecque.

2001 ; Roth 2011), la déprise rurale venant alimenter la croissance urbaine (Bétéille, 1981). A l'heure où une étude de prospective d'ici 2050 de la Direction de la Planification du Japon présente « un scénario noir » (DATAR, 2011), où la population se raréfie sur la plupart du territoire, ne faut-il pas reconsidérer ce postulat de ville moteur-de-croissance, devenu parfois obsolète pour certaines villes ? Les villes sont confrontées, depuis une quarantaine d'années, à de nouvelles dynamiques socio-économiques politiques et environnementales parfois antagoniques : accentuation de la métropolisation, étalement urbain, réorganisation du système productif et globalisation accroissant la compétition, changement climatique et renchérissement de l'énergie, le tout dans un contexte de profonds changements démographiques. Si l'urbanisation n'a jamais été aussi forte, la croissance urbaine n'a plus rien d'acquis.

Herbert Spencer, père de la théorie inductionniste sulfureuse du darwinisme social qui s'est ensuite trouvée contredite par l'existence de certaines sociétés tribales, évoque un jour avoir écrit dans sa jeunesse une tragédie littéraire. Le darwinien Thomas Huxley lui rétorque aussitôt que ce ne pouvait être que « *the history of a beautiful induction killed by a nasty little fact* »² (Galton 1924, 627, cité par Gondermann 2007, 33). Dans un monde où le paradigme de croissance reste dominant, les « fâcheux petits faits » d'Huxley pourraient bien être les villes en décroissance. En effet, dans l'histoire des sciences, selon René Passet (1997), « le singulier, le

² « L'histoire d'une belle théorie inductive mise à mort par un fâcheux petit fait ».

point critique à partir duquel un événement mineur, aléatoire vient rompre le cours ancien des choses, devient un fait scientifique ».

En effet, les villes ne sont plus, toutes, des pôles attractifs de croissance. Les villes en décroissance font, depuis une trentaine d'année, l'objet de dénominations diverses de par le monde. La multiplicité des appellations et qualifications reflète tant la variété des villes concernées que celle des effets de la décroissance ou de la perception de ces effets. En outre, la difficulté de délimiter une aire d'étude de ces villes, comme la diversité des données pour les caractériser, ne sont pas sans constituer un nouvel handicap dans leur légitimation en tant qu'objet de recherche.

Si la dénomination et la caractérisation de l'objet de recherche que constituent les villes en décroissance s'avèrent délicate (Première Partie de l'ouvrage), les causes et facteurs du processus de décroissance urbaine se révèlent encore plus difficiles à cerner, certains, ambivalents, sont ainsi sujets à controverses. Nous verrons même, dans la deuxième partie de l'ouvrage, que certains points de vue vont jusqu'à donner à penser que cet objet de recherche n'existe pas. La deuxième partie de l'ouvrage sera l'occasion de déconstruire les différents éléments explicatifs de la décroissance des villes, ce qui permettra de les clarifier en les positionnant dans la gamme étendue des postures épistémologiques. Nous montrerons que les modèles mettant en jeu des relations causales linéaires gardent leur intérêt mais s'avèrent limités pour décrire l'ensemble des processus, dont les dynamiques sont complexes.

Enfin, ces villes représentent un enjeu scientifique mais aussi un enjeu de politique publique, puisqu'il s'agit de gérer le quotidien des populations concernées, de trouver des solutions à la décroissance, ouvrant par là même d'autres réflexions scientifiques concernant un paradigme de l'urbain encore principalement centré sur la croissance (Troisième Partie).

Partie I- DÉLIMITATION

DES VILLES EN

DÉCROISSANCE :

UN DÉFI SCIENTIFIQUE

INTRODUCTION

Les *Shrinking Cities* posent un défi sémantique autant que scientifique. En effet, les recherches portant sur les *Shrinking Cities* ont commencé à l'étranger, comme beaucoup d'autres concepts ("*waterfronts*", "*sustainable development*", etc)³. Comment donc nommer en français ces objets de recherche importés ?

³ Ceci représente un paradoxe pour la recherche française en géographie, aménagement et urbanisme. Sans l'obtention d'une ANR jeune chercheure sur programme blanc, la recherche sur les villes en décroissance en France n'aurait sans doute pas, faute de moyens, pu se développer comme ce fut le cas avec les facilités financières octroyées par l'ANR.

L'ANR a permis aux membres français participants d'être des acteurs actifs dans les travaux menés par le « *Shrinking Cities International Research Network, (SCiRN)* ». Créé en 2004, SCiRN faisait partie des programmes de recherche du Center for Global Metropolitan Studies de l'Université de Californie à Berkeley. Ce réseau de recherche international s'est constitué à partir du constat selon lequel les villes en décroissance représentent une problématique commune à des pays pourtant très différents. De là, a émergé l'idée d'engager une analyse portant à la fois sur les formes de cette décroissance et sur les stratégies et politiques urbaines menées comme de leurs effets.

Le réseau compte une quarantaine de chercheurs de tous pays. Et il n'y a qu'en France où l'existence des villes en décroissance en tant qu'objet de recherche interroge... J'ai été élue présidente de SCiRN en février 2011, avec un co-président brésilien (Sergio Moraes), prenant la suite de collègues

La question de la traduction des termes et concepts lorsque les recherches s'effectuent sur de multiples terrains internationaux a déjà été débattue chez les géographes, notamment dans les travaux pionniers de Fiona Smith⁴ (F. M. Smith, 1996). Il convient de réfléchir à une traduction française de cet objet de recherche puis de s'interroger sur les difficultés soulevées par sa caractérisation, sa mesure et sa validité, car, par son caractère international, il reste délicat à appréhender et sujet à controverses (tout au moins en France). Nous montrerons que dénomination et caractérisation sont liées, mais pour la clarté de l'exposé, nous les présenterons de manière séparée.

australien et allemands. L'appartenance à ce réseau de chercheurs a fortement influencé les réflexions menées dans ces pages.

⁴ Avec qui nous avons pu échanger lors de la rédaction de nos thèses respectives de doctorat, au département de Géographie de l'Université de Glasgow.

Chapitre-1- SÉMANTIQUE ET MÉTAPHORE

La définition d'un objet de recherche passe d'abord par sa dénomination, et lorsque le phénomène est international, protéiforme, une dénomination dans chaque langue est nécessaire. La polysémie du terme n'aide pas à sa traduction et la métaphore du rétrécissement n'est pas véritablement en adéquation avec la réalité du phénomène à l'échelle française. Les *Shrinking Cities* sont autant de tours de Babel qui confirment les écrits de Derrida (Derrida, 1985, p. 5) mettant en garde l'impudent à propos de « *la tâche nécessaire et impossible de la traduction* ». Il n'existe pas de méthode « neutre » de traduction, chaque traduction génère quelque chose de nouveau et d'unique (Müller 2007, 210). Si le terme métaphorique existe depuis plusieurs décennies en langue anglaise et allemande, la traduction française se cherche. Nous en privilégierons une, tout en montrant ses limites.

I.1.1. DE LA MÉTAPHORE À L'ACTION...

"Our theories and explanations of organizational life are based on metaphors [...] For the use of metaphor implies a *way of thinking* and a *way of seeing* that pervade how we understand our world generally"⁵ (Morgan, 2006, p. 4).

C'est dans un contexte particulier, nord-américain, que la métaphore des *Shrinking Cities* est apparue. Aux États-Unis, le premier terme approchant retrouvé⁶ décrivant le phénomène est celui d'« *urban decline* » dans un rapport du gouvernement américain (National Resources Committee 1937). A la même époque, inspiré par Howard, Mumford (1961) publie aussi ses premières réflexions urbaines où il présente « la modernisation » comme menant à un déclin inéluctable des villes-métropoles : "*Our cities, blasted and*

⁵ En italique dans le texte originel.

⁶ Lors d'un séjour à l'IURD de l'Université de Berkeley, nous avons utilisé des bases de données informatiques pour mener cette recherche. Si le medium permet de rechercher dans toutes les langues, l'anglais reste dominant et introduit un biais important qui impose de relativiser le résultat et permet juste d'affirmer qu'il s'agit du texte numérisé en anglais le plus ancien. Les termes "*urban decay*" ou "*urban blight*" furent utilisés quelques années plus tôt. Si la déchéance de *decay* (pourri) ou de *blight* (délabré) est plus forte que celle contenue dans « *decline* », l'espace qualifié reste cependant plus limité, car les phénomènes d'*urban decay* ou *urban blight* ne concernent que quelques espaces bâtis et dans leurs premières utilisations, ces termes ne renvoient pas à un phénomène urbain général, comme ce fut le cas pour *urban decline*.

deserted will be cemeteries for the dead ; cold lairs given over to less destructive beasts than man".

Après la seconde guerre mondiale aux États-Unis, "*the decline of cities was widespread*"⁷ (R. A Beauregard, 2006, p. ix, 2), aboutissant dans les années soixante à un sentiment fort de « villes en crise », « euphémisme » pour évoquer un problème racial (R. A Beauregard, 2003). L'appellation « *urban decline* », collant aux deux dimensions (sentiment d'une crise des villes et réalité du déclin urbain), connaît donc un essor dans les années soixante et soixante-dix⁸, avec la crise des grandes métropoles américaines. La dichotomie de la ville américaine, entre la ville-centre et le périurbain, constitue un élément fondamental⁹, car cette dichotomie, voir cet antagonisme, n'a jamais été aussi prégnant en France.

Le vocable très particulier de *Shrinking Cities* n'apparaît que vers la fin des années soixante-dix (Breckenfeld, 1978; Thornbury, 1978; Weaver, 1977) qualifiant un déclin industriel et un processus de suburbanisation caractéristique des villes américaines. La métaphore fut néanmoins utilisée antérieurement par l'économiste Walker (1947) commentant les recensements démographiques entre 1910 et 1940 : « *The cities are not growing. They are shrinking* » (cité par R. A Beauregard (2006). Lors de cette première utilisation, la notion de *Shrinking Cities* affiche un côté pragmatique : un constat

⁷ « Le déclin des villes était largement répandu. »

⁸ Plus de 200 occurrences entre 1960 et 1980 dans « Google Scholar » moteur de recherche portant sur les travaux universitaires, avec là encore le bémol à apporter concernant la dominance de la langue anglaise.

⁹ Entretiens avec le Professeur Dupuy, septembre 2011.

statistique s'adressant à une audience grand public où seule la décroissance de population est mise en avant.

Le verbe *to shrink* selon le dictionnaire Oxford¹⁰ possède deux sens : **le premier**, imagé, est « rétrécir » avec l'image d'un vêtement qui rétrécit au lavage dans une eau trop chaude ; à cette dimension que l'on peut considérer comme spatiale, **le deuxième** sens - toujours plus distancié que le premier - ajoute l'idée d'une quantité dénombrable décroissante.

Le terme apparaît en Allemand à la même époque qu'aux États-Unis (Göb, 1977) avec la même métaphore de rétrécissement. Les deux dimensions (spatiale et quantitative) se retrouvent dans le terme consacré de "*Schrumpfende Städte*" (Florentin, Fol, Roth, 2009). Mais ce sont deux sociologues de l'ex-Allemagne de l'Ouest (Häussermann & Siebel, 1988) qui lèvent le tabou en allant à l'encontre du « politiquement correct » (Kaufmann, 2009, p. 239) et lancent sur la scène ouest allemande un débat sociologique sur le sujet. Puis, le terme comme le débat s'exportent à l'est avec la chute du mur de Berlin. *Die Wende*¹¹ eut un effet catalytique, accélérant et démultipliant le processus de *Schrumpfung* en Allemagne orientale. Le phénomène devient minutieusement étudié par les chercheurs et acteurs locaux qui en viennent à formuler un concept dérivé tout aussi imagé : *Die perforierte Stadt* (Lütke-Daldrup, 2001 cité par Florentin et al. 2009). Le terme de "ville perforée" est ainsi né à

¹⁰ Premier sens : "*to become smaller, especially when washed in water that is too hot*"; second sens : "*to become or to make something smaller in size or amount*".

¹¹ Littéralement, le tournant, concrètement : l'automne 1989 et la chute du mur.

Leipzig, suite au constat de taux de logements vacants importants, puis le terme fait école pour caractériser les effets de la dépopulation dans nombre de villes d'Allemagne orientale. Ainsi, si sur le plan sémantique, la riche littérature américaine a fait figure d'avant-garde, l'Allemagne reconstituée, frappée durement par la réalité, reste pionnière en associant, au tournant du second millénaire, aux débats scientifiques les premières expériences empiriques de politiques urbaines ou d'aménagement (Glock & Häussermann, 2004).

Plus récemment, durant l'été 2009, un débat médiatique s'est installé sur la scène américaine, initiant une variation polysémique inexplorée jusqu'alors dans le terme anglo-saxon de "*Shrinking Cities*"¹². Les multiplications des saisies immobilières (*foreclosures*) frappant particulièrement les villes déjà en décroissance, les *Shrinking Cities* ont fait l'objet, à partir de l'été 2009, de l'attention de tous les médias et institutions américains¹³. Ces interventions dans les médias ont introduit un glissement du sens initial, ajoutant une dimension d'action en cours, contenue dans la forme progressive "ing" du terme *shrink-ing*, comme si l'action prenait le pas sur le constat. L'action de démolition va même jusqu'à devenir dans les

¹² Nous avons eu la chance d'être "au première loges" puisque le battage médiatique eut lieu durant un séjour de trois mois en tant que "*visiting scholar*" à l'IURD de l'Université de Berkeley, Californie.

¹³ Plusieurs émissions de radio (KQED Forum on Shrinking Cities, 10/07/09) articles de journaux (Fairbanks, 2008; Inskeep, 2009; Leonard, 2009; Streitfeld, 2009), réunion "d'experts en Shrinking Cities" en Juillet 2009 à la *Brooking Institution*, afin de réfléchir aux actions à privilégier à l'échelle fédérale des États-Unis.

médias, LA solution de survie (*shrink to survive*) à la décroissance urbaine.

Deux articles ont ouvert le bal : "*An effort to save Flint by shrinking it*" (Streitfeld avril 2009) et "*US cities may have to be bulldozed in order to survive*" (Leonard juin 2009)". Puis E. Glaeser, professeur de Sciences économique à Harvard, poursuit avec "*Bulldozing Americas's Shrinking Cities*" (Gleaser, 2009), ouvrant la voie à d'autres termes médiatiques pour qualifier les stratégies de réduction/rétrécissement mises en œuvre : *right-sizing*, *down-sizing*, inéluctablement associés à la question cruciale : "*How to Shrink a City*" (Okrent & Gray, 2010 Novembre).

Les *Shrinking Cities* deviennent alors, ou plutôt sont présentées, comme les villes où les aménageurs prônent une décroissance planifiée active, sous forme de réduction drastique du bâti, le plus souvent menée à coup de bulldozers. Ou bien, ce sont les villes où les édiles et aménageurs se posent la question de "comment planifier" cette réduction, en préalable à l'action des bulldozers.

Ce passage de la métaphore à l'action, aux États-Unis, crée une nouvelle légitimité et actualité au terme *Shrinking Cities* par rapport à celui d'*Urban Decline*. Cette légitimité ne se démentira pas lors de la parution des derniers résultats du recensement américain fin Mai 2011, où une nouvelle vague d'articles et d'émissions de radio placeront à nouveau les *Shrinking Cities* sur la sellette médiatique.

Ce passage de la métaphore à l'action nous a fait nous intéresser aux recherches récentes des psychologues Paul Thibodeau et Lera Boroditsky. Leurs travaux illustrent, si besoin était, la force

des images et le pouvoir des métaphores qui, selon eux, influencent nos manières de penser et d'agir.

A propos de la lutte contre le crime, ils démontrent que les stratégies préconisées par des individus, à la suite de la lecture d'un texte sur la criminalité en ville, diffèrent suivant la métaphore choisie et utilisée au sein même du texte, selon que le crime est présenté comme un animal bestial ou comme un virus (Thibodeau & Boroditsky, 2011). Dans le premier cas - l'animal bestial -, les individus invités, après la lecture de l'article, à formuler des solutions contre l'augmentation de la criminalité, proposent majoritairement comme solution la capture et l'enfermement des êtres fautifs. Alors que dans le second cas - la criminalité présentée comme virus -, les lecteurs sont plus enclins à rechercher les causes profondes du processus, et proposent ainsi des réformes sociales, des mesures de prévention, d'éducation.

Aussi, le glissement de sens de la métaphore des *Shrinking Cities* à la mise en action des bulldozers n'est peut-être pas anodin, puisque la métaphore induit là une solution évidente au problème. En effet, les politiques de démolitions furent les premières "stratégies" mises en place pour lutter contre la décroissance urbaine.

Mis en garde par Thibodeau et Boroditsky, convaincus par Derrida (1985) de la nécessité des traductions tout en étant prévenus de leur difficulté voire impossibilité, interrogeons-nous sur la traduction du concept en langue française.

I.1.2. "LA TÂCHE NÉCESSAIRE ET IMPOSSIBLE DE LA TRADUCTION" (DERRIDA 1985)

En France, le chantier de la traduction reste ouvert. Ducom & Yokohari (2006) emploient le terme de « villes en rétraction ». Les spécialistes français de l'Allemagne traduisent habituellement l'expression allemande par villes « rétrécissantes », « en rétraction », « en contraction » (Zepf et al. 2008; Florentin, Fol, et Roth 2009). Avec S. Fol (Fol & Cunningham-Sabot, 2010) nous avons utilisé la formule de « villes en déclin ». Dumont et Chalard à la suite de Benko et Lipietz parlent de communes "perdantes" (Dumont & Chalard, 2008; Benko, Lipietz, Amin, & Lipiec, 1992).

Après réflexion et confrontation avec des acteurs urbains, aucune de ces dénominations ne semble satisfaisante pour qualifier le phénomène en France. La terminologie associée au déclin renvoie à un destin inéluctable et ajoute une stigmatisation au pathos. L'effet est identique avec l'adjectif "perdant". Quant à la rétraction, ou le rétrécissement -traductions littérales des métaphores anglo-saxonnes et germaniques-, ils insistent sur les effets visibles spatiaux qui ne sont pas la caractéristique première des villes atteintes en France, à l'inverse des cas exemplaires toujours cités aux États-Unis (Détroit) ou en Allemagne orientale (Leipzig). Le terme de déprise renvoie immanquablement à la déprise rurale (Cornu, 2001). Faut-il oser le transfert ou l'amalgame et parler de "déprise urbaine" ? La formule pourra paraître absconse quand il sera question de "villes en déprise". Garder une continuité en français en optant pour une traduction réutilisant la métaphore initiale pourrait induire les effets

mis en évidence par les psychologues Thibodeau et Boroditsky. Par ailleurs, la grille de lecture « complexe » avec laquelle nous aborderons le phénomène (à la fin du chapitre 4) voudrait une dénomination distinctive de l'ancienne, pour démarquer l'appréhension nouvelle de l'objet.

Pour toutes ces raisons, nous préférons parler de « villes en décroissance », terme *a priori* plus neutre...

Cependant, l'utilisation du terme seul de "décroissance" n'est pas anodine¹⁴. Ce dernier possède des connotations radicales de tous bords : verte radicale, anarchiste, altermondialiste, critique radicale de l'économie classique¹⁵. L'idée de décroissance n'est pas nouvelle chez les économistes : la croissance zéro fut préconisée dès 1972 dans plusieurs rapports commandés par le Club de Rome (Meadows, Meadows, Randers, & Behrens, 1972). Nicholas Georgescu-Roegen (1971), contemporain de Schumpeter et Leontief, fut le premier économiste à théoriser le concept de décroissance en mêlant entropie, écologie et économie, et s'est ainsi posé à ce sujet, en premier critique de l'économie orthodoxe, -cette dernière fondant son raisonnement sur la croissance économique illimitée. Sur fond de crise écologique et économique, les échanges en sciences économiques autour d'une

¹⁴ Il a pris une ampleur réelle ces dernières années et particulièrement depuis l'écriture des premiers plans de ce travail d'HDR, début 2009 ; le terme devenant de plus en plus connoté politiquement.

¹⁵ En effet, le 'Parti Pour La Décroissance', prône une écologie politique radicale. Des mouvements libertaires anarchistes (Alternative Libertaire) prônent la décroissance. Des figures nationales (J. Bové, H. Reeves) se retrouvent pour se dire 'objecteurs de croissance'.

décroissance "soutenable" se multiplient ces dernières années¹⁶, toujours parrainés par le Club de Rome, initiateur du premier appel à la révision du paradigme de croissance. Le néologisme de la « décroissance économique » a pris d'abord de l'ampleur en France avec la revue écologique « La décroissance, le journal de la joie de vivre », avant de s'exporter dans le monde anglo-saxon avec sa traduction « economic degrowth ». Curieusement, il peine à trouver une traduction en Allemand, où « aucun terme ne s'est jusqu'à présent imposé » dans un pays pourtant à l'avant-garde des questions écologiques et sur les villes en décroissance (Blanc Bodet, 2011).

Le terme de décroissance est donc riche en connotations de tous bords, politiques et économiques : « une vaste mouvance hétéroclite » (Bayon, Flipo, & Schneider, 2010). Nous souhaiterions rester en dehors de certaines d'entre elles, qui proposent la décroissance comme projet de société (projet politique), et suggérons simplement par le terme « ville en décroissance » de retenir le second sens du verbe *to shrink*, plus distancié : d'une quantité dénombrable en décroissance ; c'est-à-dire de dresser un constat statistique de faits : les villes en décroissance sont celles connaissant une décroissance d'indicateurs démographiques et économiques, avec des effets sociaux indiscutablement liés.

Cette terminologie possède l'avantage de ne pas insister sur les effets urbains physiques moins à l'œuvre en France, et recentre l'intérêt sur les éléments structurels démographiques, économiques

¹⁶ Premier colloque à Paris en 2008 : <http://events.it-sudparis.eu/degrowthconference/> et second en mars 2010 : Second International Conference on Economic Degrowth for Ecological Sustainability and Social Equity, à Barcelone.

et sociaux du processus. Il possède aussi l'avantage de ne pas obérer le futur de la ville : à la décroissance peut succéder la croissance¹⁷⁻, alors qu'il est plus difficile de remonter la pente d'un "déclin" souvent perçu comme inéluctable.

Cette préférence pour une appellation en marge de la métaphore initiale, reposant sur le deuxième sens du terme anglo-saxon, comme le virus plus éthéré que l'animal criminel, se veut également une invitation, voire une incitation à la réflexion quant aux stratégies économiques, mais aussi d'aménagement et d'urbanisme, à mettre en œuvre dans ces villes. Si les solutions classiques de démolitions furent et sont souvent les premières envisagées, c'est sans doute lié à la dénomination elle-même, appelant fortement cette solution au problème, à l'instar de la démonstration faite par Thibodeau et Boroditsky. Comme la « négativité » du terme décroissance économique possède « un pouvoir fort d'interpellation et de questionnement » (Bayon, Flipo, & Schneider, 2010, p. 15), l'appellation "ville en décroissance" pose, de fait, la question de la croissance urbaine, et ouvre ainsi le débat sur : quel avenir pour ces villes. Pourrait-il éventuellement se chercher en dehors du paradigme dominant de la croissance urbaine ?

Il faut cependant noter, à ce stade de la réflexion, que le terme de "Shrinking Cities" a aussi été remis en cause lors de la 110ème "American Assembly": *"Define a Future for America's Cities Experiencing Severe Population Loss"* à Detroit, Michigan, (14-17 avril

¹⁷ Boston, New York, ou en Europe, Dresde, Amsterdam, Rotterdam, Londres, par exemple, furent en décroissance et ne le sont plus actuellement.

2011), preuve que la métaphore ne donne pas non plus entièrement satisfaction outre-Atlantique. En revanche, le terme finalement retenu après concours, de "Legacy cities", véhiculant la métaphore de "l'héritage", mais aussi son côté "obsolète" (The 110th American Assembly, 2011, p. 1) et désuet, n'emportait cependant pas l'enthousiasme des chercheurs spécialistes du sujet. Le débat initié par Lindeman (1938, p. 327) dénonçant l'incorrection de l'utilisation du terme « *urban decline* » est donc loin d'être clos.

Pour l'ensemble des raisons évoquées précédemment, l'énoncé français "villes en décroissance" nous semble donc le moins mauvais pour relever ce défi de la traduction. Cette proposition de traduction française confirme à nouveau les dires de Derrida (1985, p. 10) : "*S'il y a bien entre texte traduit et texte traduisant un rapport d'"original" à version, il ne saurait être représentatif ou reproductif. La traduction n'est ni une image ni une copie*". Pour autant, tous les problèmes sont loin d'être résolus. Ces appellations diverses, leurs polysémies et les difficultés de traduction ne sont rien comparées au défi posé par la caractérisation du phénomène, à commencer par l'aire d'étude à retenir.

Chapitre-2- AMPLEUR ET EFFETS DU PHÉNOMÈNE, QUE MESURE-T-ON ?

Les études statistiques internationales relatives aux villes en décroissance montrent un phénomène qui s'étend à l'ensemble des continents. Cependant, les données choisies, rapportées à leurs aires de références, et l'interprétation des résultats soulèvent les classiques questions méthodologiques propres aux recherches urbaines. Quelle définition de l'aire d'étude, quelles temporalités, quelles données retenir, l'ensemble n'étant pas sans incidences sur les analyses et interprétation du phénomène.

Les études statistiques internationales sur la décroissance urbaine restent peu nombreuses, sans aucun doute du fait de la difficulté de les conduire. En effet, force est de constater l'insuffisance de données relatives aux villes petites et moyennes dans les organismes internationaux (Union Européenne, Nations Unies), alors que ces dernières, par exemple en France, constituent la majeure partie des villes en décroissance (Cunningham-Sabot Fol 2007a).

A ceci s'ajoutent les difficultés de comparabilité d'un pays à l'autre (dans le temps comme dans l'espace). Nous détaillerons plus loin ces difficultés méthodologiques. A partir des années 1990, un

quart des villes de plus de 100 000 habitants dans le monde sont en décroissance (Rieniets, 2006)¹⁸, dont une proportion grandissante dans les pays du Sud. La section Habitat des Nations Unies a aussi mené l'enquête et avec l'aide d'une collègue, membre du groupe de recherche SCiRN, C. Martinez, a consacré un chapitre entier aux villes en décroissance dans son état du monde 2008-2009, confirmant ainsi, qu'entre 1990 et 2000, une ville de plus de 100 000 habitants sur quatre est en décroissance dans les pays du Nord, mais en outre une ville sur dix dans les pays du Sud (UN-Habitat 2008). Le phénomène n'épargne pas les plus grandes villes mondiales, puisque trente parmi les 414 agglomérations de plus d'un million d'habitants ont perdu des habitants entre 2000 et 2005 (I. Audirac, 2007). Il est particulièrement préoccupant en Europe où, entre 1996 et 2001, 57% des 220 villes (grandes et moyennes) et 54% des aires urbaines ont vu leur population décroître (Urban Audit, 2007). Les villes d'Europe de l'Est sont particulièrement atteintes, avec une décroissance urbaine significative s'amorçant dès les années 1960-1970, et les trois quarts des villes de cette région concernées sur la dernière décennie (Turok et Mykhnenko 2007; Mykhnenko et Turok 2008).

D'après l'ensemble de ces études, la réalité du phénomène semble indéniable. Pourtant, si la doxa veut qu'il y ait rarement objection lors de l'affirmation de la croissance d'une ville -la croissance d'une ville est le plus souvent posée et affirmée et ne soulève guère de contestation-, en revanche, dès qu'il est mention de décroissance, d'incommensurables problèmes méthodologiques apparaissent comme par enchantement, qui rendraient illégitime

¹⁸ Même si la méthode de comptabilisation et de cartographie mériteraient approfondissement.

l'affirmation d'une décroissance urbaine¹⁹. Cependant, si penser la décroissance urbaine semble être contre-nature²⁰, il n'en reste pas moins que les problèmes méthodologiques soulevés par la mesure de cette décroissance sont effectivement fondés – même s'ils peuvent tout autant s'appliquer à la mesure de la croissance urbaine.

Si nous avons montré peu avant une préférence pour une traduction française, nous ne prétendons pas ici proposer de solutions à ces difficultés de définition et mesures, tout au plus une tentative faisant le point sur les questions, listant les possibilités avec leurs limites respectives, notamment en matière d'interprétation des résultats.

¹⁹ Cette remarque se fonde sur l'expérience systématiquement vécue lors de participation à des colloques français dont le thème n'était pas toujours centré sur les villes en décroissance. A ces expériences personnelles s'ajoutent celles vécues à l'identique dans des circonstances similaires par les collègues françaises ayant participé à l'ANR-JCJC « *Shrinking Cities* ». Curieusement, la réalité des *Shrinking Cities* n'est jamais remise en cause lors de colloques à l'étranger, et les obstacles méthodologiques de mesure du phénomène ne sont même jamais évoqués.

²⁰ Nous reviendrons sur ce point en dernière partie de l'ouvrage.

I.2.1. QUELLE ÉCHELLE SPATIALE, QUELLE TEMPORALITÉ ?

Cheshire, Carbonaro, et Hay avaient déjà mis à plat, il y a plus de vingt ans, tous les problèmes méthodologiques liés à la mesure quantitative du "déclin urbain" (Cheshire, Carbonaro, & Hay, 1986). Si nos outils et bases de données sont devenus plus sophistiqués, la marge de progression vers une meilleure appréhension statistique du phénomène reste faible. Les deux difficultés majeures concernent les variables à étudier (lesquelles et selon quelle temporalité), et surtout l'aire d'étude à retenir. Nous commencerons par ce dernier point.

La délimitation de l'aire d'étude constitue un problème récurrent dans toutes les recherches sur la ville. Quel territoire, quelle échelle retenir pour mesurer le phénomène ? "*Comment définir la ville [...], comment la délimiter dans une perspective comparative ?*" (Cattan & Rozenblat, 1991a). Les réponses varient d'un pays à l'autre, d'une histoire urbaine à l'autre et d'une époque à l'autre. Et ces réponses de plus en plus sophistiquées donnant lieu à des définitions officielles de "la ville" montrent également l'évolution dans la manière d'approcher le fait urbain (Guérois et Paulus 2002, 3). Nous verrons également, à la suite de Bretagnolle, Pumain, et Paulus (2002) que le choix d'une définition d'aire d'étude pour la ville, plutôt qu'une autre, peut influencer l'interprétation des phénomènes urbains et pour ce qui nous concerne, l'analyse et l'interprétation de la décroissance urbaine.

Délimitation d'une aire urbanisée

Il existe trois possibilités pour délimiter une aire urbanisée :

1. retenir les limites politico-administratives définies nationalement ;
2. identifier une tache urbaine, c'est-à-dire prendre en compte la densité et la continuité morphologique du bâti, afin de construire des "unités urbaines" voire "agglomérations urbaines" ; ou encore (*Primary*) *Urban Areas* -les PUAs par exemple n'existent qu'en Angleterre ;
3. agréger plusieurs variables statistiques permettant d'aborder la ville ou la région urbaine de manière "fonctionnelle", en tant que système urbain (cf. les Aires Urbaines de l'INSEE ou les "*Functional Urban Regions*", FURs anglo-saxonnes).

La première approche se heurte à la discontinuité dans le temps des limites administratives, fluctuant au gré des décisions politiques. L'*Office for National Statistics* britannique, équivalent de l'INSEE français, notait avec humour sur le site internet, que le pays avait connu plus de remaniements internes de frontières politico-administratives que le reste de tous les pays européens réunis. Ceci justifia, en 2004, la création d'entités spatiales "stables" de petite taille, qui ne changeraient plus, dénommées en Angleterre et au Pays de Galles, "Super Output Areas (SOAs)", et en 2005, les "*Intermediate Zones*" en Écosse. Si les chercheurs s'intéressant à la Grande Bretagne, dans l'impasse actuellement pour remonter dans le temps, seront comblés dans quelques années, il reste que ces entités

spatiales de petite taille et stables n'ont rien d'international. Même si elles font quelques émules, elles ne résolvent pas les problèmes de comparabilité avec les autres pays.

En outre, imaginons que les unités communales restent stables, cela ne résout pas le problème de la forte disparité du maillage administratif communal, particulièrement entre pays européens. En effet, l'Europe à vingt-sept comprend 97 494 « communes » (collectivités territoriales de premier niveau), et la France, à elle seule, comprend plus de 37 % de ces « communes ». Si le nombre moyen d'habitants par commune aux Pays Bas et au Portugal s'élève à 36 000, il n'est que de 1 600 pour la France ou en République Tchèque. Dans ces conditions, avec des espaces « communaux » aussi dissemblables (les uns de 36 000 habitants en moyenne, les autres de 1 600), il devient difficile de mesurer un phénomène de décroissance (comme de croissance), qui est d'ailleurs loin de s'arrêter aux limites administratives communales (nous détaillerons ce point dans le chapitre suivant). Cette grande hétérogénéité du maillage européen rend délicate toute comparaison internationale mesurant un phénomène de croissance ou de décroissance urbaine.

En France, l'inadéquation du maillage communal pour mesurer la croissance urbaine a conduit l'INSEE à proposer d'autres types de zonages (de types 2/morphologiques et de types 3/fonctionnels).

En effet, observer la décroissance urbaine à la seule échelle communale en France, ou dans des pays à maillage communal similaire, relève de la myopie scientifique, particulièrement dans le cas d'une décroissance démographique liée à la périurbanisation (Guérois et Paulus 2002, fig. 2, p. 6). Étudier le phénomène en

privilégiant cette échelle influence l'interprétation, en suggérant que l'étalement urbain en général - ou la rurbanisation (Bauer & Roux, 1976), l'exurbanisation, la suburbanisation, voire la contre-urbanisation (Berry, 1976; Champion, 1989) en particulier -, restent l'explication principale de la décroissance urbaine. Cette approche prête ainsi le flanc aux critiques ne voyant dans la décroissance urbaine qu'un phénomène classique et connu de périurbanisation²¹.

Si la périurbanisation reste une composante explicative de la décroissance urbaine, elle ne saurait pour autant la résumer. Claude Cretin, dès 1995, donne ainsi toute la mesure de la décroissance urbaine stéphanoise avec le titre choc de son ouvrage : "Saint-Etienne n'est plus dans Saint-Etienne...", dénommant le résultat de ce "grand remuement urbain" : la "ville dilatée" (p. 76), ou encore "ville étendue" (p. 105). En effet la ville de Saint-Etienne présente la forme typique de la ville-centre américaine en décroissance -avec un centre s'évidant et se paupérisant. Cependant, si la périurbanisation est un facteur déterminant dans la décroissance urbaine stéphanoise, la désindustrialisation a aussi joué un rôle essentiel dans cette décroissance (Cunningham-Sabot, Jaroszewska, Fol, Roth, Strykiewicz, Wiechmann, 2010).

Outre l'utilisation des limites administratives classiques, la deuxième possibilité est d'utiliser comme aire de référence la densité et continuité morphologique du bâti (ce que l'INSEE dénomme les Unités Urbaines). L'approche est intéressante pour la mesure de la

²¹ Nous aurons par la suite l'occasion de revenir sur cette interprétation de la décroissance urbaine, en deuxième partie d'ouvrage.

décroissance urbaine, mais, subsistent les incontournables variations de définitions entre pays, à propos de cette continuité morphologique du bâti (200 mètres maximum pour la France, 50 mètres et plus de 125 000 habitants pour les PUAs en Angleterre), et le problème reste entier sur la longue durée. En effet, par leur définition même, la taille de ces espaces urbains bâtis fluctue d'un recensement à l'autre... rendant la comparaison dans le temps intenable sur une longue période. "La ville devient statistiquement un objet aux contours évolutifs" (Paulus 2004, 64).

Turok et Mykhnenko (2007) ont, envers et contre tout, choisi d'utiliser cette définition morphologique pour mener leur étude comparative européenne de la décroissance en Europe, sur l'ensemble des villes de plus de 200 000 habitants. Ils soulignent cependant dans un appendice très détaillé, l'extrême difficulté de collecter une simple donnée de population sur cette unité urbaine morphologique choisie. Ils reconnaissent également avoir créé les données (parfois à partir des NUTS-3) quand elles n'étaient pas disponibles à l'échelle de certains pays. Ils assurent cependant que l'unité urbaine morphologique retenue leur permet d'évacuer les explications commodes de la décroissance urbaine « *where it simply reflects rising incomes or falling household size and people choosing to live at lower densities in the suburbs* » (Turok et Mykhnenko 2007, 176). En d'autres termes, ils se sont donc donné les moyens, en prenant une échelle plus large que la ville-centre et ses banlieues adjacentes, de pouvoir affirmer la décroissance urbaine, tout au moins en Europe, sans que cette dernière puisse être imputée au seul phénomène de périurbanisation.

La dernière possibilité consiste à construire des aires fonctionnelles plus larges que les unités administratives, à l'image des aires métropolitaines créées en 1949 aux USA, prenant en compte la continuité urbaine et les migrations journalières de travail. Cependant, la définition de ces aires métropolitaines a gagné en raffinement au cours du temps et a encore évolué lors de l'exportation du concept en Europe, intégrant des critères de population, d'emplois et de migrations pendulaires (P. Hall, 2007, p. 3-5). L'objet, sophistiqué, devient doublement instable du fait d'une absence de consensus international sur une définition et de la fluctuation évidente de la taille comme du nombre d'aires urbaines sur le temps long²².

Dans les trois cas, la mesure des dynamiques urbaines se heurte donc aux variations spatio-temporelles des limites urbaines. Des travaux ambitieux ont contourné ces obstacles (Bretagnolle, Pumain, et Paulus 2002 ; Paulus 2004) notamment en reconstruisant les aires urbaines pour les rendre à délimitation constante sur longues périodes, et ouvrent des voies intéressantes pour l'analyse de la décroissance urbaine en France²³, mais les résultats ne sont pas directement exploitables dans le cadre d'une étude comparative internationale des dynamiques urbaines européennes sur les 30 à 40 dernières années, faute d'existence de base de données harmonisées

²² M. Wolff, S. Fol, H. Roth et moi-même sommes confrontés à cette instabilité dans nos travaux en cours portant sur les villes en décroissance en France et avons finalement retenu comme espace référent les aires urbaines à périmètre constant (aires de 1999).

²³ Manuel Wolff, Hélène Roth, Sylvie Fol et moi-même travaillons dans cette direction (cf. Wolff, Cunningham-Sabot, Fol, Roth, 2011).

et internationalement reconnues -du fait des limites de chacune des trois méthodes exposées ci-dessus. Marianne Guérois (2003) s'intéresse à l'évolution des formes urbaines sur un nombre limité de villes européennes, à partir de l'image CORINE Land cover, mais la comparaison des formes urbaines qui pourrait s'avérer intéressante à l'avenir pour évaluer un "rétrécissement" urbain effectif, ne remonte que jusqu'en 1990.

Finalement, le choix d'une aire d'étude de la décroissance urbaine se révèle comme pour la traduction de Derrida, une « *tâche nécessaire et impossible* », particulièrement pour les comparaisons internationales du fait des recensements dont les dates sont loin d'être harmonisées sur la même année, mais aussi de la « diversité de la définition des populations urbaines », de la « différence de dimension des subdivisions administratives », de la « variété des principes de délimitation des agglomérations urbaines » (Cattan & Rozenblat, 1991b), ajoutées aux différences de périodicité de leurs collectes et de méthodes de recueil. Plus la collecte de données se réalise à une échelle spatiale fine, plus les comparaisons internationales deviennent complexes.

La temporalité

La question de la temporalité du phénomène soulève autant d'interrogations que celles relatives au choix de l'aire d'étude. Pour les économistes, le temps reste la variable différentielle entre un effet

d'ajustement cyclique ou bien un phénomène d'envergure structurelle. Pour les géographes, cette question du choix de la durée sur laquelle sera mesurée la variation de la population est intimement liée au choix de l'aire d'étude considérée. Le constat de croissance ou de décroissance sur une période donnée peut dépendre et varier en fonction de l'aire d'étude retenue. Ces difficultés ont été clairement formulées dans l'ouvrage « Villes et régions européennes en décroissance » (Baron et al, p. 76) : les temporalités de mesure de la décroissance posent à la fois la question de la durée des périodes mesurées, mais aussi de leur centrage (rétrospectif, prospectif, combiné, Baron et al. p. 77).

Par ailleurs, les exemples ne manquent pas de ces villes qui ont décréu un temps, puis ont connu un regain de population, et dont le futur peut encore rester incertain –Par exemple le cas de Dresde en Allemagne (Wiechmann 2008). Ces villes-Phoenix ont fait l'objet d'une dénomination particulière : « *Resurgent City* » et ont notamment donné lieu à un numéro spécial d'*Urban Studies* (Cheshire 2006), même si l'ensemble des protagonistes du numéro n'adhèrent pas forcément au vocable commun retenu. La définition exacte d'une ville « résurgente » reste encore floue, à lire les différentes propositions de définition de chacun des auteurs participants à ce numéro.

D'autres travaux, centrés sur la croissance urbaine, insistent tout autant sur l'importance de la temporalité à retenir et ses incidences en matière d'interprétation (Bretagnolle, Pumain, et Paulus 2002). Quelques récents travaux sur les villes en décroissance se sont également lancés dans cette voie (Robert A Beauregard, 2009; Martinez Fernandez & Weyman, 2012). Les phénomènes de « dépendance historique au sentier » associée aux phénomènes de

résilience dans l'histoire de l'évolution des villes qui seront abordés dans le chapitre 4 de la deuxième partie, montrent l'importance de la prise en compte de cette temporalité pour analyser les villes en décroissance.

Le chercheur est donc tiraillé entre les différentes temporalités des processus qu'il veut mesurer, les dynamiques démographiques ou économiques relèvent par exemple de temporalités différentes, alors qu'il existe des boucles rétroactives entre ces deux causalités. Par ailleurs, la temporalité de chaque boucle rétroactive est plus incertaine c'est sans doute pourquoi Bretagnolle, Pumain, et Paulus (2002) et Pumain et al. (2009) militent pour un pas de temps suffisamment long pour apprécier le phénomène de décroissance, de manière à assoir le plus solidement possible les interprétations²⁴.

Ainsi, à cause de l'urbanisation, processus dynamique en recomposition permanente, le choix des limites spatio-temporelles de la ville se pose comme un défi scientifique. Les études comparatives s'intéressant aux villes en décroissance émettent toujours moult réserves et explications méthodologiques quant aux choix opérés. Ces lignes avaient donc pour but de souligner que les choix opérés (et nécessaires) pour caractériser les villes en décroissance ont des implications en matière de résultats et donc d'interprétations possibles, comme en a le choix de la traduction du terme en français.

²⁴ Manuel Wolff, Hélène Roth, Sylvie Fol et moi-même sommes confrontés à ce choix et ses implications pour nos travaux en cours sur les villes en décroissance en France.

I.2.2. QUELLES DONNÉES MESURANT QUELLES CAUSES OU QUELS EFFETS ?

La décroissance urbaine affecte l'ensemble du système urbain et peut donc se mesurer dans toutes les composantes d'un système urbain.

Or, les premières études déjà évoquées comparant des villes internationales en décroissance n'utilisent, le plus souvent, que la variable "population", c'est-à-dire observent l'évolution du nombre d'habitants sur un espace urbain défini entre deux dates. Cette première caractérisation des villes en décroissance, se résumant à la seule variable population, s'explique aisément par le fait qu'il s'agit, a priori..., de la donnée la plus facile à obtenir dans chaque pays, qui plus est sur le temps long. Beauregard (2009), un des pionniers américains des recherches sur les « *Shrinking Cities* », dans son dernier travail portant sur la période 1820-2000, ne se justifie-t-il pas en citant D. Pumain (2006) « *It is also a 'universal simple measure'* ». Turok et Mykhnenko (2007), qui, également, n'utilisent que cette variable (avec toutes les difficultés déjà évoquées pour l'alimentation de leur base de données à l'échelle européenne) se justifient aussi par le fait que la donnée population reflète bien les variations de l'économie locale, particulièrement sur le long terme. Cependant, cette donnée, a priori simple, n'est pas toujours disponible aux échelles urbaines les plus fines²⁵.

²⁵ En fait, plus l'échelle spatiale est fine, moins les pourvoyeurs internationaux de données répondent à la demande, et plus difficile en est

Avec C. Martinez-Fernandez, au sein du groupe de recherche SCiRN, nous avons tenté d'établir une liste précise d'indicateurs essentiels de la décroissance urbaine (Cunningham-Sabot & Martinez-Fernandez, 2007). La liste possède le mérite d'exister, mais nous a surtout fait prendre conscience de l'impossibilité pour l'ensemble des partenaires du groupe de fournir les données statistiques, achoppant justement dès la première ligne : la population de la ville.

Les partenaires brésiliens ou mexicains soulevaient le fait qu'il existait plusieurs relevés démographiques, réalisés par les villes, mais aussi par l'État, les deux affichant des écarts sensibles, car ces données démographiques sont aussi utilisées à des fins politiques.

Ceci n'est pas le propre des seuls pays du Sud, puisque aux États-Unis, par exemple, le même phénomène peut être observé : le *Metropolitan Planning Organization (MPO)* de Grand Fork argue que la ville croît avec 53.230 habitants en 2005, alors que le recensement organisé par l'État fédéral n'en trouve que 49.792 et indique que la ville décroît (Tran 2006). La dispute entre les deux fournisseurs de données n'est pas nouvelle et trouve en partie son fondement dans des méthodologies différentes de mesures, mais peut-être aussi dans le fait que les financements de l'État fédéral dépendent du nombre d'habitants... Le type de population résidante, leur permanence ou leurs flux (touristes, migrants, retraités) et donc leur comptabilité, soulèvent toujours nombre de questions méthodologiques.

Cependant, dès les premiers écrits sur les villes en décroissance, d'autres indicateurs sont évoqués pour caractériser le

la comparaison internationale. Faciliter ces comparaisons est la raison d'être de l'Audit Urbain, lancé par la Communauté Européenne en 1997.

phénomène. Lindeman (1938) cite, à propos du premier Rapport gouvernemental américain épinglant le déclin des grandes métropoles²⁶, des données préoccupantes sur la décroissance du nombre d'élèves enregistrés dans les écoles élémentaires (-6% entre 1930 et 1936 à New York). La mention d'éléments relatifs à la population scolaire est également une donnée prise en compte dès les premières utilisations du terme « *Shrinking Cities* » (Thornbury, 1978, p. 29). La baisse de la population scolaire entraînant la fermeture des écoles est effectivement un indicateur d'importance, et constitue une des préoccupations et revendications que nous avons pu recueillir par exemple sur le terrain glaswégien.

Cheshire et al. (1986) sont les premiers à montrer la corrélation d'indicateurs démographiques avec d'autres variables capables, selon eux, de « capturer les problèmes ». Les variables retenues restent à dominante économique : baisse du revenu par habitant, augmentation du taux de chômage, taux d'émigration (de la ville-centre, comme de la région fonctionnelle), et un indice "voyage" (*Travel Demand Index*) intégrant l'offre hôtelière touristique et de tourisme d'affaires, que les auteurs présentent au départ, avec beaucoup d'a priori comme étant "frivole", mais finalement significatif de l'attractivité économique de la ville.

Ce premier essai ouvre la porte à une infinité de possibles concernant la mesure de la décroissance d'une ville (pour lesquels le choix de l'aire d'étude reste un incontournable préalable). Des

²⁶ National Resources Committee (1937) *Our Cities - Their Role in the National Economy*. Pp. xvi, 88. Washington: U. S. Government Printing Office.

indicateurs démographiques, urbains (taux de vacance, friches urbaines), associés à d'autres plus économiques, ajoutés à des indicateurs sociaux, semblent une combinaison minimale pour décrire le phénomène. Mais l'on sait déjà les difficultés à mettre en place le calcul d'un Produit Intérieur Brut (PIB) pour les grandes villes (Halbert, 2010, p. 7) - Ludovic Halbert parle de « gageure ». Certains chercheurs américains insisteront plus particulièrement sur les interactions entre crime et décroissance urbaine (Cullen & Levitt, 1999, 1999; Skogan, 1990)²⁷. Les chercheurs allemands restent très en avance sur la caractérisation des villes en décroissance, avec des analyses multicritères très élaborées intégrant aussi des indicateurs environnementaux (Schetke & Haase, 2008). Ces derniers doivent aussi être analysés et replacés dans leur temporalité, à la mesure de l'engagement dans la décroissance et de sa pérennité²⁸.

L'économie du bien être, qui fait l'objet d'une actualité récurrente, postulant que croissance économique nationale ne veut pas nécessairement dire développement du bien-être, pourrait fournir des indicateurs intéressants pour la caractérisation des villes en décroissance. L'économie du bien être, trouve son origine dans la création de nouveaux indicateurs comme le premier IDH (Indice de Développement Humain du Programme des Nations Unies pour le

²⁷ La question du degré de corrélation entre les deux phénomènes (décroissance et criminalité) ne nous fut posée qu'aux États-Unis.

²⁸ Prenons par exemple une ville industrielle, en début de décroissance, elle améliorera grandement son impact écologique avec toutes les fermetures d'industries polluantes. Une fois les industries polluantes fermées, la progression des améliorations de l'impact écologique sera moindre.

Développement, PNUD), à côté du traditionnel PIB. Le dernier en date est celui de l'OCDE (24 mai 2011) -même s'il pêche par le peu d'indicateurs sociaux.

Les indicateurs de bien-être sont le plus souvent conçus pour des comparaisons à l'échelle nationale, mais peuvent aussi, après adaptation, être appliqués sur des échelles territoriales plus restreintes. C'est le cas de l'ISS (Indice de Santé Sociale), appliqué aux régions françaises (Jany-Catrice & Zotti, 2009). Dans le même esprit, l'IDH, jusque là appliqué à l'échelle nationale, trouve en 2007 une expérimentation (IDH2) à l'échelle de la région Ile de France²⁹. L'économiste Hans Diefenbacher a également créé un indice synthétique de « prospérité » qui lui permet d'affirmer que la croissance économique du PIB (en termes de richesse) ne conduit pas nécessairement à une augmentation de la prospérité (Diefenbacher & Zieschank, 2009). Il utilise vingt et une variables réparties en trois catégories : sociales, environnementales et économique et l'index se décline, en 2009, à l'échelle nationale mais aussi régionale de l'Allemagne. Si les indices synthétiques ont pour objectif de mesurer les phénomènes complexes multidimensionnels, ils pourraient trouver une application dans le champ de recherche des villes en décroissance. Cependant, comme pour les aspects environnementaux, des temporalités de court terme ou de moyen terme dans les villes en décroissance ne donneront pas les mêmes résultats.

²⁹L'IDH2 comprend l'espérance de vie à la naissance, la part de la population de plus de 15 ans non scolarisée diplômée, et la médiane des revenus fiscaux des ménages par unité de consommation.

Ainsi, pour tous les relevés de données, la temporalité est essentielle, car ces variables, par le jeu des enchaînements et boucles rétroactives à effets cumulatifs sur le système urbain (Van Hamme, 2010, Chap 4) peuvent être, à la fois, causes et effets du processus de décroissance urbaine. En effet, les variables démographiques sont certes les plus évidentes (soldes naturels et migratoires), puisqu'elles influenceront directement les rentrées fiscales de la ville, auront des répercussions sur la main d'œuvre locale et l'économie locale en général.

Les effets sociaux de la décroissance urbaine, qui peuvent être moins « visibles » que des taux de vacance avec leurs répercussions sur le marché de l'immobilier, n'en sont pas moins dévastateurs pour la cohésion « sociale » de la fabrique urbaine, avec un accroissement de la polarisation socio-spatiale dans la ville. En effet, malgré une population en décroissance, les services publics et sociaux sont paradoxalement plus sollicités, alors même que leur budget diminue (Schmoll, Baron, Groza, Salaris, & Ysebaert, 2010). Pétros Petsimeris (1998) illustre cette relation réciproque entre la désurbanisation et la polarisation sociale dans les villes de Milan, Turin et Gènes. Halbert (2010, p. 45) rappelle que "la machine à créer de la richesse est bien souvent grippée lorsqu'il s'agit de la partager"... que dire lorsque que la machine ne crée plus de richesse ? La ville de Détroit, d'après les dernières analyses du recensement 2010 américain, se trouve toujours en tête du classement des villes les plus ségréguées du pays (Logan & Stults 2011, 8), preuve qu'à un tissu urbain décousu correspond un tissu social en lambeaux. Les acteurs locaux de la ville de Glasgow affichent clairement la couleur -même si en bégayant- (Cf.

le film *Glasgow's Turnaround*³⁰), quand l'un d'entre eux explique que l'objectif de la ville est de convaincre les ménages à hauts revenus, payant des impôts de (re)venir dans la ville, en leur offrant des logements appropriés à leur statut :

"We know that we've been lacking accommodation, housing for people who wish to buy... into more... upmarket property. It's been a weakness of Glasgow in terms of property tax bands. Glasgow has always been well represented at the cheaper tax bands which reflect cheaper property, and compared to other Scottish cities has been very underrepresented at the top of that tax band pyramid. So it's been a key thrust of the council to try and redress that, to broaden the range of housing opportunities there are in the more upmarket, the more expensive properties" (extrait du film *Glasgow's Turnaround*).

Une autre approche pour caractériser les villes en décroissance, est celle par les réseaux. En effet, pour reprendre la terminologie de Castells, les effets de la décroissance peuvent aussi bien se lire dans les « espace-lieux » (*spaces of places*), que dans les espaces de réseaux (*spaces of flows*) -c'est-à-dire une myriade de liens, de connexions de relations, traversant l'espace, formant multitudes de réseaux divers et variés-. Cet espace-réseau comporte deux niveaux, l'un dit "infrastructurel", visible et tangible, le monde des câbles, les

³⁰ Les dialogues du film *"Glasgow's Turnaround"* se trouvent dans le « Volume Œuvre scientifique, Recueil sélectif de travaux ». Le film peut être visionné ici : <http://shrinking.ums-riate.fr/glasgow/glasgowfilm.php>, en entrant les deux codes suivant : anrsabot / riate2011

backbones, des voies urbaines, et l'autre niveau dit "organisationnel", qui correspond à tous les liens entre individus, institutions, qui font que la ville et son microcosme fonctionnent. Ces deux réseaux, bien qu'ayant une géographie différente, ne sont pas indépendants l'un de l'autre, et une déconnexion de ces deux espaces comme de ces deux types de réseaux peut être autant la cause que l'effet de la décroissance urbaine.

L'approche des villes en décroissance par des mesures précises relatives seulement aux infrastructures tangibles des réseaux a fait l'objet d'études principalement en Allemagne, aux États-Unis et dans une moindre mesure en France (Zepf et al., 2008). Le paradigme de croissance inéluctable fonctionnant à plein régime lors de la création et du dimensionnement de ces réseaux (du fait des coûts fixes et des économies d'échelles), ces derniers se retrouvent donc surdimensionnés lorsque la ville décroît, -que ce soit pour l'eau, le ramassage des ordures, ou le transport de personnes- (Schiller & Siedentop, 2006; Moss, 2008; Schwarz & Collaborative, 2009; Siedentop & Fina, 2010).

Il semble clair que la caractérisation des villes en décroissance ne passe pas seulement par les seuls indicateurs démographiques, même s'ils restent les plus commodes à utiliser lors de comparaisons à grande échelle. D'autres aspects de la décroissance doivent également être pris en compte. Ce furent l'objet de la plupart des travaux menés durant le temps de financement de l'ANR Shrinking Cities (E. Cunningham-Sabot & Fol, 2007; Florentin et al., 2009; Pallagst & et al., 2009; Cunningham-Sabot & Fol, 2010; Fol &

Cunningham-Sabot, 2010)³¹, démontrant, de manière qualitative, l'aspect multidimensionnel des causes comme des effets de la décroissance urbaine. Ainsi, avons-nous³² choisi volontairement une approche globale large lorsque nous avons proposé la définition suivante pour les villes en décroissance : « *A 'shrinking city' can be defined as an urban area that has experienced population loss, economic downturn and social problems as symptoms of a structural crisis* ».

*

*

*

³¹ L'ensemble de ces références se trouvent dans le volume « Œuvre scientifique, Recueil sélectif de travaux ».

³² Martinez-Fernandez Audirac Fol and Cunningham-Sabot 'Shrinking Cities: Urban Challenges of Globalization', *IJURR*, Vol 36 n°2, p.213-225.

Cunningham-Sabot Audirac Fol Martinez-Fernandez, *Theoretical approaches of "shrinking cities" in Stories of Tough Times - International Perspectives and Policy Implications in Shrinking Cities*, Routledge, sous presse.

CONCLUSION

Finalement, si la dénomination en Français de "ville en décroissance" peut se concevoir, en revanche, caractériser et mesurer le phénomène de la décroissance urbaine de manière quantitative se révèle être une tâche ardue et complexe et peut encore faire l'objet de nombreuses discussions et travaux, avant d'atteindre un consensus. L'urbanisation fuit comme l'eau à travers les mailles d'un filet. Or, le « filet statistique », outil scientifique pour appréhender et mesurer les phénomènes de croissance ou de décroissance urbaine, quelles que soient les mailles retenues, reste grossier et d'usage délicat.

Une autre manière, tout aussi scientifique mais plus qualitative, de caractériser ces villes est de recueillir la parole des acteurs/aménageurs qui ont, eux, à gérer la décroissance, de même que celle des habitants vivant au quotidien cette décroissance. Les questionnements induisent les méthodes d'investigation. L'objet de recherche que sont les villes en décroissance, se prête bien à l'utilisation d'une caméra. Ce qui n'exclut pas les autres outils et méthodes de recherche plus conventionnels. Le film *Glasgow's Turnaround*, est réalisé à partir du recueil de paroles, et couvre, pour la ville de Glasgow, la plupart des aspects qualitatifs ainsi que les effets de la décroissance de la ville. Produit dans le cadre de l'ANR Shrinking Cities, il fut réalisé à partir d'entretiens auprès d'acteurs institutionnels, hommes politiques, et académiques de la ville de Glasgow. La complémentarité des deux approches, quantitative et

qualitative, apparaît indispensable pour appréhender l'objet de recherche complexe que sont les villes en décroissance, d'autant plus que les décisions des acteurs locaux et nationaux peuvent largement influencer sur les effets à court et moyen termes de la décroissance urbaine.

La caractérisation des villes en décroissance représente un défi scientifique, car il s'agit d'un phénomène complexe, dont les causes comme les effets cumulatifs présentent de multiples facettes.

Partie II- MODÈLES

EXPLICATIFS DE

DÉCROISSANCE URBAINE

INTRODUCTION

Ce chapitre propose de déconstruire les différentes postures épistémologiques cherchant à expliquer le phénomène des villes en décroissance³³.

La recherche d'une cause unique à un problème donné, si elle se veut apaisante pour l'esprit humain, s'avère souvent incomplète, et en masque sa complexité. Cette approche causale répond « simplement » à la question du « Pourquoi ? ». Ainsi, à propos de l'origine de la mortalité accrue des abeilles, après la recherche en vain, de l'isolation d'une cause unique, émerge finalement « la théorie de facteurs multiples qui agiraient séparément, mais aussi

³³ Avec S. Fol nous avons déjà rédigé, en 2008, un premier point sur les causes, facteurs et processus explicatifs du phénomène des villes en décroissance (Fol et Cunningham-Sabot 2010), puis confronté ces idées avec d'autres collègues étrangers dans l'introduction d'un symposium de la revue *International Journal of Urban and Regional Research* dédié aux villes en décroissance (Martinez Fernandez, Audirac, Fol, & Cunningham Sabot, 2012), ainsi qu'un chapitre théorique d'un ouvrage à venir : Cunningham-Sabot, Audirac, Fol, Martinez-Fernandez, *Theoretical approaches of "shrinking cities" in Stories of Tough Times - International Perspectives and Policy Implications in Shrinking Cities*, Routledge, sous presse. L'Habilitation à Diriger des Recherches française est l'occasion de prendre un recul épistémologique par rapport aux différentes explications données aux villes en décroissance.

combineraient leur forces » (Le Monde 6-06-2011). L'accumulation de plusieurs facteurs pourrait ainsi mieux expliquer la mortalité accrue des abeilles.

Sans lier la cause des abeilles à celle des urbains³⁴, nous verrons dans cette deuxième partie que plusieurs théories et éléments d'explication sont avancés pour expliquer le phénomène des villes en décroissance. Les causes, facteurs et processus de décroissance urbaine seront donc présentés dans cette deuxième partie, suivant les différentes postures épistémologiques qui les sous-tendent : des relations causales linéaires ou bien, des approches plus complexes, et globales.

Nous verrons, dans un premier temps (chapitre 3), les modèles mettant en jeu des relations causales linéaires, une cause produisant la décroissance urbaine. Cette approche causale linéaire attribue une cause à chaque effet/phénomène.

Puis, nous verrons dans le chapitre 4, des modèles mettant en œuvre des processus plus complexes.

L'objectif du chapitre 3 n'est donc pas de fournir « L'explication » des villes en décroissance ou d'en rechercher LA cause ou le déterminant unique, mais plutôt de présenter un éventail d'explications plausibles, ou en tout cas un éventail d'éléments participants du phénomène qui restent cumulatifs.

Dans ce chapitre 3, nous souhaitons aussi mettre en garde le lecteur sur le fait de n'envisager qu'une seule explication possible

³⁴ Il semble pourtant que le salut des abeilles se trouve en ville...

(par exemple la périurbanisation), car cette posture peut conduire à penser que le phénomène des villes en décroissance ne constitue pas un objet de recherche en tant que tel.

Nous montrerons également dans cette deuxième partie que si les villes en décroissance constituent un objet de recherche complexe *per se*, ce dernier n'en doit pas moins être appréhendé en posant un nouveau regard sur le développement urbain qui, jusqu'à présent, baigne largement dans un paradigme de croissance et donc fait peu de cas de la décroissance urbaine.

Chapitre-3- CAUSALITÉS LINÉAIRES

En dehors des cas dramatiques de décroissance urbaine rapide liée à des catastrophes (catastrophes naturelles ou nucléaires, guerres, famines, épidémies, incendies) ou de réchauffement planétaire (la montée des océans submergeant une partie des terres) où la cause directe « première » reste évidente, dans la plupart des causalités que nous allons détailler ici, les villes, et particulièrement les villes-centres constituent des objets attractifs et répulsifs. Nous verrons qu'une partie de ces différents modèles explicatifs de la décroissance des villes montrent des mouvements centrifuges, des individus, de l'économie locale, produisant un évidement du centre, mais les mêmes causes peuvent également susciter des mouvements inverses, centripètes (c'est-à-dire, un retour au centre).

Ceci montre déjà les limites de l'application d'un raisonnement causale linéaire dans le cas des villes en décroissance, et constitue une preuve de la complexité du phénomène qui fera l'objet du chapitre 4 suivant. – En effet, dans les approches de phénomènes complexes, une seule et même cause peut avoir plusieurs effets plus ou moins éloignés dans le temps, et, comme nous le verrons, contradictoires -.

Différentes explications de la décroissance urbaine, exprimant des processus « relativement » simples, à différentes échelles

spatiales, sont proposées dans ce chapitre 3, allant de : « nos villes sont mortelles »³⁵, à des relations causales linéaires moins emprises avec le destin, « *fatum* » des anciens, mais aux effets tout aussi marqués : le cas des villes « dépendantes », la seconde transition démographique, le changement de régime politique, la périurbanisation et enfin l'étalement urbain.

Ces causes prises isolément, - tout en étant partielles -, expliquent la décroissance de certaines villes. Le poids de ces différentes causes dans la décroissance d'une ville dépend évidemment de la ville elle-même, de son histoire, de sa situation géographique et politique, de sa structure sociale, et de bien d'autres paramètres constitutifs des systèmes urbains. Ainsi, telle cause sera plus prégnante pour telle ville, ici, à une date donnée dans un contexte donné, et telle autre cause sera prééminente pour une autre ville, ailleurs, dans un autre contexte dans un autre temps. Sachant également que telle cause n'aura pas forcément les mêmes effets d'une ville à l'autre (du fait par exemple, de la « dépendance au sentier », concept ambivalent qui sera examiné dans le chapitre 4 suivant).

Les villes en décroissance allemandes possèdent en revanche une particularité puisqu'elles combinent la plupart des causalités linéaires énoncées. En revanche, l'importance donnée à chacune de ces causalités varie suivant les chercheurs spécialistes du sujet. - Ce

³⁵ Titre choisi par Sylvain Kahn pour finalement illustrer l'émission Planète Terre à laquelle nous avons été conviées, avec Hélène Roth (Maître de Conférences à l'Université de Clermont-Ferrand, pour présenter l'ouvrage : Baron, Cunningham-Sabot, Grasland, Rivière, Van Hamme, eds (2010) *Villes et régions européennes en décroissance, maintenir la cohésion territoriale*, éditions Hermès. 345 p.

qui rend compte encore de la complexité du phénomène, et donne à comprendre ce qu'est la subjectivité des chercheurs.

Rechercher les causalités linéaires relève de la méthode analytique cartésienne qui fractionne la complexité en éléments simples et analyse de manière séquentielle tous les éléments pour essayer d'en comprendre le tout. C'est ce à quoi nous nous sommes prêtée tout au long de ce chapitre 3. Cependant, cette démarche de pensée réductrice se heurte au fait que la multiplicité des causalités linéaires induit obligatoirement des effets rétroactifs. Si bien que cette approche séduisante trouve rapidement ses limites dans le cas des villes en décroissance, c'est-à-dire face à des causalités multiples qui interagissent et font système, - à la fois système logique et système spatial.

II.3.1. LES VILLES SONT MORTELLES...

Les villes sont mortelles et n'échappent donc pas à leur destin (*fatum*). Cette vision déterministe et anthropomorphe de la naissance et de la mort des villes s'inscrit dans le temps long, et est surtout associée au déclin des civilisations (Spengler 1931; Jacob

1962; Sjoberg 1963; Braudel 1963; Braudel 1987; Huntington 1997)³⁶.

L'idée irriguait déjà la République (Πολιτεία) de Platon. Dans les livres II à IV, ce dernier présente la Cité idéale, et dresse un parallèle entre le caractère de la Cité et le caractère (l'âme) des individus. Puis dans les livres VIII et IX, il décrit quatre autres Cités, de plus en plus « malades » « νόσημα » (livre VIII, 544c), dans lesquelles la Cité idéale peut facilement verser : dans l'ordre de survenance de la maladie, la timocratie (ἡ τιμοκρατία), puis l'oligarchie (ἡ ὀλιγαρχία) et la démocratie (ἡ δημοκρατία) qui, selon Platon, ne peut que finir en tyrannie (ἡ τυραννίς).

A la tête chacune de ces Cités malades gouverne un type particulier d'individu ou un groupe d'individus :

- à la tête de la timocratie, le militaire victorieux ambitieux ;
- avec l'oligarchie, un petit nombre s'accaparent la richesse au détriment des autres ;
- et la démocratie, à la liberté excessive anarchique, ne peut se réguler que par son contraire, en facilitant un chemin tout tracé à un tyran qui en prendra le pouvoir.

Il faut noter que s'il y a bien un cheminement progressif jusqu'à la tyrannie, Platon tire la morale de l'histoire sans envisager de fin à cette Tyrannie, à la différence de ceux qui lui ont succédé dans une démarche de pensée similaire.

³⁶ Ce dernier, non sans susciter de sérieuses controverses sur les fondements du concept-même de la ou des civilisations et particulièrement celle « occidentale » (Crépon, 2002).

Sjoberg (1963) explique que les premiers écrits associant le destin des villes aux forces et surtout faiblesses historiques des structures politiques et sociales remontent au XIV^{ème} siècle avec les écrits historiques d'Ibn Khaldūn en 1381 (Khaldūn & Trad. Rosenthal, 1969), tandis que quelques siècles plus tard viennent ceux de Giovanni Botero (1956).

Le plus imagé dans ses dénominations, s'inspirant probablement des dénominations des cinq régimes des Cités de la République de Platon, reste Lewis Mumford. Associant histoire sociale et histoire urbaine, avec, à l'époque, un discours précurseur sur la nécessité d'une croissance contrôlée des villes, Mumford avance que les villes, comme les sociétés, passent par différents stades de développement qu'il désigne justement par des néologismes grecs : du village *Eopolis* qui devient *Polis*, la ville grossit en *Metropolis* et entame son déclin en devenant *Parasitopolis*, puis *Patholopolis*, ou *Psycho-patholopolis* éventuellement *Tyrannopolis* et finit en *Necropolis*, "ville de la mort", "cimetière final" de chaque civilisation (Mumford, 1961).

Ces interprétations du déclin des villes proposent une vision déterministe linéaire de l'évolution urbaine selon laquelle toute ville est destinée à croître, stagner puis décliner, voire disparaître. Le destin urbain conditionne en quelque sorte les étapes qui y mènent. Avec une perspective anti-urbaine marquée, Mumford stigmatise les maux physiques et sociaux des villes, qui précipitent ces dernières au déclin. A la même époque, Gutkind (1966) dans "Le crépuscule des villes", prédit aussi un déclin urbain lié au développement de la mobilité et de la civilisation technicienne. Pascal (1987), un peu plus

tard, parlant de « *vanishing city* », prédit, comme Garreau (1991), un monde postindustriel où la ville serait devenue une entité presque obsolète³⁷.

Beauregard (2003) montre que cette thématique du déclin des villes va de pair, à l'époque aux États-Unis, avec une idéologie anti-urbaine, fustigeant les nuisances urbaines matérielles (congestion, taudification...) mais également sociales (prépondérance dans certains quartiers de minorités ethniques et de couches sociales populaires, sentiment d'insécurité, etc.)

Cette approche radicale de la décroissance urbaine, qui ne laisse guère d'échappatoire à la ville, garde toute légitimité dans certains cas précis. Les murs des cités angkoriennes ou mayas représentent bien les derniers vestiges grandioses de ces premières civilisations urbaines à jamais perdues. Cependant, vu la diversité des hypothèses émises expliquant le déclin de ces civilisations, toute généralisation à l'ensemble des villes serait abusive. Wessman assure que la fin des villes, comme tous les organismes biologiques ou communautaires, se traduit rarement par une issue définitive, mais connaît des cycles formant des archétypes de villes qui renaissent ensuite sous d'autres formes : « *The real question is not « Expected*

³⁷ La présentation « Rhétorique du déclin urbain et action publique » à l'atelier « Action publique locale et dynamiques sociales » dans le cadre d'un axe « politiques publiques » du GIS socio-économie de l'habitat, le 15 Mars 2007 a initié une première réflexion sur le sujet qui sera traduite dans l'article sur « Déclin urbain » et « Shrinking Cities » : une évaluation critique des approches de la décroissance urbaine, *Les Annales de Géographie* n°674, p. 359-383.

date of death? » but rather « Into what form will each city change as it seeks to recover vitality and purpose? » (Wessman, 2007, p. 154).

II.3.2. LES VILLES DÉPENDANTES, "ÉLASTIQUES" À LA CONJONCTURE

Une autre explication classique de la décroissance urbaine est la plus ou moins grande dépendance ou élasticité de l'économie des villes par rapport à différents facteurs, locaux ou globaux³⁸. Ainsi, selon la catégorisation de Davezies (2008), les villes tirant leurs principaux revenus de l'économie résidentielle, sont moins dépendantes, vulnérables, élastiques à la conjoncture³⁹. A l'inverse la fin ou la crise de la principale activité économique d'une ville (M. Bontje, 2004; Friedrichs, 1993; Lang, 2005) peut conduire à sa perte.

Les villes minières figurent en tête de liste de ces villes vulnérables car dépendantes, devenant villes-fantômes (Ghost Towns) une fois le gisement tari. Les exemples à la fois historiques et actuels foisonnent.

³⁸ La notion d'élasticité en économie : la demande d'un bien sera plus ou moins grande/élastique face aux variations de son prix de vente. Ainsi, de la plus ou moins grande élasticité d'un produit dépendront les bénéfices ou non pour l'entreprise d'une augmentation du prix de vente.

³⁹ Actuellement, le montant des retraites, en France, reste relativement inélastique à la conjoncture, mais cela n'engage en rien l'avenir...

L'histoire la plus étonnante, en matière de trajectoire, est sans doute celle de l'île Hashima, avec son gisement de houille, à quelques 19 km au large de Nagasaki (Descotes-Toyosaki & Dainelli, 2009; Hladik, 2010). Longue de 320 m et 120 m de large, mais mesurant initialement un tiers de cette taille, l'île ne fut peuplée qu'entre 1827 et 1974. La forme de l'île l'a fait surnommée par les japonais « Gunkanjima », « l'île navire de guerre ». Au plus fort de l'exploitation de la mine, en 1950, l'île ville-miniature fut l'espace le plus densément peuplé au monde avec ses 5 300 habitants, atteignant une densité de 835 habitants par hectare pour l'ensemble de l'île et dans la partie habitée concentrait 1 391 habitants par hectare. Le pétrole se substituant au charbon en tant que source d'énergie, Mitsubishi arrête l'exploitation de la mine. Les derniers habitants quittent l'île en 1973. En 2009, une partie de l'île est réouverte pour les touristes, et une demande de classement est faite à l'UNESCO en tant que patrimoine industriel emblématique des premières constructions en béton armé du début du XXème siècle au Japon⁴⁰. Les villes minières vivent le temps de l'exploitation du gisement ; et le cycle d'exploitation, compte tenu des moyens technologiques de plus en plus performants, devient de plus en plus court (Martinez Fernandez, Wu, Schatz, Taira, & Vargas Hernández, 2012).

Le même phénomène existe lors de désinvestissements ou de désindustrialisation rapide. Villes mono-industrielles, villes portuaires, mais aussi villes-garnison, l'ensemble de ces villes

⁴⁰ L'île contient en effet les premiers bâtiments à étages en béton armé construits au Japon en 1916.

extrêmement dépendantes d'une unique source d'emplois (salariés du privé ou du public), et donc de revenus, est à la merci du moindre aléa. Les exemples de villes mono-industrielles abondent. En Russie, selon Guy Baudelle, « pas moins de 280 villes dites « dépressives » sont menacées de disparition du fait de l'épuisement de leurs ressources ou de l'arrêt programmé de leur mono-activité industrielle » (Baudelle 2010, 143).

La ville de Cocoa Beach (proche de Cap Canaveral) illustre arithmétiquement cette dépendance, où la démographie comme l'économie fluctuent très exactement en fonction des financements des programmes de recherche de la NASA. Des phénomènes similaires pourront être observés en France avec la réorganisation des différentes cartes administratives (carte de la justice, de la santé, de l'armée) entraînant la fermeture de tribunaux, d'hôpitaux et de casernes.

Cette sujétion remet le destin de ces villes en d'autres mains. Cette notion de dépendance est étroitement liée à celle de résilience qui sera traitée plus loin. De la capacité des villes à échapper à cette dépendance, dépend leur pérennité. Or cette capacité peut résulter en partie de la taille de la ville et de la diversité de ses ressources et emplois. Turok et Mykhnenko (2007, 172), à l'échelle de l'Europe, ont montré toute l'importance de la temporalité mais aussi de la taille des villes dans leur trajectoire de croissance ou de décroissance, avec une croissance plus forte durant l'après-guerre des petites villes européennes, qui sera suivie d'une « contraction » durant la dernière décennie. Et à l'inverse, une amélioration de la situation pour les grandes villes européennes (par rapport aux petites) durant cette même dernière période. Les analyses menées en France par Philippe Julien (2000) entre 1990 et 1999 permettaient de mettre en évidence

à l'échelon local la décroissance de certains territoires. Ce dernier montre ainsi que sur cette période courte, les aires urbaines petites et moyennes sont, majoritairement, en décroissance démographique : parmi les 112 aires urbaines en décroissance sur les 361, 8 seulement comptent plus de 150 000 habitants.

L'analyse exploratoire en cours effectuée avec Manuel Wolff, Sylvie Fol et Hélène Roth (2011 et à paraître) sur les 354 aires urbaines françaises, à périmètre constant (aires de 1999) sur un pas de temps plus long (entre 1075 et 2007), montre un phénomène français restreint concernant 9,1% de la population urbaine totale, avec une décroissance annuelle de population peu intense (moins de 1%), - à relativiser avec d'autres pays d'Europe, où la décroissance urbaine fut beaucoup plus importante. L'analyse confirme que le processus reste l'apanage des aires urbaines de petites tailles⁴¹ (représentant 3/4 des aires urbaines en décroissance) avec un effet « régional » marqué (principalement dans les vieux bassins industriels), et une prééminence des dynamiques migratoires sur celles des soldes naturels.

Baudelle et Tallec (2008) dénoncent "l'image d'une province paisible définitivement protégée par une miraculeuse économie résidentielle et un généreux emploi public" en constatant que la part des emplois, qualifiés par l'INSEE, de "sphère productive" (i.e. tournés vers des marchés extérieurs à la zone d'emploi concernée) est plus importante dans les villes moyennes que dans les plus grandes agglomérations. "Les villes moyennes sont d'autant plus menacées par les retournements de conjoncture et les choix d'entreprises confrontées à la compétition mondiale que l'emploi industriel y

⁴¹ Inférieures à 50.000 habitants.

dépend souvent d'un nombre limité d'établissements, de sorte que les restructurations y prennent nécessairement un tour plus dramatique que dans les grandes métropoles" (Baudelle, Tallec, 2008 p. 89). Cependant, ils concluent que le dynamisme économique des villes ne dépend plus de leur taille mais plutôt de logiques géographiques, "de la diffusion régionale des trajectoires métropolitaines qui sont le reflet des évolutions des systèmes productifs locaux".

II.3.3. LA « SECONDE TRANSITION DÉMOGRAPHIQUE »

Selon Lesthaeghe et Van de Kaa, les sociétés postindustrielles connaissent des changements démographiques décisifs et comparables à ceux de la première transition démographique du XIX^{ème} siècle (Van de Kaa, 1987).

Pour eux, alors que la première transition démographique⁴² s'effectuait dans un contexte de fortes préoccupations familiales et de transmissions filiales, ce qu'ils appellent la seconde transition démographique se réalise dans un contexte d'individualisme, de réalisation personnelle qui ne passe plus par le cadre familial. Ces considérations sur l'individualisme font étonnamment écho aux écrits du Grec Polybe⁴³ décrivant les causes de la décadence grecque et son

⁴² i.e. première transition vers un taux de fécondité bas.

⁴³ Ἰστορίαι, fragments du livre XXXVII, 17. « Pour les phénomènes dont il est impossible, ou difficile du moins à l'intelligence humaine de trouver les

asservissement à Rome, - la Grèce devenant province de l'empire romain en 146 (Bouchot 1847).

Cette « seconde » transition démographique se caractérise donc par un régime où le retard des unions aboutit à une baisse du taux de fécondité sous le seuil de renouvellement de population, et elle est conjuguée à une augmentation de l'espérance de vie et du nombre de ménages d'une seule personne (Lesthaeghe & Neidert, 2005).

Si les raisons profondes de cette deuxième transition démographique sont sujettes à controverse (Caldwell, 2004), la réalité des faits reste indiscutable dans certains pays. Frejka, Sardon, et Confesson (2004) démontrent que le phénomène, présent au centre et

causes, peut-être est-il juste, en un tel embarras, de les attribuer simplement à la fortune ou aux dieux, tels que par exemple le règne constant des pluies torrentielles, le froid ou les chaleurs extrêmes qui tuent les moissons, les maladies pestilentielles ou quelques-uns de ces incidents dont il est malaisé de pénétrer les motifs. [...] Mais lorsqu'il est question de choses dont il est facile de reconnaître la raison, de s'expliquer l'origine et le développement, il ne faut plus se contenter de les attribuer à la divinité. Citons, entre autres faits, ce décroissement de population, cette pénurie d'hommes qui, de nos jours, se fait sentir dans toute la Grèce, et qui rend nos villes désertes, nos campagnes incultes, sans que cependant des guerres continuelles ou des fléaux tels que la peste aient épuisé nos forces. Au milieu d'une population livrée tout entière à l'orgueil, à l'avarice, à la paresse ; qui ne veut ni se marier, ni nourrir les enfants nés en dehors du mariage, ou du moins n'en nourrir qu'un ou deux, afin de leur laisser de plus grandes richesses et de les élever au sein de l'abondance, le mal a secrètement grandi avec rapidité. Sur ces deux enfants, la guerre ou la maladie en détruisent souvent un; par là, les maisons sont devenues nécessairement peu à peu solitaires, et, de même que parmi les essaims d'abeilles, les villes ont perdu, avec leur population, leur puissance ».

au sud de l'Europe depuis plusieurs décennies, constitue une tendance lourde difficilement réversible, même si la France y échappe encore.

Cette explication de la décroissance urbaine du fait de la seconde transition démographique prévaut pour les sociétés postindustrielles où la population totale connaît une diminution inéluctable. C'est particulièrement le cas au Japon (Fujii, Yasuzyuki, 2004) et en Allemagne (S. Kabisch, Haase, & Haase, 2006; Oswalt, 2005). Pour les chercheurs allemands, la chute brutale de fécondité est décrite comme un « choc » démographique (Steinführer et Haase, 2007), entraînant les villes dans une spirale décroissante avec une diminution drastique du solde naturel (Mykhnenko & Turok, 2008).

Cette baisse de population associée à l'augmentation du nombre de ménages - par la diminution de leur taille -, n'est pas sans répercussions sur le plan spatial (Champion 2001; Ogden et Hall 1998; Ogden et Hall 2000; Ogden et Hall 2004; Buzar, Ogden, et Hall 2005; Rerat 2006). Différents chercheurs (Buzar et al. 2007; Steinführer et Haase, 2007; Kroll et Kabisch 2011) s'attachent à mesurer les répercussions de ces changements démographiques sur les villes, plus particulièrement en Allemagne de l'Est mais aussi au delà, en Europe de l'Est et de l'Ouest.

Il ressort de ces études des effets ambivalents, a priori opposés - que l'on retrouvera sous des noms divers dans plusieurs modèles explicatifs du développement urbain - : 1- une tendance à une perte de substance de la ville, mais aussi 2- à un mouvement opposé de retour en ville.

1. Le premier effet est un dépeuplement urbain du fait d'une diminution drastique des soldes naturels (non compensée par un solde positif migratoire). Cependant, si la relation linéaire de cause à effet est simple, les causes profondes de la baisse de fécondité en Allemagne font débat : certains l'attribuent à cette seconde transition démographique, d'autres y voient davantage une manifestation de la transition postsocialiste avec les déstabilisations profondes que cette dernière engendra (Glock & Häussermann, 2004). En outre, le poids du seul facteur démographique dans la décroissance des villes se révèle difficile à isoler (Florentin et al., 2009). Les chercheurs mentionnent également le rôle des migrations (de l'est vers l'ouest du pays), qui viennent s'ajouter à un processus classique de suburbanisation (Nuissl et Rink 2005; S. Kabisch, Haase, et Haase 2006; Steinführer et Haase 2007).

2. L'autre effet « spatial » de cette seconde transition démographique va, cette fois-ci, à l'encontre d'une décroissance urbaine. En effet, les projections démographiques montrent une tendance générale à l'augmentation du nombre des petits ménages et particulièrement ceux d'une seule personne. Le nombre des ménages augmente ainsi beaucoup plus vite que la population elle-même.

En France, en particulier, l'augmentation du nombre de ménages, selon les projections INSEE, concerne toutes les régions, celles en croissance démographiques certes, mais aussi celles en décroissance démographique⁴⁴. Alors que les projections de population entre 2005 et 2030 donnent une

⁴⁴ Auvergne, Bourgogne, Lorraine, et Champagne-Ardenne.

augmentation de la population française de 10,7%, la progression du nombre de ménage sur la même période atteint en moyenne 23,7%, et même dans les quatre régions en décroissance le nombre de ménages augmente d'environ 10%. (Podevin 2008, cf. Illustration-tableau n°1: Population et ménages par région : évolutions 2005-2030).

Les explications de ce phénomène résident dans le changement des modes de cohabitation. Le temps entre le départ du foyer parental et l'installation en couple augmente, la fécondité se fait plus tardive avec l'augmentation du nombre de couples bi-actifs et sans enfants⁴⁵, les séparations ou divorces augmentent. "Il est plausible que la désaffection pour la vie en couple, la montée de la vie en solitaire et de la monoparentalité se poursuivent à un rythme soutenu et régulier jusqu'en 2030" (Jacquot 2006).

L'ensemble produit un effet spatial inverse : une "ré-urbanisation" des villes-centres et encore plus des centres-villes, devenus hauts-lieux d'attractivité (Ogden et Hall 1998; Ogden et Hall 2000; P.E. Ogden et Hall 2004; Buzar et al. 2007; Steinführer et Haase 2007). Quelques années plus tôt, cette tendance avait déjà été discutée aux États-Unis (Frey & Kobrin, 1982) et Cheshire (1995) notaient également pour les villes européennes, grandes et moyennes, cette tendance à une « recentralisation » venant infléchir la tendance à la « décentralisation urbaine ». Kabisch, Haase, et Haase (2010) le

⁴⁵ Les *D.I.N.K.s* : *Double Income, No Kids*, comme les dénomment les anglo-saxons.

confirment, tout en démontrant que cette réurbanisation est loin d'être un processus homogène.

Ainsi, les effets de la seconde transition démographique conduisent à la décroissance démographique mais aussi à l'augmentation du nombre des ménages avec une réduction de leur taille, ce qui influence l'organisation urbaine. Buzar, Ogden, et Hall (2005) soulignent particulièrement le rôle clef du nombre et de la taille variables des ménages dans les processus de développement urbain. A nombre de ménages constant, du fait de la seconde transition démographique, la population d'une ville peut décroître ; mais la réduction observée de la taille des ménages produit mécaniquement une augmentation de la demande de logements. Ceci peut aboutir, dans les centres-villes ou villes-centres, à une densification du bâti concomitante à une baisse de la densité de population.

En outre, jusqu'à avant la crise financière de 2008, la taille de l'espace habitable par personne augmente, - en collectif, l'enquête logement INSEE indique en France un passage de 27 m² à 33 m² par personne entre 1984 et 2006 -, ce qui renforce encore la pression sur le marché immobilier.

L'ensemble de ces éléments concoure donc à une dynamique urbaine (augmentation du nombre de ménages) et économique (en matière de parc immobilier) pouvant parfois masquer l'importance de la décroissance démographique, et pouvant rassurer, un temps, les édiles locaux.

Par ailleurs, selon les Nations Unies (2010), sur les 59 pays où la natalité n'est plus suffisante pour assurer le maintien de la

population, 18 sont qualifiés de pays ou régions « en développement » ; les effets de la seconde transition démographique ne sont donc plus l'exclusivité des pays du Nord.

II.3.4. LA TRANSITION POST-SOCIALISTE

La transition post-socialiste comme élément explicatif de la décroissance urbaine ne prévaut que dans la littérature des pays concernés, mais n'en reste pas moins un élément déterminant (Bontje 2004; Oswalt et Rieniets 2006; Mykhnenko et Turok 2008; Florentin, Fol, et Roth 2009).

En effet, la transition post-socialiste a déstabilisé la structure économique, démographique et spatiale des villes, conduisant à de nouvelles formes de décroissance urbaine et de ségrégation socio-spatiale (Buzar et al. 2007; Glock et Häussermann 2004).

L'Allemagne orientale en particulier constitue un cas unique puisque c'est le seul pays de l'Est à s'être recomposé avec un pays capitaliste de l'Ouest. La chute du régime socialiste et le processus de réunification occasionna des transformations économiques aussi drastiques que rapides, provoquant une désindustrialisation massive de la partie orientale de l'Allemagne. Peu d'entreprises d'État ont survécu à la « thérapie de choc » imposée par le modèle économique et social capitaliste venu de l'Ouest (Bontje 2004, 14). Entre 1989 et 1995, 70% à 90% des emplois industriels disparaissent en Allemagne

orientale, et la population active avec emploi chute, entre 1989 et 2001, de 8,6 à 6,1 millions (Nuissl et Rink 2005). Entre 1991 et 1999, l'Allemagne orientale perd environ 1,7 million d'habitants (Glock et Häußermann, 2004) ce qui contribue largement à la décroissance de la plupart des villes d'Allemagne orientale.

Cette explication, ajoutée aux précédentes, place ainsi « l'Allemagne aux avant-postes »⁴⁶ en matière de décroissance urbaine. En effet, l'Allemagne, et particulièrement la majeure partie des villes d'Allemagne orientale, s'inscrivent dans toutes les causalités possibles de la décroissance urbaine. Ceci explique la précocité de la recherche allemande, comme l'abondance de la littérature allemande relative aux villes en décroissance. Cependant, certaines villes d'Allemagne se trouvaient depuis longtemps sur la pente du déclin démographique⁴⁷. *Die Wende* eut un effet catalytique, démultipliant les migrations de populations et accélérant le processus de *Shrumpfung* en Allemagne orientale. Or, il ne faudra pas moins attendre 2000 "pour qu'un champ de recherche sur les "schrumpfende Städte" émerge véritablement et se développe en Allemagne" (Florentin et al. 2009).

Après la seconde transition démographique explicative de la décroissance des villes, la transition post-socialiste, examinons

⁴⁶ Titre du colloque des 22-23-03-2011 à Lyon, dans le cadre d'un programme de formation-recherche CIERA, (Centre Interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'Allemagne) « Urbanisation et urbanité européennes : l'Allemagne aux avant-postes ? ».

⁴⁷ La ville de Leipzig, par exemple, entame cette décroissance démographique dès la seconde guerre mondiale (Bontje, Musterd, 2004, p. 250).

l'explication de la décroissance urbaine par l'étalement urbain. En effet, pour certains, les villes en décroissance ne seraient qu'un simple effet d'optique : une dilution urbaine par étalement urbain.

II.3.5. L'ÉTALEMENT URBAIN

Un peu comme un caillou jeté dans l'eau, créant un évidement central, avec une croissance repoussée toujours plus loin sous forme de vagues concentriques s'éloignant du centre ; ou encore un mouvement migratoire centrifuge, l'étalement urbain est source de décroissance urbaine. En somme, rien ne se perd à l'échelle de la flaque urbaine qui s'étale tout simplement, ce qui incite le Professeur Cretin à écrire : « Saint-Etienne n'est plus dans Saint-Etienne » (Cretin 1995). Notons cependant que cet étalement n'induit pas pour autant, selon C. Cretin, la disparition de Saint-Etienne, bien au contraire⁴⁸.

Dés l'apparition du « déclin urbain » en langue anglaise⁴⁹, le processus fait aussi polémique. En effet, Lindeman (1938, p. 327)

⁴⁸ Un échange avec l'auteur nous rappelle le contexte littéraire de la formule : "Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles, Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis." Corneille, Sertorius, acte III scène 1.

⁴⁹ Le terme sera utilisé en français dans une communication des Néerlandais LH. Klassen et Van Den Berg. 1978. *Grandes métropoles*

dénonce l'incorrection de l'utilisation du terme « *urban decline* » en expliquant qu'il ne s'agit pas d'un déclin urbain, mais de ce qui s'appellera plus tard étalement urbain⁵⁰.

Cet étalement urbain se retrouve dans plusieurs dénominations allant de la périurbanisation, à l'anglicisme suburbanisation, la rurbanisation (Bauer et Roux 1976), l'exurbanisation⁵¹, et enfin, en allant toujours plus loin, la contre-urbanisation (Berry 1976; Fielding 1986; Champion 1989), voire la désurbanisation. Chaque terme apporte des nuances particulières, parfois propres à chaque auteur⁵², certains renvoient à des utilisations datées, mais tous signifient un départ des populations (et des activités) de la ville centre, vers des périphéries plus ou moins lointaines – la contre-urbanisation correspondant à la migration la plus éloignée : de la ville-centre vers une zone rurale. La décroissance de la ville centre ne serait que le résultat d'une consommation de plus en plus importante d'espace ; les habitants disparus du centre, se retrouvant en périphéries plus lointaines.

européennes ; mécanismes économiques et déclin durant la 11^{ème} conférence de l'AISRU « statistiques locales et aménagement urbain », à Reims.

⁵⁰ “However it is not correct to speak of urban decline, because what appears to be happening is that the great concentrations of population remain within of short radius of metropolitan centers. The city center itself tends to die out, but at the same time the city population tends to spread over wider areas and influences more and more people”.

⁵¹ Ex-urbanisation, anglicisme dénommant une urbanisation au-delà de la périphérie immédiate d'une ville.

⁵² De manière similaire aux premières définitions entre mondialisation et globalisation pour certains chercheurs français (cf. Cunningham-Sabot, Baudelle, 2008).

Le processus de « suburbanisation » aux États-Unis reste la référence incontournable en la matière. « *Throughout the twentieth century, urbanization and later suburbanization dominated the demography of development, the first creating the large central cities and the second leading to their decline. [...] Berry labeled these trends counterurbanization* » (Beauregard 2003, 201). Dès la fin du XIX^{ème} siècle la suburbanisation aux États-Unis suit un schéma de ségrégation sociale très lisible (Jackson 1985; Fishman 1987). Pour Jackson comme pour Downs, les politiques publiques contribuent au développement des banlieues, en tant qu'espace réservé aux couches moyennes blanches. Ces politiques favorisant les prêts, garanties d'emprunt ou déductions fiscales en faveur de la maison individuelle, concernent des acquisitions dans des espaces à hautes valeurs foncières ou en hausse, excluant les quartiers centraux et ceux où une mixité ethnique donnait déjà le signal d'une dégradation du marché foncier (Downs, 1999).

L'investissement fédéral massif en infrastructures routières a également favorisé le processus de suburbanisation (Jackson, 1985). Pour Smith et al. (2001), plus que les mouvements de population, les investissements et les mouvements de capitaux expliquent la décroissance des centres et le développement des banlieues. En outre, la mobilité accrue des individus comme des activités, « l'automobilisation » de la société (Dupuy 1995; Dupuy & Sajous, 2000) favorisent cette migration. La suburbanisation américaine pourrait se résumer en cette seule injonction d'Henry Ford : « *We*

shall solve the city problems by leaving the city, » declared Henry Ford in his motorized march to colonize suburbia⁵³ » (Dregni 2001, 51).

Cette explication de la décroissance urbaine du centre avec report de la croissance en périphérie, soulève très concrètement la difficulté du choix de l'aire d'étude à retenir pour mesurer la décroissance (difficulté soulignée dans le premier chapitre). Prenons un appareil photo (non automatique... !) : l'augmentation de la focale diminue la profondeur de champ, ainsi, à échelle restreinte (par exemple l'échelle communale), la réalité de la décroissance d'une ville-centre devient flagrante. Mais, dans le cas du seul processus d'étalement urbain (toutes choses étant égales par ailleurs), en fixant le même espace central, mais en diminuant la focale, le champ de vision s'élargit alors, et la décroissance « disparaît », puisque les individus et activités se retrouvent inclus dans ce champ de vision élargi. Dans ces conditions, et seulement dans celles-là (i.e. toutes choses égales par ailleurs), l'existence même de l'objet de recherche des « villes en décroissance » est remise en question, puisque la réalité du phénomène étudié disparaîtrait, comme par enchantement, en changeant d'échelle.

Cependant, il est peu probable que la solution « intellectuelle » préconisée, - de changer de focale (c'est-à-dire d'élargir le champ de vision) pour faire disparaître le phénomène -, rencontre l'enthousiasme des édiles locaux empêtrés dans la gestion au quotidien des effets urbains, économiques et sociaux de la

⁵³ « Nous allons résoudre les problèmes [des villes] en quittant la ville », déclare Henry Ford dans sa conquête motorisée de colonisation des banlieues ».

décroissance que, eux-mêmes et leurs habitants restants, subissent... Car c'est bien le plus souvent à cette échelle urbaine-là que la gouvernance locale opère et c'est une maigre consolation que de s'entendre dire que tout va bien dans le meilleur des mondes puisque juste un peu plus loin, la croissance est au rendez-vous. Dans ce cas de figure, les édiles interrogés ne partagent guère cette vision de Candide, et avec la décroissance, dénoncent un processus de « *doughnutisation* », où certaines couronnes périphériques (partie dodue de la pâtisserie) concentrent les hauts revenus, profitent des aménités de la ville-centre sans y participer financièrement, et ne demeurent dans la ville-centre que les ménages non imposables (Sabot, 1999). La paupérisation du centre stéphanois (Coudène, 2009, p. 3) et l'étalement urbain, stigmatisé par le titre de C. Cretin, tendent à confirmer ces faits et posent la ville de Saint-Etienne en correspondance avec le cas classique de la ville-doughnut américaine en décroissance.

Cependant, plusieurs chercheurs ont « changé de focale » en élargissant au maximum l'aire d'étude et travaillé sur des régions entières comprenant elles-mêmes des aires urbaines en décroissance. Ils montrent qu'il existe des villes en décroissance au sein de régions elles-mêmes en décroissance (Hall 2009, Cunningham-Sabot, Fol, Grasland, Roth, Van Hamme, 2010, p. 88 et 90), et ce cas de figure est des plus courants. En réalité, la non-concordance entre la situation de la ville et de sa région (par exemple une ville en décroissance dans une région en croissance), fait plutôt figure d'exception en Europe. L'exemple stéphanois (aire urbaine en décroissance dans une région en croissance, se révèle donc atypique, même si relativement commun dans le cas de villes industrialo-

portuaires (E. Cunningham-Sabot, Fol, Grasland, Roth, & Van Hamme, 2010, p. 91).

Par ailleurs, dans le cas français, l'utilisation de l'aire urbaine reconstituée permet de « neutraliser » le phénomène de périurbanisation. Ce fut l'échelle retenue par M. Wolff, S. Fol, H. Roth et moi-même, dans l'analyse exploratoire des villes en décroissance en France (Wolff, Cunningham Sabot, Fol, & Roth, 2011).

Ainsi, il ne s'agit pas de dénier cette réalité indéniable de l'étalement urbain, et le titre dérangeant « Saint-Etienne n'est plus dans Saint-Etienne » atteste bien de sa réalité⁵⁴. Ce titre permet de souligner que pour étudier le phénomène de la décroissance urbaine, la délimitation de l'aire d'étude - développée dans le premier chapitre -, reste cruciale.

En effet, une aire d'étude trop restreinte a tendance à dramatiser la situation en « focalisant » sur la décroissance. A l'inverse, une aire d'étude trop large autorise les détracteurs à nier l'existence des villes en décroissance et leur dénier le statut d'objet de recherche puisque tout est relatif, il s'agit juste d'une redistribution spatiale des habitants et activités et non pas perte absolue, ce qui sous-entend un jeu à somme nulle... Cette vision d'un jeu à somme nulle, bien que ne faisant guère recette auprès des édiles locaux, pourrait se concevoir à la seule condition que toutes choses soient égales par ailleurs, c'est-à-dire que la décroissance urbaine soit due de manière exclusive à l'étalement urbain. Or, s'il est reconnu que la consommation d'espace urbain est plus rapide que la croissance démographique, la décroissance urbaine ne saurait se résumer au

⁵⁴ Dans le cas stéphanois, il faut cependant y ajouter un processus de désindustrialisation sévère.

seul étalement urbain. Les recherches européennes conduites à l'échelle régionale (UMS RIATE & Géographie-Cités, LIG, IGEAT, Université d'Umeå, Université de Naples, 2008) montrent que 42 % des régions des différents pays de l'UE à 27 (113 sur 268) vont vraisemblablement connaître une baisse de leur population au cours des 25 prochaines années. L'analyse prospective de départ, menée à l'échelle régionale (donc large), ajoutée aux interactions et boucles rétroactives, ne serait-ce qu'avec la sphère économique, ne pourra guère laisser les villes, composantes de ces régions, indemnes...

La liste cartésienne des causalités linéaires pouvant expliquer la décroissance urbaine dressée, rappelons que la dissociation de ces différentes causes reste théorique ; les exemples de villes en décroissance offrent toujours un tableau plus complexe où les causes s'entremêlent, interagissent, rétroagissent en boucle. Cependant, ces causalités, même partielles, possèdent leur propre champ de validité, et pour cette raison ne peuvent être écartées, puisqu'elles décrivent « une vérité possible » (Helbing, 2010, p. 16).

Nous proposons maintenant d'aborder des modèles de pensée plus complexes, plus globaux, qui contiennent, pour certains, les causalités déjà mentionnées ci-dessus, mais où l'objet de recherche que constituent les villes en décroissance est appréhendé de manière plus distanciée, puisqu'il s'agit le plus souvent de réflexions centrées sur la croissance urbaine plutôt que s'intéressant directement à la décroissance urbaine. Nous envisagerons ainsi les différents régimes d'urbanisation ou modèles de développement urbain, où la décroissance urbaine est aussi parfois envisagée.

Chapitre-4- UN PHÉNOMÈNE « COMPLEXE »

Les explications à suivre reprennent en partie certaines causalités linéaires séquentielles déjà évoquées, mais les intègrent au sein de modèles plus complexes, dynamiques, où la simple causalité linéaire laisse place aux modèles cycliques (II.4.1) ; à la dépendance au sentier, où le poids des structures renouent avec un déterminisme plus sophistiqué (II.4.2) ; ou bien, enfin, où le système urbain est appréhendé non plus sur un seul niveau organisationnel mais comme un phénomène « complexe » où les espaces en décroissance, produits dérivés de la glocalisation, montrent l'instabilité du système et questionnent le paradigme encore prégnant de croissance urbaine (II.4.3).

Si la vie est apparue en ce monde, c'est qu'il existe des forces et énergies qui la conduise à se « complexifier » sans cesse, note Passet (2011) pour expliquer « l'évolution complexifiante de l'Univers ». De ce fait, selon lui, toute recherche sur des phénomènes contemporains doit intégrer cette complexité croissante que ne pouvaient percevoir Descartes, Newton ou encore, Ricardo, Say, Mill et Smith, pour qui le monde était réglé comme une horloge perpétuelle, où une main invisible transmuait invariablement les intérêts individuels en intérêt général, et où la loi « gravitationnelle » des prix équilibrait

mécaniquement l'offre et la demande. En près de 1000 pages⁵⁵, René Passet explique que cette vision d'un « monde horloger » déterministe est remplacée par celle d'un monde qui bouge, évolue (Darwin, Marx, Engels, Walras). Puis la théorie de la relativité d'Einstein va venir bouleverser la réalité, comme la découverte de l'inconscient humain par Freud, ou encore le rôle central donné à la monnaie par Keynes, alors que cette dernière était considérée jusque-là, comme neutre, simple huile nécessaire aux rouages de l'économie.

Edgard Morin distingue la pensée réductrice de la pensée complexe : « La disjonction isole les objets non seulement les uns des autres, mais aussi de leur environnement et de leur observateur. C'est du même mouvement que la pensée disjonctive isole les disciplines les unes des autres et insularise la science dans la société. La réduction, elle, unifie ce qui est divers ou multiple, soit à ce qui est élémentaire, soit à ce qui est quantifiable. Ainsi la pensée réductrice accorde la « vraie » réalité non aux totalités, mais aux éléments, non aux qualités, mais aux mesures, non aux êtres et aux existants, mais aux énoncés formalisables et mathématisables » (E. Morin, 1990).

Pour Passet, dans la lignée d'Edgard Morin, la grille contemporaine scientifique de lecture du monde doit intégrer la « pensée complexe », les concepts de réseau, d'immatérialité, l'incertitude, l'indétermination. « A la relation linéaire causale se substituent l'interdépendance et la rétroaction » (Passet, 1992, p. 397). La pensée complexe invitait à la transdisciplinarité⁵⁶, elle

⁵⁵ Dont la profondeur et densité sont difficiles à résumer en un paragraphe pour les besoins d'une démonstration concernant l'approche scientifique à tenir sur les villes en décroissance.

⁵⁶ Ce concept philosophique de « pensée complexe » est né du « groupe des dix » auquel a appartenu René Passet. Edgar Morin, également membre de

possède donc logiquement des adeptes à la fois dans les sciences humaines et sociales, mais aussi dans les sciences dites « dures ».

II.4.1. LES FINS DE CYCLES... ?

La chaîne de causalité linéaire déterministe A entraîne B, B entraîne C et C entraîne D, etc. peut se briser avec D qui renvoie à A. Selon Norbert Wiener, père de la cybernétique, le système causale devient circulaire et fonctionne donc différemment du fait de l'introduction de la rétroaction. La relation cause-effet, est devenue « complexe », les processus ne peuvent plus être isolés entre eux.

La fin inéluctable des villes (II-3-1- Les villes sont mortelles) où le chemin parcouru pour aboutir à la décroissance urbaine était linéaire, ne s'envisage alors plus comme un point final, mais comme une étape, à un moment donné du cycle. En outre, dans ce type de raisonnement, la décroissance ne peut plus s'envisager sans référence à la croissance urbaine à laquelle elle est indissolublement liée ; ce qui en soi permet de franchir une autre étape dans le raisonnement explicatif de la décroissance urbaine⁵⁷ en la liant à la croissance urbaine.

ce groupe, la détaillera dans son livre fondateur *Science avec conscience*, 1982.

⁵⁷ Même si la croissance urbaine appartient déjà au raisonnement relatif à l'étalement urbain - report de la croissance en périphérie.

À l'échelle des quartiers urbains, cette approche dynamique en termes de cycles fut initialement développée par l'École de sociologie urbaine de Chicago. Déjà présente dans les travaux de Park et al. (1928), l'idée selon laquelle les quartiers urbains apparaissent, se développent puis déclinent, est théorisée par Hoyt (1939). Son étude sur la structure et la croissance des quartiers résidentiels des villes américaines montre que les quartiers subissent une évolution inévitable vers le déclin, du fait de la dévalorisation immobilière entraînée par l'arrivée de populations moins aisées. Selon Metzger (2000), ces théories ont joué, aux États-Unis, le rôle de prophéties auto-réalisatrices, en décourageant l'investissement dans ces quartiers en cours de paupérisation quitte à donner lieu à un "abandon planifié" (Fol & Cunningham-Sabot, 2010).

Cette conception des cycles de vie urbains renvoie à la théorie des cycles économiques. Kondratieff (1922), en étudiant l'évolution des prix de gros et de détail sur longue période, montre que ces prix connaissent des mouvements de hausse et de baisse. Chaque cycle possède une durée moyenne d'une cinquantaine d'années. Chacun comporte une première phase de croissance soutenue, se traduisant par une hausse des prix, puis une phase de croissance ralentie caractérisée par une baisse de prix.

Schumpeter (1939) reprend et popularise la thèse de Kondratieff tout en y ajoutant une réflexion sur le rôle de l'innovation. Pour lui, ces rythmes économiques dépendent des rythmes technologiques : les phases de croissance soutenue sont liées à la création de "grappes d'innovation" et à leur diffusion, tandis que les phases de croissance ralentie s'expliquent par l'épuisement des effets dynamiques de ces innovations. L'évolution du capitalisme serait ainsi marquée par un processus de "destruction créatrice",

rythmée par l'apparition de nouvelles technologies puis leur diffusion, jusqu'à disparition de leurs effets en matière de croissance : au début du cycle, les innovations génèrent croissance et emplois ; s'ensuit une phase de stagnation, puis la diffusion des innovations technologiques devient destructrice des emplois et facteur de chômage.

P. Hall (1988) intègre dans une problématique spatiale ce processus de "destruction créatrice", et montre que ces théories économiques a priori a-spatiales ne sont pas sans générer des effets spatiaux. En effet, selon la théorie du cycle de vie des produits (reprise dans la théorie des systèmes techniques), chaque produit conçu suit la même séquence qui fait se succéder au développement initial, la croissance, la maturité, le déclin et enfin l'obsolescence (Friedrichs 1993). Ainsi, après une phase de développement du produit, les conditions de production se standardisent et le produit peut ensuite être fabriqué n'importe où. La compétition qui en résulte amène les entreprises soit à baisser leurs coûts de production par la délocalisation, soit à modifier le produit ou bien innover dans le processus de production. Le développement des régions et des agglomérations urbaines suivrait donc des cycles incluant des périodes de croissance rapide suivies par des périodes de croissance plus lentes ou de déclin. Chaque vague de développement régional et urbain serait déterminée par le cycle de vie des industries présentes sur le territoire (Booth 1987)⁵⁸.

⁵⁸ L'approche cyclique historique développée ci-dessus complétée par des recherches ultérieures personnelles, trouve son origine dans l'article S. Fol, E. Cunningham-Sabot, « Déclin urbain » et « Shrinking Cities » : une évaluation critique des approches de la décroissance urbaine, Les Annales

Cette théorie explique la décroissance de villes industrielles comme Detroit ou Pittsburgh, en faisant l'hypothèse que les industries à l'origine de la croissance urbaine étaient dans la dernière phase de leur cycle (Friedrichs 1993). Cette explication prévaut tant pour les villes industrielles du Nord, que du Sud, qui subissent tout autant les restructurations industrielles et stratégiques des entreprises transnationales (Hall et Pfeiffer 2000). Audirac (2010) démontre ainsi l'influence des quatre grands cycles d'innovation de Kondratieff sur l'armature urbaine en Amérique latine, en illustrant particulièrement ses effets en matière de décroissance urbaine. Ainsi, selon cette interprétation cyclique, les villes passent par des stades de décroissance et de régénération liés à la position économique relative de la ville sur le marché global. A certains stades, le nombre d'emplois diminue, initiant un processus de migration sélective vers d'autres territoires. Cette explication marie décroissance démographique et décroissance économique en boucles rétroactives, la seconde entraînant la première.

De multiples autres travaux cherchent à dégager des modèles d'évolution urbaine à partir de larges bases de données, mettant à jour un « cycle de vie urbain ». Au début du cycle, une population se concentre dans le centre, la ville-centre croît plus vite que sa périphérie (phase d'urbanisation), puis la croissance devient centrifuge et s'exporte dans les couronnes extérieures (phase de suburbanisation), s'ensuit une baisse démographique quand les activités et résidences se dispersent au-delà des limites de l'aire métropolitaine (phase de désurbanisation, contre-urbanisation) avec

de Géographie n°674, qui se trouve p. 139 du volume « Œuvre scientifique, Recueil sélectif de travaux ».

éventuellement un regain du centre (phase de ré-urbanisation), pour repartir sur un nouveau cycle. Ainsi, la propagation sous forme de vagues concentriques devient cercle qui s'auto-alimente, la boucle est bouclée.

Ainsi, Hall (1971) distingue quatre étapes du développement métropolitain : une période de centralisation (concentration) aux dépens des couronnes, suivie d'une période de décentralisation relative puis absolue, - où le centre est en perte de vitesse -, puis un déclin de l'ensemble de l'aire métropolitaine.

En revanche, Van den Berg et al. (1982) montrent que le développement des métropoles comprendrait trois stades successifs et un hypothétique dernier qui permettrait de repartir sur un nouveau cycle - non envisagé par Hall en 1971. Ils testent leur modèle séquentiel de développement urbain entre 1950 et 1975, sur 189 aires urbaines fonctionnelles dans 14 pays européens. Ils valident ainsi leur modèle dans lequel la décroissance reste un processus inévitable, - lié aux stratégies de préférences individuelles des agents économiques -, mais cependant pas nécessairement définitif.

Plus tard, Cheshire et Hay (1989) modélisent les évolutions urbaines de 229 villes en Europe de l'Ouest, à partir d'indicateurs de population et d'emploi, mais sur une période plus courte 1971-1984. Ils décrivent aussi une période de croissance et de concentration urbaine, suivie d'une déconcentration des activités et des hommes, aboutissant à une décroissance urbaine. Ils envisagent également une dernière phase de renversement de la tendance à la déconcentration.

Plus récemment Kabisch et Haase, s'appuyant sur l'étude de 158 agglomérations européennes entre 1991 et 2004, remettent en

cause le modèle séquentiel de développement urbain de Van den Berg et al (1982) censé à la fois décrire et prévoir le développement urbain, et montrent que les séquences ne suivent pas forcément l'ordre prédéfini par Van den Berg et al. : par exemple, il peut y avoir concomitance entre la suburbanisation et la réurbanisation (Kabisch et Haase 2011, 238, 251).

L'ensemble des variations du modèle de cycle de vie urbain des pays industriels conduit Geyer et Kontuly (1993) à proposer une modélisation théorique générale, adaptée au développement urbain des pays du Sud comme ceux du Nord. Ils dénomment le modèle : « modèle d'urbanisation différentielle ». S'inspirant des travaux cités précédemment, Geyer introduit entre les deux phases de l'urbanisation et la contre-urbanisation, l'étape intermédiaire de la « polarisation inversée », à l'œuvre dans les pays du Sud (Richardson 1980) comme processus préalable - même si parfois très bref - à la contre-urbanisation, dernière phase du cycle. La « polarisation inversée » (*polarization reversal*) se manifeste lorsqu'il y a processus de déconcentration urbaine tandis que la ville-centre croît encore.

Les trois processus successifs (l'urbanisation, la polarisation inversée, la contre-urbanisation) amènent à la croissance successive de villes hiérarchiquement organisées en trois catégories : les villes larges ou primatiales, celles intermédiaires et les petites villes (Geyer Kontuly 1993)⁵⁹. Lorsque que les villes primatiales croissent plus vite que les autres, le processus d'urbanisation est à l'œuvre. La polarisation inversée apparaît lorsque les villes intermédiaires

⁵⁹ Geyer et Kontuly (1993) recommandent l'utilisation d'aires urbaines fonctionnelles pour mesurer et valider leur modèle.

croissent au dépend des villes primatiales et des petites villes, c'est-à-dire plus vite que ces deux autres types de villes. Et lorsque les petites villes croissent plus vite que les autres, il s'agit de la contre-urbanisation.

Ainsi, pour Kontuly et Geyer (2003), sur la base des travaux de Fielding (1989) et de Baccaini et Pumain (1996), la France, durant la période 1975-1990, serait en pleine phase de contre-urbanisation, avec une balance migratoire positive pour les communes rurales de plus de 100 habitants et une balance migratoire négative des aires urbaines de plus de 20.000 habitants. Cependant, compte tenu de la localisation des communes rurales à l'orée des aires métropolitaines, Kontuly et Geyer tempèrent leur raisonnement en précisant que cette contre-urbanisation peut aussi bien être en partie de la suburbanisation/décentralisation. Cette temporisation leur a sans doute été suggérée par Denise Pumain elle-même (2002, 130) : *"In conclusion, it should be emphasized that although urban sprawl has occurred in France rather extensively at the local scale of each daily urban system, whatever its size, this phenomenon should not be interpreted as counter-urbanization"*.

Même si ce modèle met principalement l'accent sur la croissance urbaine, la décroissance urbaine se lit en creux dans la croissance relative de chaque type de ville dans la hiérarchie urbaine. La croissance des villes primatiales coïncide avec la décroissance des petites villes, la relation s'inversant en fin de cycle avec la décroissance des grandes villes coïncidant avec la croissance des petites villes.

Le modèle reste bien circulaire, si bien qu'en fin de cycle de contre-urbanisation, succède un regain de croissance dans les villes primatiales, entamant une nouvelle phase d'urbanisation : une

réurbanisation. La Finlande, par exemple, entamerait déjà un second cycle d'urbanisation (Heikkilä 2003).

Selon ce modèle, chaque pays possède sa propre temporalité entre les différentes phases cycliques successives, et il en est de même pour chaque système urbain régional à l'intérieur de chaque pays. La Grande Bretagne par exemple a atteint le stade de polarisation inversée entre 1901-1911, et celui de la contre-urbanisation entre 1931 et 1951 (Champion 2003, 20). Un numéro spécial de la revue *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie* a été consacré à la validation empirique du modèle dans neuf pays (la Grande Bretagne, l'Estonie, la Finlande, l'Allemagne occidentale, l'Italie, l'Inde, la Russie, l'Afrique du Sud et la Turquie).

La démarche modélisatrice initiale est au départ, inductive, ce qui la différencie de l'approche de l'école des géographes français (Pumain, Bretganolle, Guérin-Pace, Rozenblat). Kontuly et Geyer précisent que le modèle initial d'urbanisation différentielle se voulait « une représentation idéalisée d'un cycle de développement urbain, en faisant abstraction des processus économiques, démographiques, géographiques, politiques et sociaux influençant l'urbanisation » (Kontuly et Geyer 2003, 125). Et fort de l'évacuation de tous les éléments cités (qui semblent pour le moins moteurs de l'urbanisation...), la phase suivante de validation empirique qui donna lieu à la publication d'un numéro spécial de de la revue *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie*, montre que la caractérisation temporelle du modèle d'urbanisation différentielle se vérifie (contre toute attente) dans huit pays sur neuf⁶⁰. Seule, l'Estonie ne répond pas au modèle (Tammaru 2003). Fort

⁶⁰ La Grande Bretagne, la Finlande, l'Allemagne occidentale, l'Italie, l'Inde, la Russie, l'Afrique du Sud et la Turquie.

logiquement, le modèle rend mal compte de la complexité des situations géographiques, historiques, politiques et sociales du pays puisqu'elles ne sont pas prises en compte. En effet, la composante « humaine » dans le modèle se réduit, selon les termes propres à Geyer, au "niveau de développement des individus", niveau qui influence leur « préférence de migration ». Il en résulte que les individus diplômés, âgés et en bonne santé préfèrent migrer dans des espaces proposant des aménités environnementales, alors que ceux « du groupe opposé » (sic), migrent là où ils ont le plus de chance de trouver du travail (Kontuly et Geyer 2003a, 5). Ces deux facteurs migratoires liés aux préférences individuelles, l'un « environnemental », pousse à la déconcentration quand le pays entre en phase de contre-urbanisation, pendant que l'autre facteur, « productionniste », appelle à l'urbanisation durant cette même phase.

Il est intéressant de noter que le modèle de Van den Berg et al (1982, 44) bien que très circonspect sur l'éventuelle dernière phase de réurbanisation, envisage néanmoins cette dernière comme le résultat d'une action volontaire des hommes, c'est à dire des pouvoirs publics : « *Reurbanization must be brought about fast and resolutely* » ; alors que le moteur du modèle de Geyer reste régi par les préférences individuelles de *l'homo economicus* classique. Les interventions humaines irrationnelles sont alors vues comme perturbatrices. En effet, Kontluly et Geyer (2003, 128) dénoncent « les interventions politiques sévères » et « les changements significatifs dans les conditions politiques et économiques » en Estonie, qui viennent invalider leur modèle...

Ajoutons que l'approche explicative des villes en décroissance par les cycles qui se terminent en cercles vertueux, concourt à faire

penser que la décroissance n'aura qu'un temps, puisque s'ensuivra un nouveau cycle, où la croissance reviendra... Cette approche contribue ainsi encore à "relativiser" la décroissance, par rapport à la croissance.

II.4.2. HISTOIRE ET DÉPENDANCE

D'autres modélisations mathématiques s'intéressant à la dynamique urbaine, concluent à une prévalence des structures anciennes expliquant la trajectoire actuelle et éventuellement future des villes. Si l'histoire tend à figer le cadre, il n'y a pas pour autant déterminisme au sens du *fatum* latin vu précédemment. Nous allons mettre ici en miroir le concept de « *path dependency* » (dépendance au sentier historique) et les effets de structure mis en évidence dans les modélisations urbaines françaises réalisées sur le temps long.

Ces travaux de modélisation portent sur les systèmes urbains. La croissance urbaine concentre toutes les attentions des auteurs puisque c'est une tendance générale ; elle y est décrite et analysée en détail, alors que la décroissance (appelée déclin) n'est citée qu'au détour d'une phrase, comme une sorte de dommage collatéral de la croissance. Ces travaux restent cependant très riches d'enseignements pour comprendre les causes de la décroissance urbaine, d'autant qu'ils ont le mérite, par rapport aux précédents, « *to think outside the box* », -pour reprendre l'expression anglo-saxonne-,

c'est-à-dire d'inviter à réfléchir en dehors du cadre établi et sont de ce fait extrêmement stimulants.

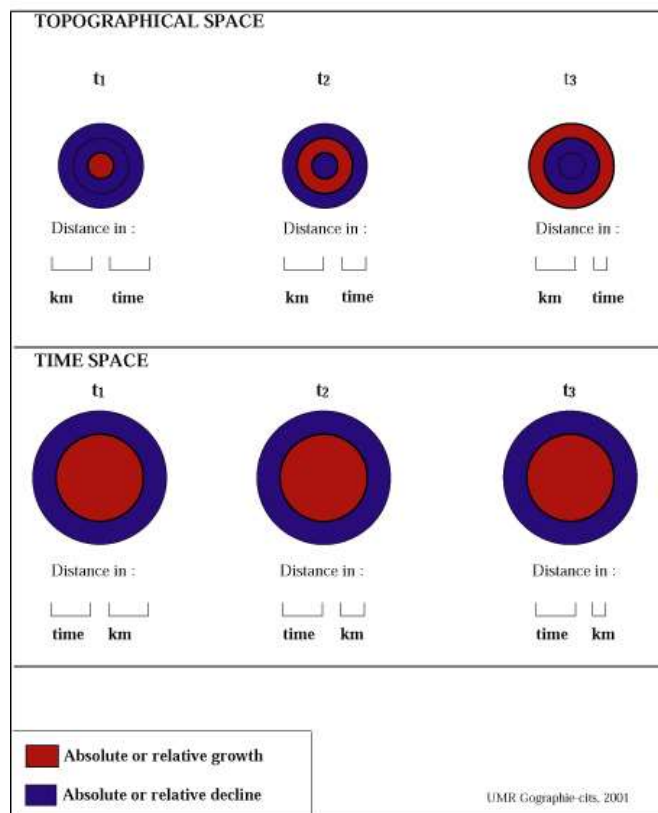
« Autant le processus d'urbanisation considéré sur le long terme semble cohérent et régulier, autant la croissance urbaine observée ville par ville et sur de courts intervalles de temps apparaît capricieuse, fluctuante, et imprévisible » (Guérin-Pace & Pumain, 1990, p. 5). Cette différence d'évolution entre l'ensemble des villes faisant système hiérarchique, connaissant une certaine résilience sur le temps long, et des situations urbaines chaotiques individuelles à court terme, renforce l'idée déjà évoquée de l'importance de la prise en compte des temporalités lors de l'étude des processus de décroissance. Sur 150 ans de croissance urbaine (de 1831 à 1982), Guérin-Pace et Pumain (1990, 11) montrent que, quelle que soit la période considérée, « une ville sur trois est en déclin ». Les auteures précisent que les phases d'urbanisation générale rapide restent les plus propices aux inégalités de croissance entre villes, et donc à l'accroissement des inégalités entre les petites et les grandes. Ainsi, l'on assiste à une concentration des habitants dans les grandes villes, processus venant conforter la hiérarchie urbaine existante - processus appelé, quelques années plus tard, métropolisation (Lacour et Puissant 1999)-.

Par ailleurs, les villes de rang supérieur dans la hiérarchie urbaine semblent mieux résister aux variations et renforcent au cours du temps leur position dans la hiérarchie urbaine, à l'image de super tankers qui, contre vents et marées, tracent leur route.

Dans un autre article, les mêmes conclusions sont tirées à partir, cette fois-ci, d'une base de données spatio-temporelle encore plus élargie : les villes européennes de plus de 10.000 habitants, et

sur le temps long de 1200 à 1990 (Pumain, Bretagnolle, et Rozenblat 1998). Le raisonnement sur les causes de la croissance urbaine s'affine par la suite. En étudiant concomitamment les deux processus antagoniques, la périurbanisation au profit des espaces périphériques des grandes villes et la concentration des individus dans les grandes métropoles aux dépens des villes petites et moyennes, Bretagnolle, Paulus et Pumain démontrent que lorsque la croissance urbaine est mesurée, non plus en termes topographiques/géographiques (en prenant l'unité urbaine comme aire de référence), mais en fonction de la distance-temps (*times space*) à parcourir entre ville-centre et périphérie (c'est-à-dire, en utilisant l'aire urbaine fonctionnelle), les interprétations de l'évolution de la croissance urbaine s'avèrent très différentes.

Figure 8 : Hypothesis about urban growth in topographical and time space



(A. Bretagnolle, D. Pumain, et F. Paulus 2002).

Dans le premier cas (l'espace topographique des unités urbaines), l'on assiste à un processus cyclique de la croissance urbaine qui se propage dans les couronnes extérieures (cf. haut de la figure ci-dessus, qui reproduit l'image évoquée plus haut du caillou jeté dans l'eau, créant un évidement central, avec une croissance repoussée toujours plus loin).

A l'inverse lorsque l'espace étudié devient solidaire du temps de déplacement, l'attraction des aires urbaines fonctionnelles (reconstituées depuis 1968) reste un processus indéniable et constant, qui tend à marginaliser les petites unités urbaines en couronne (A. Bretagnolle, D. Pumain, et F. Paulus 2002). Le sentier de la dépendance historique est donc tout tracé et la résilience dans la hiérarchie du système urbain sera énoncée et démontrée dans le modèle SIMPOP2 de simulation multi-agents (Pumain, Sanders, et al. 2009).

Selon l'économiste Douglass North, prix Nobel en 1993 *“at every step along the way there are choices – political and economic – that provide...real alternatives. Path dependence is a way to narrow conceptually the choice set and link decision-making through time. It is not a story of inevitability in which the past neatly predicts the future.”* (North, 1990, p. 99–99). La notion de « dépendance au sentier » ainsi présentée, s'apparente à un déterminisme souple, et redonne ainsi à la dimension historique toute son importance dans les processus en sciences sociales.

Largement utilisé en économie régionale et en sciences politique, le concept fut récemment importé dans les études urbaines, particulièrement chez les auteurs étudiant la mondialisation « néolibérale » et ses effets sur l'espace local (Brenner et Theodore 2002, 2005; Jessop 2002; Peck et Theodore 2007), et notamment sur des trajectoires différenciées des villes (Bontje et Musterd 2008) ou encore en matière de politiques urbaines (Couch, Sykes, et Börstinghaus 2011). A l'inverse des modélisations urbaines présentées ci-dessus (SIMPOP, etc.), qui montrent les villes prises dans des trajectoires historiques imposées (du fait de leur taille et place dans la hiérarchie urbaine), la référence à la dépendance au sentier, chez ces auteurs, laisse une relative marge de manœuvre. En effet, selon Brenner et Theodore (2002), les espaces, pourtant tous soumis au joug néolibéral, réagissent différemment à cette néolibéralisation générale. Certains s'en sortent mieux que d'autres, et évoluent en trouvant leur trajectoire propre, compte tenu justement de leurs spécificités historiques locales (spatiales, économiques, institutionnelles, culturelles). Bontje et Musterd (2008) comparent de la sorte Leipzig et Amsterdam, deux villes similaires ayant connu la décroissance, la seconde s'en sortant mieux que la première.

Au vu des exemples retenus relatifs aux trajectoires des villes, l'utilisation du terme à la mode « dépendance au sentier », reste très ambivalent, conformément à la souplesse du déterminisme qu'il sous-entend ; et chacun peut ainsi y mettre ce qu'il veut démontrer : pour les uns la dépendance au sentier – déjà tracé - permet d'expliquer la stabilité des trajectoires urbaines, pour les autres, il expliquera, au

contraire, les trajectoires propres, spécifiques de certaines villes, qui trouvent « leur » voie...

De la sorte, si le sentier pour les uns reste bien balisé, pour les autres il peut être source d'échappée, et entrouvre une porte de sortie - si tant est que la ville en ait les ressources...

Dans le modèle SIMPOP2, Pumain, Sanders, Bretagnolle, Glisse et Mathian envisagent, en conclusion, des évènements soit internes, soit externes au système urbain, qui pourraient interagir avec le système et interférer sur cette dépendance des villes au sentier (Pumain et al. 2009, 356, 357). Un de ces éléments est la globalisation, qui pourrait donc changer le régime d'urbanisation. La globalisation qui pourrait être introduite dans le modèle reste simplement évoquée, - son introduction dans le système s'avère sans doute délicate...

Ainsi, dans les modélisations affirmant une dépendance à la hiérarchie urbaine, les villes en décroissance ne sont qu'un effet collatéral de ce renforcement de la hiérarchie urbaine et sont loin d'être le centre des attentions. A l'inverse, chez les auteurs acceptant de tenir compte des politiques mises en œuvre et des spécificités historiques locales (spatiales, économiques, institutionnelles, culturelles), les villes en décroissance deviennent un véritable objet de recherche.

Là encore, tout est affaire de regard, les uns s'intéressent à la tendance générale, Loi de Gauss, où les individus atypiques se fondent dans la masse ainsi soigneusement rangée et ne focalisent donc guère l'attention ; alors que le regard des autres est justement attiré par ces individus atypiques, hors normes, plus fréquents en

sciences sociales. Les outils statistiques quantitatifs ont d'abord été forgés pour détecter les tendances générales, or le repérage des individus atypiques en sciences humaines et sociales est tout aussi important, c'est pour cette raison qu'à mes début d'enseignante en statistiques, j'ai toujours préféré enseigner la « boîte à moustache »⁶¹ de John Tukey (1977), que la loi normale, mettant au pas - ou plutôt sous cloche -, les individus atypiques.

René Passet (1997) explique que « le singulier, le point critique à partir duquel un événement mineur, aléatoire vient rompre le cours ancien des choses, devient un fait scientifique ».

Ce fait scientifique des villes en décroissance, le groupe de recherche SCiRN, auquel nous appartenons et pour lequel nous avons été élue pour l'année présidente, l'a posé d'emblée comme un phénomène « global », sans pour autant y mettre tout ce qui sera développé dans la fin de ce chapitre. Kuhn (1972) expliquait que « la science ne progresse pas par accumulation de savoirs, mais par changements du regard que les hommes portent sur le monde ». René Passet (1997), meilleur didacticien, interprète : « ce n'est pas de l'accumulation des diligences qu'est sortie la révolution des transports, mais de l'apparition du chemin de fer, accompagnée de la disparition des modes anciens de déplacement ».

De par l'internationalité des différents membres du groupe de recherche, comme les différents cursus et positions des uns et des autres, les discussions ne pouvaient manquer de poser, de manière

⁶¹ Les "diagrammes en boîtes" (ou "Boîtes à moustaches", ou "box and plots") sont des représentations statistiques centrées non pas sur une moyenne (qui lisse les événements) mais sur la médiane, et non pas sur les écarts-types (liés à la moyenne) mais sur les Déciles (D1, D9) et Quartiles (Q1 et Q3).

intuitive, les villes en décroissance, comme un objet de recherche « complexe », même si ce terme référent n'apparaît que dans ce travail. En effet, d'emblée l'approche choisie du groupe a été de considérer le phénomène comme un phénomène « global ».

II.4.3. GLOBALISATION ET "GLOCALISATION"

Les deux termes sont majoritairement utilisés dans le monde anglo-saxon. Si les consonances ne sont guère heureuses pour l'oreille, le concept de glocalisation appliqué dans le cadre des villes en décroissance nous semble particulièrement pertinent puisque l'objectif de cette fin de chapitre est de démontrer que les villes en décroissance sont les produits dérivés de la globalisation, et appartiennent à un système complexe en évolution, où les villes en décroissance dans le système urbain, national et international ne sont que les répliques des espaces intra-urbains délaissés du microcosme urbain.

Globalisation et « Spatial fix »

La globalisation économique se caractérise par l'intégration croissante des économies comme des espaces. Le commerce

international (c'est-à-dire le volume des échanges) a augmenté plus vite que le volume des productions nationales, ce qui est une indication claire d'une intégration-globalisation des économies, du fait d'un processus de production éclaté géographiquement à l'échelle mondiale. Cette production multi-sites entraîne une multiplication des échanges et signe une nouvelle organisation du processus de production.

Cette organisation de la production (ou système productif) est fondamentalement différente de l'organisation précédente. Elle se lit dans la montée en puissance des entreprises transnationales (et non plus multi-nationales), et l'accroissement des Investissements Directs Étrangers (I.D.E) selon une nouvelle Division Internationale du Travail. En effet, selon Wallerstein (1990, 36) "*the capitalist world-economy has seen the need to expand the geographic boundaries of the system as a whole, creating thereby new loci of production to participate in its axial division of labour*". Quelques années plus tard Harvey (2001), intégrant une dimension spatiale dans ce raisonnement marxiste, décrira ce processus d'expansion avec une formule métaphorique à l'emporte-pièce⁶² : il s'agit du « *spatial fix* », solution spatiale, nécessaire au système capitaliste pour enrayer la baisse tendancielle et inéluctable du taux de profit, et ainsi stabiliser le système tout en le transformant. Ce nouveau système de production, tirant parti des différentiels de coût de main-d'œuvre

⁶² Se référer à ce texte où l'auteur commente, entre autres, toutes les nuances de sa création métaphorique et son importance majeure dans le processus de globalisation.

comme de sa qualification, a été favorisé par la déréglementation⁶³, et surtout par la révolution dans les transports et les Nouvelles Technologies de l'Information et la Communication qui ont servi de catalyseurs à cette accélération des échanges (de biens, services, personnes, capitaux, informations) et donc à cette intégration spatiale. Dans ce contexte, les activités économiques peuvent, a priori, se localiser -et donc se délocaliser- n'importe où, puisque les distances et les frontières disparaissent. Et elles le font en mettant en concurrence les espaces en fonction des coûts de production et aménités⁶⁴ que ces derniers leur offrent. Cependant la question de la durabilité à moyen terme de ce système de production mondialisé se pose, notamment par le renchérissement des coûts de transport qui ne manqueront pas de survenir lors de l'après-pétrole (Halbert, 2010, 97).

Villes et Glocalisation

Cette nouvelle géographie d'un monde qui rétrécit comme une peau de chagrin, trouve son apogée dans les échanges de flux financiers 24 heures sur 24h sur les places boursières mondiales, où les conséquences des investissements et des désinvestissements

⁶³ La déréglementation des marchés financiers est l'élément essentiel qui a impulsé la « globalisation financière ».

⁶⁴ Au sens économique du terme. C'est-à-dire des éléments incontournables mais difficilement valorisables que peut offrir un espace.

peuvent atteindre les espaces (urbains ou non) les plus reculés. Dans le cadre de cette intégration spatio-temporelle, une chute des cours fait chuter les cours des autres places boursières-casinos qui, comme des dominos, entraînent dans leur chute tout ou partie de l'économie réelle ; -illustration d'un processus de globalisation, ou plutôt de « glocalisation », où local et global s'entremêlent. « L'impact de la mondialisation financière et de la concurrence accrue se matérialise par le renforcement de la métropolisation » (De Géneau de Lamarlière et Sainteville 2008). Concernant le sujet qui nous intéresse, les villes en décroissance, les effets de la dernière crise immobilière et financière furent particulièrement dévastateurs dans les villes américaines déjà en décroissance (Martinez Fernandez, Audirac, Fol & Cunningham-Sabot, 2012). Isabelle Baraud-Serfaty (2009) décrypte finement les conséquences sur les villes de cette dernière crise financière. Selon elle, trois types de villes dans le monde sont affectés :

- Premièrement, les villes inscrites dans une logique de bulle immobilière (*boom towns*) favorisée par des mécanismes financiers et des politiques fiscales nationales avantageuses⁶⁵.
- Deuxièmement, "les villes vulnérables" déjà étudiées dans le Chapitre 3-2 : les villes dépendantes, élastiques à la conjoncture locale et globale.

⁶⁵ Isabelle Baraud Serfaty (2009, p. 84) note pour la France, particulièrement les communes rurales à la périphérie des agglomérations urbaines et certaines villes moyennes.

- Troisièmement les territoires pauvres, quartiers ou banlieues défavorisés des grandes villes.

Amin, Thrift, (1994) décrivant les stratégies des autorités locales qui viennent renforcer l'imposition de la mondialisation localement en accroissant la compétition entre villes, parlent du « maintien à terre », « placage » du global sur le local (« *holding down the global* »). La formule de Doreen Massey (2007) est tout aussi concise : '*the global is locally produced*' -la mondialisation est « produite » localement-.

En effet, les villes (en décroissance ou non) adoptent souvent les mêmes solutions (« flagships », festivals internationaux, etc.). Les stratégies mises en place devenant uniformes car identiques dans toutes les villes, le local devient effectivement global – comme le global s'impose au local-. Il y a interaction, emboîtement, voire intégration des deux échelons, l'un ne pouvant plus se comprendre sans l'autre.

Ainsi, comme l'économie et l'espace sont aussi « intégrés », et sont, à la fois, « localisés » et « globalisés », les anglo-saxons usent du terme « glocal » parachevant sémantiquement cette réalité économique et spatiale. Et le processus auquel il renvoie s'appelle donc « la glocalisation » (Swyngedouw 1997). Si le terme n'a guère de consonance heureuse en français, il permet en revanche de saisir cette dialectique complexe, économique et spatiale entre le local et le global dont Lipietz (1993, 13) fut un précurseur -dialectique qui joue un rôle clef dans le cas des villes en décroissance.

Si le lecteur est maintenant familier, si ce n'est accoutumé, au terme de « glocalisation », un autre terme semble encore plus

approprié pour décrire la situation des villes dans ce système complexe. En revanche, si nous empruntons alternativement dans ces pages la langue de Shakespeare et de Molière, de crainte de faire retourner ces derniers dans leurs tombes, nous nous abstiendrons cependant d'encourager l'utilisation d'un terme, conceptuellement plus ou moins équivalent et plus pertinent pour les villes : nous voulons parler du terme de « glurbanization » (Jessop et Sum 2000). Cette dénomination, étymologiquement pertinente, mais qui ressemble plus, en Français, à une régurgitation verbale, baptise ce nouvel ordre urbain (ou ce nouveau régime d'urbanisation), associé à ce régime d'accumulation.

Effets spatio-temporels sur les villes en décroissance

Le monde est entré dans une nouvelle ère, où l'économie est maintenant “*spatially dispersed, yet globally integrated*” (Sassen, 2001, 3). Cela n'est pas sans conséquences spatiales, sociales et environnementales pour les villes (Harvey, 2006; Neil Smith, 1996, 2002) qui doivent s'accommoder de cette nouvelle forme d'organisation et de circulation, versatile, de la production et des investissements. En effet, les cycles d'innovation devenant de plus en plus courts (Dalum, Perderson, et Vilumsen 2005), les villes doivent s'adapter à ces restructurations économiques locales qui surviennent, de fait, de plus en plus rapidement. La dromologie

(Virilio 1977) appliquée à la société révèle une « accélération » sans précédent qui s'autoalimente. Le sociologue et politologue H. Rosa (2010) montre ainsi que l'accélération des rythmes de vie des individus commande l'accélération technique qui génère elle-même une accélération des changements de structure, et ces trois catégories d'accélération s'autoalimentent les unes les autres.

Audirac, Cunningham-Sabot, Fol, & Moraes (2012) expliquent que les décisions de localisation d'activités industrielles réalisées au Mexique, au Brésil, à Paris ou à Glasgow, conduisent de plus en plus rapidement à la question de la délocalisation de ces mêmes activités, délocalisations qui prennent souvent de court les acteurs locaux. La mobilité et la volatilité des capitaux rendent extrêmement vulnérables les espaces dépendants, souvent périphériques. Les villes industrielles croissantes d'hier peuvent ainsi devenir les villes décroissantes des lendemains.

La ville qui s'étale au fur et à mesure que la mobilité augmente exprime déjà ce lien entre contraction de l'espace-temps et urbanisation (D. Pumain, A. Bretagnolle, et Degorge-Lavagne 1999), et illustre la relation entre ce nouveau régime d'urbanisation et la distance-temps : « *The planet is being segmented into clearly distinct spaces, defined by different time regimes* » (Castells 1997, 21, cité par Graham & Marvin 2001). Harvey (2006, 100) explique que pour Marx, l'annihilation de l'espace par le temps est une loi élémentaire de l'accumulation du capital. Ainsi, depuis que la distance se mesure en temps plutôt qu'en coût de transport, la pression est grande pour réduire les frictions de cette distance par les innovations dans les transports et les communications. La baisse générale des coûts de transport rend les moindres aspérités de l'espace encore plus discriminantes (que ce soit en matière de main-d'œuvre, de matières

premières, de marché, d'infrastructures, ou de politiques locales). En outre, les chefs d'entreprise, par l'accroissement de la mobilité des capitaux, peuvent se saisir encore plus facilement et rapidement de ces avantages différentiels. « *Reducing the friction of the distance, in short, makes capital more rather than less sensitive to local geographical variations* »⁶⁶ (Harvey 2006, 100).

Ainsi, ancrées spatialement et campées historiquement, certaines villes (en décroissance), prises dans le tourbillon économique global, peuvent se retrouver privées presque du jour au lendemain de leurs entreprises, de leurs emplois, avec tous les dénouements imposés à leur population (voir plus haut dans ce chapitre le point sur les villes dépendantes), ou encore subissent les effets de la dernière crise financière avec les « *forclusures* » (saisie immobilières) s'abattant sur des villes, rues et quartiers entiers (Baraud-Serfaty 2009). Ainsi, les effets de la libéralisation des marchés et la réduction des coûts de transport accentuent les déséquilibres entre territoires et au sein même des espaces, en facilitant, creusant ou créant, à grande vitesse, des différences entre les villes (et au sein des villes), plaçant les espaces encore plus que jamais en compétition les uns envers les autres.

⁶⁶ « Ainsi, la réduction des frictions de la distance, rend le capital encore plus sensible aux variations géographiques locales ».

***Les villes en décroissance, « trous noirs »
« déconnectées ».***

Les inégalités croissent entre les villes intégrées aux réseaux globaux et celles qui n'arrivent pas, ou plus, à s'inscrire ou tirer partie du processus de globalisation (Harvey, 2000, 2000; Sassen, 2002; Scott & Storper, 2003). La notion de réseau et la capacité spatiale et sociale des villes à participer aux réseaux globaux est aussi cruciale dans l'explication de la décroissance urbaine qu'elle a pu l'être pour Bretagnolle, Paulus, et Pumain (2002) dans l'explication de la croissance urbaine des métropoles.

Pour Castells (2000, 2002), la mondialisation se caractérise par l'intégration croissante des économies et des espaces, tandis que le passage de « l'ère industrielle » à l'« ère informationnelle » actuelle conduit à la création d'une « société en réseau » (*the network society*). Selon lui, à l'espace traditionnel des lieux (*space of places*) vient s'ajouter l'espace des réseaux (*space of flows*). La fragmentation du travail induite par la société informationnelle, de même que les écarts spatiaux et sociaux d'accès aux réseaux, interfèrent sur le développement des espaces urbains. Certains espaces peuvent se trouver temporairement ou structurellement déconnectés des réseaux. Castells utilise plusieurs images percutantes : *switched-off territories* (Castells 1997, 21, cité par Graham & Marvin 2001). Ces territoires déconnectés deviennent ainsi des « trous noirs », espaces laissés pour compte de la mondialisation. « *The territorial confinement of systemically worthless populations, disconnected from networks of valuable functions and people, is indeed a major characteristic of the*

spatial logic of the network society ... a new world, the Fourth World, has emerged, made up of multiple black holes of social exclusion throughout the planet ... it is present in literally every country, and every city” (Castells, 2010, p. 169).

Les villes et régions « perdantes » sont aussi déconnectées des flux générés par l'économie productive sans pouvoir se rattraper sur ceux générés par l'économie « résidentielle » (Davezies 2008). L'approche des dynamiques urbaines traditionnelles -par la hiérarchie urbaine de Christaller (1933), ou la polarisation économique de Perroux (1955)- qui met en avant un espace de proximité, ne suffit plus pour appréhender les villes en décroissance. « *Rather than producing connectivities and flows equally between all regions of the planet, globalisation functions in horizontal clusters through and among which global, local, and regional dimensions are ricocheting with varying intensities and breadth*” (Huysen, 2008, p. 15). Saisir les dynamiques urbaines par l'entrée des réseaux, -à toutes les échelles-, leur influence et interaction avec le fonctionnement urbain et les configurations socio-spatiales montre l'émergence d'une « société en réseau » internationalement intégrée, de plus en plus urbanisée, mais aussi avec des espaces de plus en plus « fragmentés », et ce à l'intérieur même de la ville -qui donnera naissance au terme de « *Splintering urbanism* » (Graham et Marvin (2001)-. Smith présente ces espaces intra-urbains délaissés et paupérisés comme les « produits dérivés » (« *offshoot* ») d'un urbanisme néolibéral (Neil Smith, 2002). L'urbanisme néolibéral n'étant qu'une manifestation de la mondialisation néolibérale (Brenner, Marcuse, et Mayer 2009), il est logique de penser que les espaces intra-urbains délaissés du microcosme urbain ne sont que

les répliques des villes en décroissance dans le système urbain, national et international⁶⁷.

Villes en décroissance : « produits dérivés » de la glocalisation

Enfin, la globalisation n'est pas seulement un élément d'homogénéisation, contrairement aux assertions de Friedman (2005)⁶⁸, la preuve existe par les villes en décroissance. Le terme de globalisation ne peut que se lire au pluriel, compte tenu des diverses formes que cette dernière peut prendre ou générer localement (Jessop 2002; Keil 2002; Peck et Tickell 2002; Swyngedouw, Moulaert, et Rodriguez 2002; Brenner et Theodore 2005). Certains espaces comme les « villes globales » concentrent des « premiums » (pour Sassen (2006) i.e. les activités financières et les services de haut niveau), accumulant des avantages tirés de la globalisation avec leurs ressources propres. De même, les métropoles régionales tirent des avantages comparatifs de la concentration d'institutions politiques,

⁶⁷ Pour une illustration avec des cas d'études se référer à l'article publié dans *Données Urbaines* n° 5 2007, ainsi que celui paru dans *IJURR* 2012 avec mes collègues Audirac, Fol, Moraes, qui illustrent les processus globaux et locaux, comme les stratégies locales de positionnement global de la part des villes ou banlieues, participant à l'émergence d'espaces "glocalisés ».

⁶⁸ Cf. l'évaluation critique de Cunningham-Sabot, Baudelle 2008.

économiques et culturelles (Amin et Thrift 1995). Lipietz, dès 1993, expliquait les conséquences de cette nouvelle organisation de la production sous un nouveau régime dit « d'accumulation flexible », en se basant sur les recherches des économistes français de l'école de la régulation (Aglietta, 1974; Boyer, 1986) : « *The regions of countries which are 'losing' will be condemned to the sidelines, or to an ever greater structural subordination (for example via sub-contracting) vis-a-vis the regions which win* » (Lipietz 1993, 16). L'écart s'agrandit avec les autres villes qui n'arrivent justement pas à trouver, ou à garder, leur place sur l'échiquier mondial.

Ainsi, les villes en décroissance seraient les naufragées du passage à une société postindustrielle, le résultat d'un processus de globalisation à la fois destructeur et créateur qui bouleverse les espaces de régulation traditionnels à toutes les échelles (Peck et Tickell 2002a). La métropolisation sélective ainsi que les villes en décroissance ne seraient que les effets manifestes de la glocalisation qui renforce la compétition urbaine sur le marché des territoires, dans un jeu à somme nulle, mené par les « coalitions de croissance » (Logan & Molotch, 1996). -Beauregard (2006) qualifie d'ailleurs la croissance récente des pôles suburbains (*edge cities*) ainsi que la croissance des villes globales (*global cities*), de croissance « parasite », puisqu'elle se réalise aux dépens des villes-centre et des villes industrielles.

Ce processus de « glocalisation » donne un rôle clef à la gouvernance locale avec le passage d'une distribution des ressources par le haut (l'ex État-Providence), à la nécessité de création de ressources par le bas. Les « coalitions de croissance » regroupent des acteurs publics ou privés ayant pouvoir de décision et d'action sur le

développement économique urbain et ayant un puissant intérêt à la croissance économique urbaine. Elles ont évolué, passant "du managérialisme à l'entrepreneurialisme" (Harvey, 1989), autrement dit : d'Autorités Locales-Providence auparavant pour les communautés (pour plagier le terme d'État-Providence), à des Autorités Locales devenue Providence pour les entreprises (Sabot, 1999).

Depuis, le concept de « bonne gouvernance » a légitimé ce passage du managérialisme à l'entrepreneurialisme, -les villes se devant d'assurer un cadre favorable aux affaires. L'avenir des villes en décroissance repose donc de plus en plus entre les mains de la gouvernance locale qui doit entrer dans le jeu de la compétition pour capter les flux, avoir, et savoir garder sa part de gâteau global, au besoin en forgeant des liens avec d'autres villes pour se mettre en partenariat afin de s'imposer sur le marché des territoires et dans les réseaux globaux -la proximité cédant le pas à la connectivité.

*

*

*

CONCLUSION

Si pour Julien (2000, 14) "les déterminants locaux de l'urbanisation sont tellement complexes et variés [...] qu'il est difficile d'en proposer une modélisation vérifiable empiriquement", nous venons de voir que les causes de la décroissance des villes sont multiples, hétérogènes, interdépendantes, à valeur cumulatives et itératives, parfois ambivalentes, évoluent dans le temps ; en résumé, il s'agit d'un phénomène complexe qui nécessite d'être appréhendé, selon Passet, avec une grille scientifique de lecture des faits contemporaine.

Cette grille de lecture avec laquelle nous aborderons le phénomène renforce le choix d'une dénomination distinctive de l'ancienne « villes en déclin », pour aussi démarquer une appréhension nouvelle de l'objet.

Il ne faut pas se tromper d'époque, préconise Passet⁶⁹. La méthode analytique cartésienne qui préconise le fractionnement en éléments simples pour saisir le tout, postule que la somme des parties égale le tout. Cette démarche d'analyse séquentielle de tous les éléments, simplificatrice et causale, permettrait ainsi de comprendre le tout. Or, le tout est plus grand que la somme des parties, - selon l'axiome euclidien. Autrement dit, selon René Passet : « *Complexus* : tissé ensemble » ; le motif de la tapisserie ne s'explore pas en dissociant les fils qui la composent, mais au niveau du tout organisé » (Passet 1992, p. 398, reprenant l'image chère à Edgard Morin, 1982). Ainsi, prises isolément, aucune des explications

⁶⁹ Il désigne du doigt les néolibéraux qu'il renomme pour la compréhension « nouveaux classiques », qui, en revenant à la rationalité des agents économiques, à la foi inébranlable dans la l'autorégulation des marchés, en envisageant à nouveau un monde « horloger » déterministe, tournent le dos à la complexité contemporaine, les concepts de réseau, l'incertitude.

causales linéaires données pour expliquer les villes en décroissance ne permet de saisir le caractère « complexe » du phénomène et sa diffusion à des espaces de plus en plus nombreux et divers, bref ne fournit de clefs satisfaisantes, aptes à appréhender le phénomène dans son organisation, ses interactions, sa dynamique, son évolution et sa globalité. En revanche, prises isolément, chacune des explications causales possède un champ de validité historique ou relatif, plus ou moins large. « La pensée complexe n'est pas le contraire de la pensée simplifiante, elle intègre celle-ci » (Morin & Moigne, 1999, p. 265)

Nous retiendrons des différentes modélisations cycliques la nécessité d'envisager la croissance et la décroissance comme un seul et même phénomène, préfigurant ainsi les recherches allemandes pour lesquelles les « mutations urbaines [...] semblent désormais s'articuler autour d'une relation permanente et paradoxale entre croissance et décroissance urbaine (Marcus Zepf, 2007). Nous envisagerons ce seul et même phénomène comme diachronique, mais surtout dialectique, avec la « glocalisation ».

Dialectique pour les uns, « interactions et rétroaction » (*feedback*) pour les tenants des systèmes complexes, tous les termes se valent et insistent sur le fait que : l'un ne va pas sans l'autre, on trouve de l'un dans l'autre, car l'espace qui distingue peut aussi être distance qui rapproche. « Le noyau même de la complexité est, non seulement dans la liaison du séparé/isolé, mais dans l'association de ce qui était considéré comme antagoniste. La complexité correspond, dans ce sens, à l'irruption des antagonismes au cœur des phénomènes organisés, à l'irruption des paradoxes ou contradictions au cœur de la théorie. Le problème de la pensée complexe est dès lors de penser ensemble, sans incohérence, deux idées pourtant

contraires. » (Morin, 1977, p. 379). Le terme-même de « glocalisation » détaillé précédemment maîtrise parfaitement ce paradoxe.

Pour autant, complexité ne veut pas pour autant dire inintelligibilité. Les systèmes complexes ou la pensée complexe, sont des démarches intellectuelles qui distinguent sans disjoindre, - pour relier et réunir -, alors que la démarche analytique cartésienne tirée des règles du Discours de la Méthode, isole les éléments pour les analyser et pour tenter d'en comprendre la globalité. La seule démarche analytique cartésienne est, de ce fait, vouée dès le départ à l'échec puisqu'elle dissocie, morcelle, avec autant de précision et d'efficacité que la myopie dont elle fait preuve. Or la séparation est une illusion, il n'existe pas d'entités séparées, le global n'existe que par les multiples espaces locaux, et le local n'existe que par rapport au « global » ; la pensée complexe postule l'existence d'un tout et de son fonctionnement en tant que tel. La globalité de l'organisation et du fonctionnement échappent à l'analyse cartésienne, or, la complexité du phénomène contemporain des villes en décroissance nécessite une démarche d'appréhension globale, analysant les interactions entre les parties.

Les effets de cette décroissance varient suivant le "milieu" local/national si bien que la décroissance urbaine restera toujours singulière et protéiforme. Helbing (2007, p. 1), maniant aussi bien la pensée complexe que les équations des systèmes complexes, explique que la différence entre un modèle linéaire et un non-linéaire est la restriction du premier à un seul équilibre ou un seul optimum, alors que le second pourra avoir plusieurs optima, ce qui a d'importantes implications, notamment : « the resulting state is history-dependent. Different initial conditions will not automatically end up in the same state ». Ceci explique l'ambivalence du déterminisme souple de la

dépendance historique, où il n'existe pas un seul optimum au bout d'une trajectoire donnée, mais plusieurs optima/solutions possibles.

La dernière explication envisagée, la plus holistique, globale, est selon nous la plus pertinente : des espaces en décroissance, « produits dérivés » d'un système complexe⁷⁰, où la "glocalisation" – processus à la fois destructeur et créateur de par ses composantes dialectiques, spatiales, économiques, sociales, et environnementales – bouleverse les sphères de régulation traditionnelles, et vient bousculer le système urbain et sa hiérarchie devenus instables.

Helbing (2010, 9) nous confirme que les modèles de déséquilibres s'avèrent justement appropriés pour décrire les situations de crise des systèmes ; or, le modèle de croissance urbaine ne parvient plus à contenir ou réguler les déséquilibres, ce qui se traduit par l'augmentation et la persistance d'espaces en décroissance.

Pour finir, Passet invite à beaucoup d'humilité dans la compréhension des phénomènes scientifiques ; puisque les grilles d'interprétation, élaborées en relation avec les paradigmes d'une époque, correspondent à ces derniers, et sont donc révisables car pourront se révéler totalement inadaptées dans le futur.

Intéressons-nous maintenant à l'analyse des stratégies mises en œuvre dans les villes en décroissance, où nous verrons encore que

⁷⁰ Donc ouvert et indéterminé.

« l'action est le royaume concret et parfois vital de la complexité »
(Morin, 2005, p. 110)

**Partie III- STRATÉGIES
DE « DÉVELOPPEMENT » :
DE LA RECONQUÊTE DE LA
CROISSANCE À LA
VALORISATION DE LA
DÉCROISSANCE...⁷¹**

⁷¹ Ce chapitre a bénéficié des échanges menés avec M-F. Albecker, S. Buhnik, D. Florentin, S. Fol et H. Roth, particulièrement lors de la rédaction du chapitre « Acteurs et stratégies des villes en décroissance » de

l'ouvrage *Villes et régions européennes en décroissance, maintenir la cohésion territoriale*, ainsi que des échanges avec les coéditeurs de l'ouvrage, M. Baron, C. Grasland, D. Rivière, G. Van Hamme.

Qu'il s'agisse d'une décroissance « relative », simple redistribution de population ou d'activités un peu plus loin, du fait de l'étalement urbain, ou d'une décroissance « absolue » (une ville en décroissance dans une région en décroissance), le problème reste entier pour la gouvernance locale qui doit y faire face à « son » échelle.

L'objectif de ce chapitre est de catégoriser les stratégies mises en place, tout en indiquant les questions de recherche à creuser dans les années à venir, en matière de stratégies pour les villes en décroissance. En revanche l'objectif n'est pas d'inventorier les politiques mises en place à l'aide de cas d'études, cet aspect a déjà fait l'objet de nombreuses publications et communications.⁷²

INTRODUCTION : Du déni à l'acceptation

Les acteurs locaux des villes en décroissance adoptent différentes postures vis-à-vis de la décroissance (Farke 2005). De ces postures dépendent souvent les politiques mises en place localement. Farke (2005), en Allemagne, a étudié les discours de groupes locaux dans des villages pilotes engagés dans le dispositif précurseur des politiques publiques traitant de la décroissance (*Stadtumbau Ost*).

⁷² Cf. Curriculum Vitae pour les communications en colloques, et la plupart partie des publications de la deuxième partie LES « VILLES EN DÉCROISSANCE » : ... APPROCHE INTERNATIONALE CRITIQUE du Volume « Œuvre scientifique, Recueil sélectif de travaux ».

Elle a repéré un cheminement progressif d'attitudes vis-à vis de la décroissance urbaine allant de la négation à l'acceptation :

1. La première attitude consiste à refuser cette décroissance et juger que tout peut rentrer dans l'ordre : la négation.
2. La deuxième est une prise de conscience que la décroissance est bien là, mais sans pour autant l'accepter.
3. La troisième est une acceptation de la décroissance, sans communication officielle sur le sujet (ou alors très mesurée).
4. Enfin, la dernière se positionne dans la reconnaissance et l'acceptation de la décroissance.

Le premier état relèverait presque chez Freud du « déni » : refus de reconnaître le principe d'une réalité traumatisante. Et c'est effectivement l'attitude relevée auprès de certains acteurs locaux dans les deux villes que nous avons étudiées (Saint-Etienne et Glasgow). Alors que la ville de Glasgow était en décroissance depuis quarante ans, lorsque les projections démographiques pour la ville confirmaient toujours une baisse de la population, mais surtout qu'à l'horizon de 30 ans, comble du comble !, la ville rivale d'Édimbourg deviendrait alors aussi peuplée que celle de Glasgow ; c'en était trop pour les édiles locaux glaswégiens qui communiquèrent que les chiffres étaient faux et que les statisticiens « londoniens » du gouvernement central se trompaient. La route est longue pour les maires vers l'acceptation de la décroissance. A propos de Youngstown, abondamment citée dans les sagas américaines des

Shrinking Cities, "Acceptance was the most significant part of that plan", "Accepting we're going to be a smaller city was key" expliquait H. Morrison, Directeur du "Center for Urban and Regional Studies" à l'Université d'État de Youngstown (Parris, 2010).

Le classement de ces attitudes, allant de la négation à la soumission au verdict (Farke 2005), propose quatre gradations. Ces variations d'attitudes nous conduisent à distinguer deux types de stratégies possibles découlant justement de « l'acceptation sociale » ou non de la décroissance par les acteurs locaux, nous appuyant sur les travaux de Michael Janoschka, cités par Zepf (2008) :

- les réponses formulées dans le cadre du paradigme prégnant de la croissance,
- et les réponses qui s'en affranchissent.

Les premières relèvent en fait de stratégies de développement classiques, connues et menées depuis longtemps, qui ne sont pas propres aux seules villes en décroissance. Les secondes ne recherchent plus la croissance à tout prix, mais au contraire, en la remettant en cause, donnent naissance à des stratégies radicales mises en œuvre parfois dans des contextes de décroissance très critiques. Ces stratégies "spécifiques" peuvent être des plus novatrices (cf. Chap 7 et 10 *in* Baron, Cunningham-Sabot, Grasland, Rivière, & Van Hamme (2010), quand les fonds nécessaires pour leur mise en œuvre sont présents...

Chapitre-5- A LA RECONQUÊTE DE LA CROISSANCE

Les stratégies classiques mises en œuvre par les acteurs des villes en décroissance sont celles qui cherchent à inverser cette tendance à la décroissance, afin justement de retrouver une croissance économique et attirer des habitants (nouveaux ou anciens, mais, nous le verrons, dans tous les cas : choisis). Ces stratégies sont donc à la recherche de la croissance perdue, et restent donc sous l'emprise du paradigme dominant de la croissance à tout prix.

III.5.1. LE MARKETING TERRITORIAL

Les politiques mises en place pour arriver à ces fins ne sont pas nouvelles et empruntent largement au catalogue des politiques de régénération économique, sociale et urbaine, le tout saupoudré de l'indispensable marketing territorial (Rosemberg, 2000) à toutes les échelles spatiales de la ville :

- Incarné à l'échelle du bâti, avec les « *flagships* », bâtiments emblématiques de la ville. Le « *flagship* » est le "navire amiral" le plus important et imposant d'une flotte ; il est doté d'un pavillon le différenciant des autres. Le concept, à l'usage, dépasse le cadre de bâtiments localisés en un lieu et fait référence à un mode de développement par des projets-phares (Sabot, 1999; Smyth, 1994).
- Et désincarné, à l'échelle du « conscient » collectif de l'ensemble de la ville, par la construction d'une "marque de ville" (« *city branding* »)⁷³ concept apparu au tournant du millénaire (Hankinson, 2001; Hauben, Patteeuw, & Vermeulen, 2002; Kavaratzis, 2004). Le *city-branding* est sans doute l'étape ultime de la transformation de la ville en objet marketing.

La ville devient un produit, pour le bien-être de consommateurs sélectionnés : principalement les investisseurs, les industriels, les touristes ; les habitants, eux, sont appelés à devenir des ambassadeurs de leur ville (Sabot 1999, 524).

Les acteurs locaux des villes industrielles en décroissance, en particulier, ont toujours été et restent friands d'une mise en application des dernières techniques de marketing, ces dernières les transformant de vieux centres de production en pimpants centres de consommation voire de récréation. Barke & Harrop, (1994, p. 98) avaient mené l'enquête dès 1992 sur 148 villes d'Angleterre et

⁷³Le « *city branding* » s'inspire directement du « *product branding* » : les marques-produits.

d'Écosse, et avaient déjà trouvé que 54,4 % des villes industrielles possédaient un slogan, alors que seulement 30,4 % des villes non-industrielles en utilisaient un.

La saga des slogans de la ville de Glasgow est, à ce titre, aussi inégalée qu'éloquente : "*Glasgow's miles better*" en 1983⁷⁴. S'ensuit en 1990, le titre envié de "capitale européenne de la culture", ce sera aussi l'année du slogan "*There's a lot of Glasgowing on in 1990*"⁷⁵ remplacé en 1994 par à nouveau "*Glasgow's miles better*". Bientôt, une nouvelle campagne "*Glasgow the Friendly City*" en 1997 suivi d'un autre titre glorieux : "*City of Architecture*" en 1999. Enfin, la dernière campagne en 2004 fait entrer Glasgow dans le cercle fermé des marques de ville : "*Glasgow: Scotland with Style*" (Baron et al., 2010, p. 297).

Ôtons cet indispensable vernis marketing pour retrouver les stratégies connues de régénération urbaine, tant sur le plan économique, social que morphologique. Sous des termes aussi divers que renaissance urbaine (Mace, Hall, & Gallent, 2007), renouvellement urbain, développement économique, développement urbain, les villes tentent d'inverser la tendance à la décroissance et la dimension économique (économie productive comme économie résidentielle (Davezies, 2008)), y est essentielle.

⁷⁴ Une campagne marketing de fierté civique, référence de succès dans les livres de marketing.

⁷⁵ "Il se passe plein de choses à Glasgow".

III.5.2. CAPTER LES FLUX

Dans certaines villes les acteurs locaux ont repéré très tôt que la société postindustrielle était une société de réseaux et en réseaux, selon la dénomination de Castells. Ainsi, après avoir bien repéré les flux "globaux", la stratégie mise en œuvre aura pour but de redonner toute son « attractivité » à la ville avec l'objectif de capter des flux prometteurs de richesse ; sachant que la captation de flux - par essence mobiles et donc extrêmement instables -, ne peut être que provisoire. Cette poursuite peut d'ailleurs être perçue comme une nécessité impérieuse résultant en une perpétuelle fuite en avant pour, sans arrêt, séduire, attirer, capter et tenter de fixer de nouveaux flux. L'attractivité devenant le maître-mot pour les villes en décroissance comme pour les villes en croissance, l'on comprend dès lors l'importance jouée par le marketing territorial dans cet exercice éternellement renouvelé de captation des flux.

Ainsi, la reconquête de la croissance perdue passe par différentes stratégies de captation des flux tournés vers des individus choisis et des activités spécifiques -eux-mêmes générateurs d'autres flux- mais tous pourvoyeurs de richesse économique. Il s'agit de développer et d'attirer les industries dites à haute valeur ajoutée, l'économie de l'innovation, de la connaissance ; le tertiaire dit supérieur, mais aussi les services, le commerce, le tourisme, l'image et la culture au sens large, et de charmer les « classes créatives », "*creative class*" (Florida, 2004), les « talents », les touristes, les étudiants, et même de développer une politique d'accueil pour capter les flux d'immigrants -ce dernier élément restant le plus controversé. Le processus de régénération visant à attirer des étudiants a même

donné lieu au terme “*studentification*” (Buzar et al., 2007). En Écosse, il a, par exemple, été question de donner la nationalité britannique à tout étudiant étranger qui en aurait fait la demande après avoir passé un certain nombre d'années d'études dans une université écossaise et y avoir obtenu un diplôme.

Le film réalisé sur la ville de Glasgow, *Glasgow's Turnaround*, constitue une illustration de l'ensemble de ces stratégies de captation de flux menées par les acteurs locaux, tout en montrant la réversibilité de certains flux captés plus ou moins temporairement, mais qui, malgré cette temporalité brève génèrent malgré tout de la richesse économique pour la ville. Ainsi, Pat Lally, ancien maire de Glasgow, précurseur et visionnaire, explique très simplement la démarche initiale. La petite graine qu'il a plantée, même si elle fut controversée à l'époque⁷⁶, et en qui peu de gens croyaient, continue toujours de pousser.

⁷⁶ Cf. les propos d'I. Turok et ceux de Pat Lally lui-même dans le film *Glasgow's turnaround* où ce dernier explique et commente son idée visionnaire à l'époque de créer l'évènement (culturel) pour restaurer l'image de la ville.

Recyclage d'espaces

La captation de flux passe par des opérations urbaines de recyclage d'espaces souvent spectaculaires, coup de pouce de la main bien visible des pouvoirs publics visant à redonner de l'attractivité à la ville et par là même à faire venir des investisseurs privés, des entreprises, des touristes et des ménages à hauts revenus⁷⁷. *“Particularly in the late 1980s and 1990s, such images became clichés: gleaming office towers, festival marketplaces, gentrified neighborhoods, historically restored train stations, waterfront marinas and multi-peaked skylines”* ⁷⁸(Beauregard, 2003, viii). La ville phœnix renaît de ses cendres grâce aux investissements massifs des pouvoirs publics (locaux, régionaux, nationaux, européens). Smith (1979) dénonçait ces opérations coûteuses et prestigieuses de recyclage d'espaces urbains comme relevant d'un processus de gentrification particulier, avec un retour du capital, sans nécessairement celui de la population. Ce recyclage d'espace est une composante de la stratégie de captation des flux - et se retrouve aussi bien dans les villes en décroissance que dans les villes en croissance.

⁷⁷ Illustration en est faite dans l'article publié dans les Données Urbaines n°5.

⁷⁸ « A la fin des années 1980 et 1990, particulièrement, ces images deviennent « clichés » : des tours de bureau étincelantes, des festivals en tout genre, des quartiers gentrifiés, des anciennes gares restaurées, des fronts d'eau-marinas, et des lignes d'horizon piquetées ».

Stratégies de niches

Pour les activités industrielles restantes, l'idée est de trouver ou de se recentrer sur des marchés de niche, à partir des compétences ou du savoir-faire local. Le terme est également emprunté au marketing où cette stratégie consiste à se placer sur un segment de marché très spécialisé, avec des produits ou services hauts de gamme, pointus, nécessitant des compétences très techniques ou un grand savoir-faire, l'ensemble visant à réduire la pression de la concurrence globale. Le segment de marché étant plus réduit, il est donc plus fragile, mais le produit proposé est censé être plus adapté aux demandes du marché.

Cette stratégie trouve son origine dans la littérature relative aux clusters (Marshall, 1891; A. Markusen, 1996; Saxenian, 1996), mais à une échelle spatiale plus large : non pas sur un segment de marché, mais sur un secteur ou une filière économique. Dans le cas des villes en décroissance, la stratégie de niche consiste à se placer sur un marché très étroit avec un produit ou un service très spécialisé et de rester très compétitif. Il s'agira, par exemple, de concentrer des activités de hautes technologies innovantes dans un domaine très pointu, qui positionnerait la ville comme incontournable sur l'échiquier européen ou mondial, une sorte de mini-cluster en ville (par exemple le pôle optique à Saint-Etienne, ou le développement de l'industrie du film à Glasgow, etc.).

Cependant, ce type de stratégie ne met pas à l'abri d'un retournement de conjoncture dans le secteur choisi et questionne la

durabilité de ce type de reconversion (cf. Chapitre 2-1-2 Les villes dépendantes), d'autant plus si le segment de marché est pointu. Nous pensons comme Ludovic Halbert (2010, p. 62), que "même si la controverse perdure, il me semble de plus en plus solidement établi que l'hétérogénéité (mesurée en général par les économistes à travers la diversité des secteurs d'activités présents dans un espace donné) est un ingrédient essentiel de la capacité d'innovation d'un territoire". Nous ajouterons également : et dans sa capacité à pérenniser un dynamisme économique, respectant ainsi la sagesse proverbiale : "Il ne faut pas mettre tous les œufs dans le même panier". Ce qui peut aussi s'appliquer à la stratégie suivante...

Culture et « classes créatives »

Si l'économie locale est largement fondée sur le secteur secondaire, il s'agira de réussir une reconversion dans l'économie tertiaire, en privilégiant le tertiaire dit "supérieur", l'économie de l'innovation, de la connaissance, l'économie liée à la culture.

La reconversion par la culture associée à la recherche d'une manne touristique semble, là encore, depuis longtemps une évidence pour les villes industrielles. Ronan Paddison (1993), expliquant ce choix de l'art et de la culture pour la ville de Glasgow, utilise le terme "d'antidote à l'image traditionnelle" des villes industrielles. La culture

joua un rôle majeur dans la reconversion des villes de Saint-Etienne et de Glasgow, objet de la dernière partie de la thèse de doctorat publiée (Sabot, 1999), -alors même que Florida (2004) n'avait pas encore sévi en proposant aux collectivités locales d'attirer les "classes créatives", incontournables, selon lui, pour un redéveloppement local. Notons que cette stratégie ne met nullement les villes à l'abri de la compétition inter-urbaine liée à la glocalisation, au contraire.

Florida en privilégiant la « caste » créative offre aussi une formidable justification aux politiques de gentrification, et par ailleurs, en ne laissant guère de place dans sa ville aux « non-créatifs » -forcément sans grand intérêt-, suscite quelques critiques (J. Peck, 2005; Ann Markusen & Schrock, 2006; Halbert, 2010).

En effet, toutes ces politiques urbaines, loin d'être les apanages exclusifs des villes en décroissance, posent l'épineuse question des groupes sociaux pour lesquels elles sont conçues et destinées et par contrecoup, de ceux qui en sont exclus. Nombreux sont les chercheurs dénonçant les effets avérés de la gentrification ainsi que l'exclusion de certaines catégories de populations, comme de certains quartiers, de cette manne "régénératrice" (Bacqué & Fol, 1997; Sabot 1999, 2007, Amin, Massey, & Thrift, 2000; Mace et al., 2007). Dans le cas des villes en décroissance, ces politiques urbaines visant à retrouver la croissance, aboutissent parfois à de plus grandes inégalités et polarisations sociales que celles déjà créées par la décroissance elle-même (cf. Film Glasgow's Turnaround) aboutissant à ce que Graham & Marvin (2001, 115) décrivent comme « un tapis régional de zones, d'espaces, de communautés fragmentées »⁷⁹.

⁷⁹ "a regional carpet of fragmented communities, zones and spaces".

L'évaluation de l'efficacité de ces politiques en matière de croissance économique retrouvée ou de reprise démographique peut constituer un champ de recherche inépuisable, mais délicat. L'exercice de captation des flux, -ces derniers étant, par essence, perpétuellement éphémères-, est une tâche sans repos pour les collectivités locales, car, jamais acquise dans ce monde "glocal", et donc devant être sans cesse renouvelée. -Ainsi, la course au titre menée par la ville de Glasgow se transforme en marathon permanent : ce dernier commença par la réception du *Garden Festival* en 1988 (Cf. *in Glasgow's Turnaround*, l'entretien avec Pat Lally, alors maire de la ville, où ce dernier détaille le pourquoi et les effets attendus de la mise en place de cette stratégie) ; puis, en 1990, le titre de Capitale Européenne de la culture qui tournera la page industrielle de la ville, suivi de l'obtention du titre de capitale de l'architecture en 1999. La prochaine étape fut l'obtention de la tenue des prochains Jeux du Commonwealth en 2014-.

Ajoutons que l'analyse de la croissance économique et démographique éventuellement retrouvée doit se faire aux échelles les plus fines de la ville, afin de démasquer les disparités qu'une moyenne générale urbaine aurait tendance à lisser.

Chapitre-6- LA DÉCROISSANCE : QUELLE CHANCE !...?

Les villes qui se positionnent, selon Farke (2005), dans la dernière phase, c'est-à-dire dans l'acceptation de la décroissance, en abandonnant le paradigme réconfortant de la croissance, entrent en *terrae incognitae* en matière de stratégies comme de leur mise en œuvre. Comment accompagner, planifier, aménager la décroissance urbaine ? Comment en valoriser les éventuelles potentialités ?

Les aménageurs, urbanistes, acteurs politiques, en charge de villes en décroissance, confrontés à cette situation, se trouvent démunis. Les praticiens de l'urbanisme et de l'aménagement n'ont jamais eu d'enseignements sur la manière de "déconstruire" une ville... les hommes politiques, recherchant leur réélection, et redevables de leurs électeurs, rechignent à entrer dans la rhétorique de la décroissance, synonyme d'échec ; tous "se trouvant fort dépourvus quand la décroissance fut venue". Comme la décroissance affecte l'ensemble du système urbain, les stratégies, comme les outils, sont donc à inventer et à expérimenter.

Nous allons parcourir, dans ce chapitre 6, les types de stratégies faisant le deuil de la croissance, en gardant à l'esprit qu'*in vivo*, les acteurs locaux ayant opté pour cette voie, utilisent aussi les stratégies de développement dites classiques –ne faisant pas le deuil de la croissance. Le saupoudrage de marketing territorial, par exemple, s'y révèle tout aussi indispensable. A l'inverse, la stratégie de « mise au vert » associée à celle de la participation des habitants (abordées dans ce chapitre 6) peut aussi appartenir aux stratégies classiques.

Les démolitions restent cependant le premier traitement (de choc) mis en place en Allemagne orientale, comme solution pour contrecarrer la *Schrumpfung*. Mais bien avant qu'elles n'aient lieu, en 1985 déjà, Häußermann et Siebel avaient présenté la décroissance de manière très positive, dans un article de *Die Zeit* intitulé « *Die Chancen des Schrumpfens* » (cité par Florentin, Fol, Roth 2009).

En effet, la décroissance peut être l'occasion d'envisager de nouveaux modes de production du bâti et des espaces (bâtiments et équipements à basse consommation énergétique), de développer des activités fondées sur l'économie verte (énergies renouvelables, matériaux recyclables, jardins urbains, espaces végétalisés voire « renaturés » (Scherrer, 2004)⁸⁰, etc.), de célébrer l'absence de congestion automobile et des nuisances associées ; d'apprécier une moindre pression foncière et immobilière, de goûter à une meilleure qualité de vie urbaine, entouré d'espaces verts résultant de la dédensification, comme de réfléchir à une remise en cause du paradigme de croissance dominant dans nos sociétés (Pallagst & Wiechmann, 2005). « Cette idée d'appréhender le déclin urbain

⁸⁰ Cf. Frank Scherrer (2004) pour une compréhension critique du terme « renaturation » qui provient du néologisme allemand : *Die Renaturierung*.

comme une opportunité est récurrente dans le débat scientifique allemand » (Florentin, Fol, Roth 2009). Alors que, pour l'instant, l'approche en termes d'opportunité reste totalement absente en Angleterre, y compris en France.

Cette position qui peut paraître étonnante d'optimisme face à l'adversité peut s'interpréter comme une résignation "*vi coactus*" (Plautus Titus Maccius & trad. Nixon, 1916, p. III. 3. ligne 271)⁸¹, les intéressés n'ayant guère d'autre choix que de faire fortune bon cœur, ou bien relever d'éléments culturels particuliers qui restent à justement creuser. - Les dimensions culturelles, économiques, voir psychologiques des stratégies mises en œuvre, entre différents pays pourront aussi faire l'objet de recherches interdisciplinaires futures.

III.6.1. DÉMOLITIONS

Les acteurs locaux allemands confrontés précocement à la décroissance urbaine ont mis en œuvre, les premiers, des politiques de démolition afin de redimensionner la ville pour l'adapter à une population moindre. Les démolitions de logements ne sont pas des outils nouveaux notamment dans la gestion des grands ensembles (Belmassous, Riboulon, Commerçon, & Zepf, 2005). Dans le cas des villes en décroissance, la multiplication de vacances entraîne une chute des valeurs mobilières. Aussi, suivant un raisonnement

⁸¹ "*vi coactus reddidit*", il se rend, contraint par la force.

classique d'offre et de demande, la solution « économique » (mais non sans coût !) trouvée pour faire remonter les prix revient à créer de la rareté, et donc à réduire le stock de logements. Le programme fédéral allemand *Stadtumbau Ost* fait figure de précurseur dans ce domaine (Lötscher, Howest, & Basten, 2004; Oswald, 2005; Wiechmann & Siedentop, 2006; Bernt, 2007; Florentin, Fol, & Roth, 2009). Mis en place en 2002, il dura sept ans avec un budget de 2,5 milliards d'euros, financé par les pouvoirs publics (l'État fédéral et les six Länder d'Allemagne orientale). Les aides subventionnaient l'accession à la propriété, les réhabilitations mais surtout les démolitions. Le programme a fait l'objet d'une littérature abondante et critique que retracent Florentin, Fol et Roth (2009). Parmi les critiques, il semble justement que les valorisations après démolitions se soient fait attendre... (Bernt, 2009; Häussermann, 2005).

Les démolitions ont aussi fait partie des politiques urbaines anglaises, mais avec une tout autre résonance. En premier lieu, le contexte démographique en Grande-Bretagne n'est pas comparable à celui de l'Allemagne. La population nationale continue d'augmenter : entre 1981 et 1991 le taux annuel de croissance démographique s'élevait à 0,2 % ; de 1991 à 2001, à 0,3 %, et en 2008, il atteignait 0,7 %. Cette croissance démographique est due à la fois, à l'immigration depuis les années 1990, et à un accroissement naturel positif avec un taux de fertilité de 1,96 (selon les dernières estimations de l'Office of National Statistics (ONS)). Aussi, les politiques de démolition mises en place en Angleterre avaient surtout pour objectif d'enrayer la chute du marché immobilier principalement dans les villes du nord de l'Angleterre -les mêmes raisons étaient aussi invoquées pour justifier les démolitions et la mise en place, à la même époque, du programme allemand *Stadtumbau Ost*.

Ce programme anglais, *the Housing Market Renewal (HMR) Pathfinder*, est un des programmes de régénération urbaine les plus « controversés », selon (Couch, Sykes, & Borstinghaus, 2011). Les causes de la chute du marché immobilier étaient multiples et entrelacées : une décroissance démographique liée à la désindustrialisation et aux restructurations économiques, ajoutée à un vieillissement et une inadéquation par rapport à la demande du parc immobilier de petites maisons mitoyennes (« *terraced houses* »⁸²) situées dans des quartiers de logements sociaux déjà « stigmatisés » (Bramley & Pawson, 2002).

Débuté en avril 2002, avec un budget initial de cinq milliards de livres fournis par un partenariat public-privé, le programme devait subventionner la démolition de logements ne correspondant plus à la demande et les remplacer par de nouvelles habitations « modernes et durables » ; l'ensemble était prévu sur une période de 10 à 15 ans (ODPM, 2003, p. 24). Les aires métropolitaines concernées par le programme se trouvaient principalement dans le nord de l'Angleterre et les Midlands : Liverpool, Manchester, Newcastle, Birmingham, etc. À l'origine neuf zones furent sélectionnées⁸³, couvrant « les espaces les plus déshérités du pays » (ODPM 2003, 24) ; trois zones

⁸² Ces petites maisons de type Victorien de deux logements en haut deux logements en bas, « *Victorian two-up, two down* », que l'on peut voir dans le célèbre feuilleton « *Coronation Street* ».

⁸³ Birmingham/Sandwell, East Lancashire, Hull and East Riding, Manchester/Salford, Merseyside, Newcastle/Gateshead, North Staffordshire, Oldham/Rochdale, and South Yorkshire.

supplémentaires furent même ajoutées en 2005⁸⁴. Concrètement, en octobre 2009, 16 000 habitations avaient été démolies, 3 500 construites, et environ 100 000 rénovées (House of Commons, 2009). La facture s'élevait, en 2010, à 2,3 milliards de livres (House of Commons, 2010).

Le total des démolitions réalisées sous le gouvernement New Labour comparé à celui, minime, des constructions fit très vite polémique. Le programme fut accusé d'être un exercice de « nettoyage social », détruisant non seulement les « *terraced houses* » mais surtout la fabrique sociale urbaine, en démantelant les communautés, répétant ainsi les mêmes erreurs que les « *slum clearances* » des années 1960 (Allen, 2008). La question de la seule valeur des logements sur le marché, qui ne tiendrait pas compte de la valeur patrimoniale, fut également soulevée. En effet, certaines de ces maisons victoriennes peuvent être considérées comme un patrimoine culturel de valeur⁸⁵. Cependant, le gouvernement de coalition (Lib-Dem), arrivé au pouvoir en 2010, instaura dès son arrivée une politique de restrictions budgétaires sans précédent, sonnait le glas,

⁸⁴ West Yorkshire, West Cumbria, and Tees Valley.

⁸⁵ La dernière controverse en date à ce sujet, eu lieu début janvier 2011 et opposa SAVE Britain's Heritage au Council de Liverpool. En effet, il était question de démolir le lieu de naissance de Ringo Starr. L'affaire remonta jusqu'au ministre du logement Grant Shapps, qui, dans sa grande sagesse, déclara : "*that the people of Liverpool themselves decide whether they want Ringo Starr's house to be demolished or to **Let It Be.***" (« Les habitants de Liverpool devaient décider eux-mêmes s'ils voulaient que la maison de Ringo Starr soit démolie ou non... » (L'histoire donne une fois de plus raison à Derrida : la traduction trouve ses limites, ne pouvant véhiculer le référent culturel de la célèbre chanson des Beatles : « *Let it be* »).

en octobre 2011, du programme HMR, comme des fonds qui lui étaient réservés. Le programme s'achève ainsi quelques années plus tôt que prévu ; alors que, dans certains endroits, il est à moitié réalisé et donc à moitié fini : certaines familles vivent encore dans des rues où la majorité des maisons sont murées, -préparées pour des démolitions futures mais qui, maintenant, n'auront plus lieu, faute d'argent.

« L'opportunité », ou « la chance » de la décroissance urbaine n'ont jamais véritablement été mis en avant en ces termes à propos du programme HMR, contrairement à ce qui a pu être écrit à propos du programme *Stadtumbau Ost*. Et l'arrêt brutal du programme HMR ne modifiera guère l'opinion publique comme l'opinion académique à ce sujet.

Ce sont ces démolitions qui justifient l'appellation métaphorique évoquant l'image d'un rétrécissement, tant en Allemagne que dans le monde Anglo-saxon, et qui, nous donna l'occasion de montrer dans le premier chapitre, que l'action est venue prendre le pas sur le constat. Durant l'été 2009 aux États-Unis, c'est aussi la question du redimensionnement de la ville et de sa mise en œuvre concrète avec les démolitions, qui a initié le débat médiatique sur les villes en décroissance avec l'article au titre provocateur : "*US cities may have to be bulldozed in order to survive*"⁸⁶ (Leonard juin 2009)" et donna lieu à d'autres déclinaison sémantiques : *right-sizing*, *downsizing*, et même *re-engineering*. Ces deux derniers termes sont sans doute les plus révélateurs puisque récemment arrivés dans le

⁸⁶ « Les villes des États-Unis vont peut-être devoir être passées au bulldozer afin de survivre ».

registre urbain anglo-saxon. Ils étaient jusque-là réservés au monde des entreprises, le premier s'adressant au capital humain, désignant une réduction d'effectif ou un plan de licenciement, l'autre aux infrastructures techniques devant être revues à la baisse. Ces solutions urbaines du « *downsizing* » ou "*re-engineering*" avec le transfert de termes jusqu'alors du registre de l'entreprise, illustrent cette assimilation de la ville à une entreprise (assimilation déjà inscrite dans la « bonne gouvernance » héritée du passage du managérialisme à l'entrepreneurialisme).

Les démolitions organisées et réalisées, quel est "le futur" imaginé pour ces espaces vidés ? La question de la valorisation, absente et attendue, dénoncée par les critiques du programme *Stadtumbau Ost* reste toujours d'actualité. Et c'est là que, souvent, les solutions originales du départ, par identification et multiplication, encourent le risque de se transformer en banalité.

III.6.2. MISE AU VERT

La décroissance urbaine en Allemagne orientale est envisagée parfois par les experts comme une « chance », une véritable opportunité à saisir, dans la mesure où ces villes peuvent devenir des laboratoires pour la mise en œuvre de stratégies et de solutions innovantes particulièrement en matière d'environnement. Une mise en perspective critique des solutions de gestion allemande de la décroissance a fait l'objet récemment d'un numéro spécial de la revue *Géocarrefour* (Roth, 2012). L'avenir de ces espaces une fois vidés semble invariablement « vert ». Les acteurs locaux « surfent sur cette vague » verte, en proposant un réaménagement de manière réfléchi de l'ensemble de la ville, en y incluant des espaces végétalisés voire « renaturés », dans la poursuite d'un idéal de « ville renaturée » (Scherrer, 2004). La ville, initialement prédatrice envers les campagnes environnantes, « renaturée », deviendrait un écosystème autonome en rétablissant les cycles écologiques, et évoluerait elle-même en écosystème équilibré. Sans aller toujours jusque là, l'objectif général de ces stratégies, très en lien avec le développement urbain durable, reste la recherche d'une qualité de vie fonctionnelle minimisant l'impact écologique pour un nombre plus réduit d'habitants. Cette recherche et cette revendication d'une meilleure qualité de vie en ville s'apparentent également aux mouvements *Cittáslow*, 'slow city' (Mayer & Knox, 2006; Pink, 2007), empruntant à la littérature sur les cités jardins (Howard, 1902) ou les jardins en villes ; de nombreuses villes (Détroit, Flint) envisagent ainsi de suivre l'exemplaire Youngstown, dans l'Ohio.

En effet, les villes en décroissance peuvent être perçues, à l'heure actuelle, comme les rares villes susceptibles de pouvoir, à très court terme, devenir plus "écologiques". Le sachant, elles en usent, même si la mise en application n'est pas toujours aussi idyllique.

Elles présentent en effet un avantage comparatif inégalé par rapport aux autres villes : celui de pouvoir faire table rase de pans entiers urbanisés après s'être débarrassées de leurs industries polluants ou habitat dégradé gourmand en énergie... Cependant, si la voie « verte » semble plus facile à suivre pour les villes en décroissance, elle peut aussi vite se transformer un cul de sac, sans budget complémentaire une fois les démolitions réalisées.

Les projets liés à l'économie verte ne sont pas laissés de côté puisqu'ils sont souvent mis en avant pour réamorcer l'économie en panne. Cependant, cette stratégie de niche initiale ne peut le rester longtemps si toutes les villes en décroissance se donnent le mot, d'autant plus que miser sur l'économie verte fait aussi partie de la panoplie des stratégies mises en œuvre par les villes en croissance. Cette stratégie pourrait d'ailleurs figurer parmi celles appartenant au paradigme actuel de croissance, car, son objectif inavoué (et parfois évoqué -même présenté comme utopique⁸⁷) serait de retrouver une croissance économique par l'économie verte. Cette dernière générerait un afflux de population permettant ainsi à la ville, éventuellement, un jour, de recouvrer sa gloire passée, à condition de se trouver en position favorable dans la compétition interurbaine de mise sur le marché des territoires.

Les acteurs locaux des villes allemandes en décroissance, face aux difficultés spécifiques de gestion de leurs infrastructures en

⁸⁷ Cf. le programme de radio KQED le 10-08-09, Dan Kildee pour Flint (Michigan) : « Si le projet réussit, la ville attirera à nouveau des habitants par la qualité de vie qui y règnera ».

réseau, développent également des solutions flexibles et alternatives, avec des infrastructures plus décentralisées (Koziol & Walther, 2006). Cette mise en œuvre d'une gestion – voire d'un développement – durable et plus décentralisée, se heurte à deux contradictions selon Zepf, Scherrer, Verdeil, Roth, & Gamberini (2008). La première rencontre toujours les limites budgétaires de cet engouement pour le vert. La seconde concerne les modalités socio-spatiales de la mise en œuvre et de la diffusion d'un modèle de gestion urbaine plus flexible, avec le risque d'accentuation des inégalités en matière d'accès aux services urbains. Halleux, Lambotte, Bruck, & Beaujean (2003) dénonçaient déjà les surcoûts collectivisés de la désurbanisation, Zepf, Scherrer, Verdeil, Roth et Gamberini (2008) mettent particulièrement l'accent sur les aspects de gouvernance et de choix sociétaux de ces bouleversements.

Pour finir, force est de constater quelques « contradictions entre le processus de rétrécissement et l'impératif de développement urbain durable, articulé au modèle de la ville compacte » (Roth, 2012, p. 77) à laquelle la ville en décroissance ne peut guère prétendre ressembler. Francis Beaucire (2004) avait déjà interrogé l'adaptabilité et l'importation du modèle hollandais et allemand de ville compacte sur le sol français, la question de l'importation et de l'adaptabilité de ce modèle aux villes en décroissance (allemandes et autres) pourrait faire l'objet de recherches futures.

III.6.3. GOUVERNANCE ET PARTICIPATION DES HABITANTS

La question de la gouvernance (Le Galès, 1995) et de la participation des habitants dans la mise en place des stratégies et des politiques urbaines dans les villes en décroissance est certainement celle qui méritera le plus d'attention et de développements dans les années à venir et nous souhaiterions participer à ce développement. "La grande majorité des études fait de la mobilisation des acteurs locaux le principal facteur d'une insertion réussie dans la mondialisation" (Baudelle, Tallec, 2008, p. 94). Nous postulons la décroissance urbaine comme un processus issu de la mondialisation. Les discours et les représentations générés par cette décroissance ont aussi une fonction sociale et politique ; le développement comme la décroissance urbaine sont des notions socialement construites dont les usages médiatiques et politiques sont en permanence renouvelés et qui diffèrent d'un espace culturel à l'autre (Nord-Américain, Européen, etc.). Il serait intéressant de comparer les différentes approches culturelles nationales du phénomène.

La question de l'intervention ou non de la gouvernance à toutes les échelles spatiales, de son rôle à jouer ou non, est centrale dans les débats actuels nord-américains (« Government Stupidity - Stansberry: Detroit's socialist nightmare is America's future », 2001) : avec les tenants du "laissez faire le marché", d'autres préconisant à la "société civile" (*communities*) de se prendre en main, et enfin ceux qui reconnaissent la nécessité d'une intervention de l'État.

La glocalisation, présentée précédemment, amenant une résurgence du local par la dévolution de compétences à des institutions inter-communales, induit de nouveaux rapports entre les

différentes échelles spatiales. Elle crée de nouveaux espaces de régulation et des formes d'adaptations des différents acteurs à ces nouveaux rapports entre les différentes échelles spatiales ou à ces nouveaux espaces de régulation. Il faudra s'interroger sur "la capacité des processus de construction des choix et de mise en œuvre de ces choix à générer du consensus, de l'action collective et à mobiliser des ressources et des acteurs" (Pinson, 2003, p. 40) pour gérer cette décroissance. Car la capacité de régulation de cette gouvernance devant faire face à la décroissance urbaine, doit se comprendre comme un processus à plusieurs acteurs et institutions (publics, privés) interagissant et intervenant à plusieurs niveaux d'échelles spatiales emboîtées, avec des ressources légales et financières différentes (Di Gaetano & Strom, 2003; Le Galès, 2002).

Si les échelles spatiales "verticales" doivent retenir l'attention, les relations "horizontales" entre les différents acteurs de la gouvernance locale restent tout aussi importantes pour analyser et comprendre les stratégies locales mises en œuvre. Le film *Glasgow's Turnaround* est un premier travail de rendu de terrain, ébauche de réponses aux questions générales suivantes concernant la ville de Glasgow : Qui sont les acteurs ? Élus, techniciens, planificateurs, entrepreneurs ? Quelles sont leurs représentations, leurs attitudes, leurs comportements vis-à-vis de la décroissance ? Quel paradigme de la croissance partagent-ils et ne partagent-ils pas ? Quelles sont les interactions, ou au contraire, qui s'oppose à qui, dans le choix et la mise en place de stratégies urbaines accompagnant ou luttant contre la décroissance ?

La régulation, la forme et le fonctionnement interne de cette gouvernance, sa cohésion ou non, ses capacités légales et financières,

ses capacités à dénier ou bien à poser la décroissance urbaine comme objet de l'action publique, orienteront les stratégies choisies, comme influenceront sur les résultats. Les solutions mises en application pour gérer la décroissance urbaine doivent donc être replacées dans leur contexte de gouvernance pour être évaluées, pour pouvoir être comparées à d'autres territoires, avant éventuellement de pouvoir prétendre être proposées ailleurs en tant que « bonnes pratiques ». La seconde partie du film, réalisée à l'échelon du quartier de Govan, mais qui n'a jamais été éditée, pourrait justement souligner les oppositions marquées entre la communauté locale et la municipalité glaswégienne, s'affrontant sur les stratégies mises en place quant au devenir du quartier (cf. Cunningham-Sabot 2007, article issu des *Données Urbaines* n°5).

L'Allemagne, est le premier pays où ont été mises en place des stratégies locales spécifiques pour gérer la décroissance urbaine. Les villes en décroissance allemandes constituent un véritable laboratoire d'expérimentations de démocratie participative. L'impressionnante collection d'ouvrages (8 tomes) ; le livre de l'exposition retraçant les démarches entreprises dans 19 villes en décroissance de Saxony-Anhalt ; l'exposition « *Less is future, 19 Cities, 19 themes* » qui eut lieu en 2010 au Bauhaus Dessau ; l'ensemble témoigne des huit ans du programme « *IBA Urban redevelopment 2010* ». Ce n'est pas tant le matériau livresque des huit tomes qui impressionne, que le travail de terrain en profondeur, au jour le jour, réalisé par l'équipe en charge « *IBA Urban redevelopment 2010* », dans chacune des 19 villes/villages : travail de motivation et maïeutique des habitants de chacune des villes pour les faire accoucher d'un projet d'avenir, puis aides pour le réaliser dans les années imparties. L'ensemble de ces

actions se montant exactement - selon la précision allemande... - à 162 574 380 euros. 33,3% de ce budget provenaient des municipalités elles-mêmes, le reste a été financé par l'État de Saxony-Anhalt et des fonds européens (Internationale Bauausstellung Stadtumbau Sachsen-Anhalt 2010., 2010, p. 395).

La participation exceptionnelle des habitants est également toujours mise en avant à propos de la ville de Youngstown aux États-Unis, citée comme modèle accompli américain de gestion de la décroissance. Laura Schatz (2010) compare Youngstown, ayant volontairement choisi de quitter le paradigme de la croissance, et Sudbury dans l'Ontario, où le paradigme de croissance reste encore prégnant dans les stratégies choisies. L'auteure montre, qu'à côté de la présence ou non de jeunes et de l'existence d'une structure économique locale, la présence de leadership local, le degré d'autonomie des communautés, la structure fiscale comme la dynamique politique, sont essentielles dans la mise en œuvre et la réussite des stratégies. Le terme de "leader" utilisé chez les politistes (Le Galès, 2003; Pinson, 2007), ou de "maires charismatiques" (Scherrer, 2010) semble particulièrement approprié dans le cas des villes en décroissance, où le travail de deuil de la croissance (pour reprendre des termes psychanalytiques) semble a fortiori nécessiter cette dimension charismatique.

L'analyse des stratégies et politiques menées dans les villes en décroissance ne peut donc pas faire l'impasse d'une compréhension rigoureuse de la gouvernance locale -partie intégrante du système urbain-, ainsi que des acteurs nationaux. Les caractéristiques de la gouvernance, plus ou moins centralisée et accordant une plus ou moins large part au marché, restent très différentes en Europe et aux

États-Unis -y compris au sein même de l'Europe. De fait, la forme et le fonctionnement interne de cette gouvernance, sa cohésion ou non, ses capacités légales et financières, ses capacités à dénier ou bien à poser la décroissance urbaine comme objet de l'action publique, orienteront les stratégies choisies et influenceront sur les résultats. Les solutions mises en application pour gérer la décroissance urbaine doivent donc être replacées dans leur contexte de gouvernance pour être évaluées. Les travaux transnationaux des politistes sur la gouvernance urbaine montrent que "la variable nationale n'est plus la seule à jouer et que les variations infranationales entre villes peuvent être plus importantes que les variations internationales" (Pinson, 2010); ce constat pourrait faire l'objet de recherches particulières dans le cas "particulier" des villes en décroissance.

CONCLUSION

Au final, avec des moyens financiers suffisants, il n'est effectivement pas incongru de pouvoir transformer la décroissance en de multiples opportunités. Une gouvernance responsable et une participation des habitants acquise, avec des moyens, peuvent effectivement être la potion magique recherchée pour les villes en décroissance. Mais sans aides financières extérieures spécifiques, les "leaders" locaux, même "charismatiques" et de bonne volonté, concocteront tout au plus un brouet clair un peu amer pour leurs habitants.

CONCLUSION

GENERALE

Le paradigme de croissance en question...

L'échelon local se trouve en première ligne pour gérer les effets de la décroissance. Les politiques mises en œuvre dans les villes en décroissance sont donc à replacer dans leur paradigme constitutif et se divisent en deux catégories : les unes forgées dans le creuset du paradigme dominant d'une croissance à retrouver à tout prix ; et les autres, qui, par la force de la réalité, s'inscrivent dans un paradigme différent, où la recherche de la croissance n'est plus la quête du Graal, et où l'objectif devient un accompagnement et une gestion de la décroissance, certes contrainte, mais assumée et affirmée.

Pour un élu à l'échelle d'une ville, afficher un objectif de décroissance nécessite de ne pas s'enfouir la tête dans le sable du déni collectif, mais d'effectuer une véritable révolution. Hollander, Pallagst, Schwarz, & Popper (2009), se référant aux travaux de Popper & Popper (2002), Brandstetter, Lang, & Pfeifer (2005) et Cunningham-Sabot & Fol (2007), insistent sur la difficulté pour tous les acteurs de surmonter leur aversion, le plus souvent culturelle, avant d'oser envisager l'idée de décroissance. "Planifier la décroissance équivaut à accepter un déclin malsain" (Blanco et al.,

2009, p. 223, 227)⁸⁸. Aux États-Unis, H. Morrison, Directeur du "Center for Urban and Regional Studies" à l'Université d'État de Youngstown, explique « *It's un-American. It seems like you're doing something wrong if you're not growing* » "(Aepfel, 2007)⁸⁹. Si l'Allemagne, depuis longtemps, et les États-Unis depuis 2009, ont fait leur "coming out" médiatique sur le sujet, la France semble avoir un temps de retard dans le débat médiatique.

Planifier, organiser la décroissance urbaine représente donc un véritable « défi politique, économique et administratif » (Marcus Zepf, 2007, p. 100), et nous rajouterons culturel, pour la gouvernance et les communautés locales concernées. Les panoplies de stratégies et d'outils ont du mal à s'affranchir du creuset - paradigme de croissance - dans lequel elles ont été forgées, et ne proposent que des solutions pour tenter de faire revenir cette croissance perdue ; et certaines solutions utilisées (par exemple séduire le capital mobile) peuvent produire un développement éphémère donc illusoire -*illusory developments*- (Friedman, 2007, p. 84, Fol & Sabot, 2003). En outre, si le retour à la croissance peut être un objectif envisageable pour certaines villes en décroissance, ce n'est pas forcément le cas pour toutes. Envisager des programmes à toutes les échelles spatiales d'accompagnement de la décroissance, voire la planifier, reste une nécessité.

L'Allemagne, sur ce point, possède une longueur d'avance sur les autres pays européens. Une telle attitude implique l'abandon du

⁸⁸ "Planning for shrinking cities comes to be equated with accepting an unhealthy decline".

⁸⁹ « C'est contraire à la culture américaine de ne pas croître. C'est comme si vous faisiez quelque chose de mal ».

« déni », mais aussi, de faire le deuil du paradigme de croissance avec sa panoplie d'outils, pour, par exemple, expérimenter une politique de « *shrinking smart* » (sic) "décroître intelligemment" (Pallagst & Wiechmann, 2005; S. Kabisch et al., 2006). Plusieurs responsables locaux ont alimenté le débat médiatique américain commencé durant l'été 2009 en revendiquant pour leur ville (Youngstown, Flint, Detroit, Buffalo, Milwaukee, Pittsburgh) une décroissance planifiée bien gérée, démontrant par là même que pour l'élu local, l'urbaniste, l'aménageur, planifier, c'est aussi s'adapter.

Par exemple, le modèle des services publics en réseau, ancré dans le paradigme de la croissance (du fait de coûts fixes devant être rentabilisés par des économies d'échelles) atteint ses limites car inadapté lorsque survient la décroissance urbaine ; il est ainsi remis en question au profit d'un modèle flexible prônant des solutions autonomes d'autoproduction des services urbains. Les conséquences socio-spatiales de la généralisation de ce nouveau modèle interrogent (Coutard, 2008 cité par Dupuy, 2011; Rutherford, 2008; Zepf et al., 2008). En effet, les villes allemandes en décroissance, qui connaissent une baisse importante de consommation d'eau, se retrouvent avec un réseau collectif déficitaire et une qualité d'eau se détériorant (du fait d'une stagnation dans des tuyaux devenus surdimensionnés). Or, se met en place un circuit court militant, écologique (captant l'eau douce de toute provenance, puits, pluie, etc.) qui ne fait qu'aggraver le déficit d'un réseau collectif géré par le service public, déjà en difficulté. La loi de Hotelling (1929) avait lancé un pavé dans la mare des économistes fervents de l'optimum/équilibre économique, censé garantir l'intérêt général. En effet, Harold Hotelling démontrait mathématiquement, que, sous certaines conditions, la localisation optimale économique de deux

entrepreneurs ne correspondait pas à une localisation "optimale" pour les consommateurs de biens produit par les deux entreprises. Autrement dit, un optimum économique ne correspondait pas forcément à un optimum social, - une situation classique d'équilibre non optimal dans la théorie des jeux. A leur tour, Coutard (2008); Rutherford (2008); Zepf et al. (2008) et Dupuy (2011) donnent des clefs pour comprendre, à partir de la nouvelle organisation de ces réseaux, qu'un optimum environnemental n'équivaut pas forcément à un optimum social. D'où l'importance cruciale d'une réflexion plus approfondie sur les conséquences socio-spatiales d'un idéal de développement urbain durable, comme de la remise en cause du paradigme de croissance.

La remise en cause du paradigme dominant de croissance par les acteurs urbains et l'émergence de solutions - voire de stratégies - alternatives pour la gestion de villes en décroissance, prennent leurs racines dans la lente prise de conscience des questions environnementales sur fond de crises économiques à répétition. Cependant, si décroissance et développement durable peuvent être faits pour se rencontrer au sein des villes en décroissance - et à l'évidence de nombreuses villes veulent institutionnaliser le lien -, ce mariage ne fait pas l'unanimité parmi les économistes, même si l'histoire des deux notions se recoupe. En effet, si les économistes Malthus, Ricardo, Mill, Marx, n'envisagent pas une croissance économique éternelle à long terme mais plutôt un état stationnaire, aucun, cependant, ne pose cet état stationnaire comme l'objectif à atteindre. Pour les économistes classiques, et encore plus néo-classiques, la croissance économique sert de tremplin au développement (cf. plus bas), elle permet une création de richesses (de biens et services) et d'emplois. Cette vision est largement partagée

par les organismes internationaux (Banque Mondiale), même si la reconnaissance de l'indicateur de croissance économique qu'est le PIB est de plus en plus remise en question (cf. Chapitre 1-2-2- Quelles données mesurant quelles causes ou quels effets).

La première remise en question de la croissance sur la scène internationale se trouve dans le rapport Meadows (1972) commandé par le Club de Rome : "*Limits to Growth*". L'équation à résoudre d'une croissance économique sans fin, ajoutée à la croissance démographique, le tout sous contrainte de ressources limitées y est clairement posée, ainsi que lors de la conférence des Nations-Unies sur l'Environnement Humain, à Stockholm (en 1972). La solution de l'équation, remettant en cause la croissance, apparaît donc pour la première fois sur la scène institutionnelle internationale.

Le rapport Bruntland (1987) qui donna le "la" en matière de définition du développement durable - appuyant la définition de ce dernier sur un triptyque économique, environnemental et social⁹⁰ -, s'est nourri du rapport Meadows et des débats menés lors de la conférence de Stockholm. Cependant, le rapport Bruntland (1987), s'il s'en inspire, prend, dès l'introduction, ses distances par rapport à une croissance zéro : "*But technology and social organization can be both managed and improved to make way for a new era of economic growth*" (p. 24, § 27). La recommandation d'une croissance zéro, - parrainée par le Club de Rome à ses débuts dans le rapport Meadows, comme à l'heure actuelle lors des conférences sur la

⁹⁰ En Anglais, les 3 E's : « *Equity, Economy and Environment* ».

décroissance⁹¹ -, remettant en cause le paradigme dominant de la croissance économique, est donc évacuée dès l'origine des réflexions institutionnelles sur le développement durable. La rupture est consommée avec virulence et humour dans les écrits de Serge Latouche (1995, 2003), économiste français connu pour ses écrits sur la décroissance.

L'ambiguïté, créant le malentendu entre les deux concepts (croissance et développement), provient de la liaison et distinction faites par certains économistes, reposant sur le postulat que le développement (qualitatif) passe par la croissance (quantitative), selon le schéma classique de Rostow (1960). F. Perroux sert de référence incontestée pour différencier cette croissance économique quantitative d'un développement plus qualitatif. Selon lui, la croissance est "l'augmentation soutenue, pendant une ou plusieurs périodes longues d'un indicateur de dimension : pour une nation, le produit global net en termes réels"; alors que "le développement est la combinaison des changements mentaux et sociaux qui rendent la nation apte à faire croître cumulativement et durablement son produit global réel" (Perroux, 1991, 1ère éd. 1961). Pour Perroux, le développement comprend bien la croissance, tout en allant au-delà. Dès lors, si le développement repose en partie sur la croissance économique, toute idée de développement, quel que soit son qualificatif - durable, soutenable, etc. - est par essence incompatible avec une croissance zéro ou une décroissance. Or, c'est cette contradiction que les acteurs des villes en décroissance (assumée)

⁹¹ Première conférence à Paris en 2008 : <http://events.it-sudparis.eu/degrowthconference/> et à Barcelone en mars 2010 : Second International Conference on Economic Degrowth for Ecological Sustainability and Social Equity.

tentent de surmonter et dépasser, en renversant ce paradigme dominant de la croissance économique préalable à tout développement. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, misant sur une qualité de vie meilleure, ils proposent une décroissance urbaine "durable" dans tous les sens du terme qui s'apparente à la réflexion menée autour d'un « *urbal fix* » (Bliss, 2011), clin d'œil au « *spatial fix* » - le terme est construit à l'inverse du terme « rural » (où l'**urbain** prenait la place du **rural**), ici avec *urbal*, l'**urbain** devient premier et central et se cherche ou retrouve une certaine ruralité.

Cependant, il reste à ces acteurs pionniers un dernier obstacle, voire une nouvelle contradiction à surmonter, et non des moindres : le développement (quel qu'il soit), la croissance, mais aussi maintenant la décroissance, nécessitent, pour leur mise en œuvre urbaine, de solides moyens financiers, denrée rare dans les villes concernées. Les stratégies novatrices de décroissance, pour ne pas rester vœux pieux, requièrent pour leur réalisation un engagement fort de l'État et d'autres échelons de collectivités. Or, partout dans le monde, l'heure est plus au désengagement de l'État ; le contexte de crise raréfie les moyens financiers de tous, États comme villes (et particulièrement ceux des villes en décroissance).

Les villes en décroissance interrogent la solidarité/cohésion territoriale du pays en soulevant plus que jamais des questions de gouvernance. Elles questionnent, par exemple, le rôle de l'État en France dans ses désengagements territoriaux, avec la refonte de la carte de la justice (suppression de tribunaux) de la carte de la santé (suppression/regroupement d'hôpitaux), de la carte de l'armée (suppression de casernes), le tout accompagné d'un désengagement financier réduisant les dotations aux collectivités territoriales. Le

processus de désengagement de l'État, déjà entamé avant la dernière crise financière, est aussi en marche à travers l'Europe.

Aussi, l'éventuel *requiem* du paradigme de croissance ne doit donc pas exonérer d'un débat nécessaire sur une solidarité territoriale et sur une gouvernance responsable à tous les échelons, articulant ainsi la nuance particulière aux anglo-saxons entre *politics* (le jeu, la compétition politique) et la *policy* (la politique mise en œuvre). Car il ne faudrait pas utiliser l'appel au changement de paradigme en le réservant aux seules villes en décroissance, pour se dédouaner de la situation, et laisser la gouvernance locale gérer seule la question, à l'instar de Glaeser (2011), pour qui les villes en décroissance, plutôt que d'engloutir inutilement l'argent public, devraient apprendre à « *shrinking to greatness* ». Ce dernier ne fournit d'ailleurs pas de mode d'emploi sur la manière d'y parvenir, autre que par des démolitions⁹². Le capital social ne peut faire de miracles, sans capital tout court ou alors la pseudo « chance » de la décroissance pourrait bien se résumer au fameux « trésor » du père laboureur à ses enfants dans la fable de Jean de La Fontaine :

« *Travaillez, prenez de la peine : C'est le fonds qui manque le moins* ».

⁹² L'on retrouve ici le glissement de sens de la métaphore des Shrinking Cities à la mise en action des bulldozers vu au chapitre 1-

De la difficulté d'être... une ville en décroissance...

H. Morrison, Directeur du "Center for Urban and Regional Studies" à l'Université d'État de Youngstown, après avoir dénoncé le fait qu'il était « anti-américain » de ne pas croître, explique : « *Urban areas, by nature, are about growing either up or out. Size and population define cities* »⁹³ (Paris, 2010). Et c'est bien là la difficulté, l'essence même de la ville ne serait pas de décroître, mais au contraire de croître tous azimut, et cette nature profonde est sans doute ce qui dessert la reconnaissance des villes en décroissance en tant qu'objet de recherche autonome.

Dès la timide apparition de l'objet de recherche en tant que tel, Lindeman (1938) aussitôt lui déniait existence en expliquant qu'il ne s'agissait pas vraiment d'un « déclin urbain » mais plutôt d'un étalement urbain. Jusqu'à encore récemment, dans le dictionnaire "la ville et l'urbain", l'article sur la déconcentration conclut de manière indécise : « seules des mesures précises de la valeur économique des sols et du patrimoine urbain permettraient de trancher s'il s'agit de déclin urbain ou de déconcentration » (Kleinschmager et al., 2006). Les villes en décroissance sont aussi marginalisées dans la plupart des modélisations - simple dommage collatéral de la croissance -, ou n'ont que peu d'intérêt puisque l'équilibre du jeu à somme nulle fait que la croissance est reportée par contrecoup ailleurs⁹⁴, ou encore, il

⁹³« Les aires urbanisées par nature, grossissent ou s'étendent. Une ville se définit par sa taille et sa population ».

⁹⁴ Raisonnement a-spatial et a-social s'il en est.

suffit d'attendre le prochain cycle qui fera éventuellement revenir la croissance. Ajoutons au tableau, cette facétie des villes en décroissance de voir parfois leur décroissance disparaître à la faveur d'un changement d'échelle.

Ainsi, à la révolution nécessaire du paradigme de croissance en termes de stratégies d'acteurs, il convient également aux chercheurs d'effectuer une révolution du paradigme de réduction pour aborder les villes en décroissance. « Le paradigme que j'appelle de simplification (réduction/disjonction) est insuffisant et mutilant. Il faut un paradigme de complexité, qui à la fois disjoigne et associe, qui conçoive les niveaux d'émergence de la réalité sans les réduire aux unités élémentaires et aux lois générales » (E. Morin, 1990). Ainsi, les espaces en décroissance peuvent alors se comprendre comme les « produits dérivés » d'un système complexe, où la "glocalisation" – processus à la fois destructeur et créateur de par ses composantes dialectiques, spatiales, économiques, sociales, et environnementales - bouleverse les sphères de régulation traditionnelles, et bouscule le système urbain et sa hiérarchie devenus instables. Le voile du déterminisme absolu est alors levé, l'imprévisibilité créatrice de la temporalité modulée par les acteurs peut s'exprimer.

Nous espérons que le présent ouvrage, dans ses trois volets, pourra contribuer en France à poser les villes en décroissance -« les fâcheux petits faits » de T. Huxley-, comme objet de recherche « *per se* », aussi dignes d'intérêt que leurs consœurs les villes en croissance, de même que de les positionner en tant qu'objets de débat dans l'action publique.

BIBLIOGRAPHIE

- Aeppel. (2007, mai 4). As Its Population Declines, Youngstown Thinks Small. *The Wall Street Journal on line*. Consulté de <http://hughbartling.blogspot.com/2007/05/as-its-population-declines-youngstown.html>
- Aglietta, M. (1974). *Régulation du mode de production capitaliste dans la longue période. Exemple des États-Unis (1870-1970)*. Thèse de doctorat ès Sciences économiques, Université de Paris 1.
- Allen, C. (2008). *Housing market renewal and social class*. Taylor & Francis.
- Amin, A., Massey, D. B., & Thrift, N. (2000). *Cities for the Many not the Few*. Policy Pr.
- Amin, A., & Thrift, N. (1994). Holding down the global. *Globalization, institutions, and regional development in Europe* (Oxford University Press., p. 257-260).
- Amin, A., & Thrift, N. (1995). Globalisation, institutional 'thickness' and the local economy. *Managing cities: The new urban context*, 91–108.
- Audirac, I. (2007). Urban Shrinkage Amid Fast Metropolitan Growth (Two Faces of Contemporary Urbanism). *Proceedings of the conference, Shrinking Cities: Problems, Patterns and Strategies of Urban Transformation In A Global Context, Berkeley, CA*.
- Audirac, I., & Alexandre, J. A. (2010). *Shrinking Cities South/North: « Achicamiento » Urbano Sur/Norte*. Universidad de Guadalajara.
- Audirac, Ivonne, Cunningham Sabot, E., Fol, S., & Moraes, S. T. (2012). Declining Suburbs in Europe and Latin America. *International Journal of Urban and Regional Research*, 36(2), 226–244.
- Baccaini, B., & Pumain, D. (1996). Migration in France between 1975 and 1990: A limited degree of decentralization. *Population migration in the European Union. Edited by PH Rees, J. Stillwell, A. Convey, and M. Kupiszewski*, 191–206.
- Bacqué, M. H., & Fol, S. (1997). *Le devenir des banlieues rouges*. Éditions L'Harmattan.
- Baraud-Serfaty, I. (2009). La crise: menace ou chance pour les villes? *Esprit*, 83–96.
- Barke, M., & Harrop, K. (1994). Selling the industrial town: identity, image and illusion. *Place Promotion: The Use of Publicity and Marketing to Sell Towns and Regions*, 93–114.
- Baron, M., Cunningham-Sabot, E., Grasland, C., Rivière, D., & Van Hamme, G. (2010). *Villes et régions européennes en décroissance: maintenir la cohésion territoriale* (Hermès Lavoisier.).
- Baudelle. (2010). Habiter l'Europe. *L'Europe* (Atlante., p. 128–162). Dumont, Gérardot.
- Baudelle, G., & Tallec, J. (2008). Les villes moyennes sont-elles les perdantes de la mondialisation ? *Pouvoirs Locaux*, (77), 89.
- Bauer, G., & Roux, J. (1976). *La rurbanisation ou la ville éparpillée*, éditions du Seuil. Paris.
- Bayon, D., Flipo, F., & Schneider, F. (2010). *La décroissance: dix questions pour comprendre et en débattre*. La Découverte.
- Beaucire F. (2004). La « ville compacte » est-elle importable en France. in S. Allemand, F. Ascher, J. Lévy, *Les sens du mouvement: modernité et*

- mobilités dans les sociétés urbaines contemporaines*. Paris: Belin.
- Beauregard, R. A. (2003). *Voices of decline: the postwar fate of US cities*. Routledge.
- Beauregard, R. A. (2006). *When America became suburban*. University of Minnesota Press.
- Beauregard, Robert A. (2009). Urban population loss in historical perspective: United States, 1820 – 2000. *Environment and Planning A*, 41(3), 514 – 528.
- Belmassous, Riboulon, Commerçon, & Zepf, M. (2005). Demolition of large housing estates: an overview. *Restructuring large housing estates in Europe* (p. 193–210). The Policy Press.
- Benko, G., Lipietz, A., Amin, A. (1992). *Les régions qui gagnent: districts et réseaux: les nouveaux paradigmes de la géographie économique*. Presses universitaires de France.
- Bernt, M. (2007). Six years of Stadtumbau Ost (Urban Restructuring East) programme: difficulties of dealing with shrinking cities. *Shrinking cities: effects on urban ecology and challenges for urban development*, Peter Lang Verlagsgruppe, Frankfurt am Main.
- Bernt, M., & K. (2009). Renaissance through demolition in Leipzig. *Whose urban renaissance?: an international comparison of urban regeneration strategies* (Porter, Shaw.). Taylor & Francis.
- Berry, B. J. L. (1976). *Urbanization and counterurbanization* (Vol. 11). Sage Publications, Inc.
- Béteille, R. (1981). *La France du vide*. Librairies techniques.
- Blanc Bodet. (2011, mai 12). *La décroissance: traduction et représentation en Allemagne*. Présenté au Colloque CNRIUT, Cherbourg.
- Bliss, T. (2011). The Urbal Fix. *City*, 15, 105-119.
- Bontje, M. (2004). Facing the challenge of shrinking cities in East Germany: The case of Leipzig. *GeoJournal*, 61(1), 13–21.
- Bontje, Marco, & Musterd, S. (2008). The Multi-layered City: The Value of Old Urban Profiles. *Tijdschrift voor economische en sociale geografie*, 99(2), 248–255.
- Booth, D. E. (1987). Regional long waves and urban policy. *Urban Studies*, 24(6), 447.
- Botero, G. (1956). *The Reason of State: The greatness of cities*. Routledge & K. Paul.
- Boyer, R. (1986). La théorie de la régulation: une analyse critique. *Paris: La Découverte*.
- Bramley, G., & Pawson, H. (2002). Low Demand for Housing: Incidence, Causes and UK National Policy Implications. *Urban Studies*, 39(3), 393 –422.
- Brandstetter, B., Lang, T., & Pfeifer, A. (2005). Umgang mit der schrumpfenden Stadt—ein Debattenüberblick. *Berliner Debatte Initial*, 16/6, 55–68.
- Braudel, F. (1963). *Le monde actuel*. Paris: Eugène Belin.
- Braudel, F. (1987). *Grammaire des civilisations*. Arthaud-Flammarion.
- Breckenfeld, G. (1978). Coping with City Shrinkage. *Civil Engineering—ASCE*, 48(11), 112–113.
- Brenner, Marcuse, P., & Mayer, M. (2009). Cities for people, not for profit. *City: analysis of urban trends, culture, theory, policy, action*, 13(2), 176.
- Brenner, N., & Theodore, N. (2002). Cities and the geographies of ‘actually existing neoliberalism’. *Spaces of neoliberalism: urban restructuring in North America and Western Europe*, 2–32.

- Brenner, N., & Theodore, N. (2005). Neoliberalism and the urban condition. *City: analysis of urban trends, culture, theory, policy, action*, 9(1), 101–107.
- Bretagnolle, A., Pumain, D., & Rozenblat, C. (1998). Space-time Contraction and the Dynamics of Urban Systems. *Cybergeo : European Journal of Geography*, Dossiers. Consulté de <http://cybergeo.revues.org/373>
- Bretagnolle, Paulus, F., & Pumain, D. (2002). Time and space scales for measuring urban growth. *Cybergeo : European Journal of Geography*, Dossiers. Consulté de <http://cybergeo.revues.org/3790>
- Brundland, G. H. (1987). Our common future: Report of the world Commission on Environment and Development. *Our common future: Report of the World Commission of Environment and Development*.
- Buzar, S., Ogden, P., Hall, R., Haase, A., Kabisch, S., & Steinführer, A. (2007). Splintering urban populations: emergent landscapes of reurbanisation in four European cities. *Urban Studies*, 44(4), 651.
- Buzar, Stefan, Ogden, P. E., & Hall, R. (2005). Households matter: the quiet demography of urban transformation. *Progress in Human Geography*, 29(4), 413-436.
- Caldwell, J. C. (2004). Demographic theory: A long view. *Population and Development Review*, 30(2), 297–316.
- Castells, M. (1997). Hauling in the future. *The Guardian*, p. 21.
- Castells, M. (2002). Local and Global: Cities in the Network Society. *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie*, 93(5), 548-558.
- Castells, M. (2010). *End of Millennium: The Information Age: Economy, Society, and Culture*. John Wiley and Sons.
- Cattan, N., & Rozenblat, C. (1991b). Delimiter et mesurer l'évolution des populations urbaines. *Population (French Edition)*, 46(4), 979–991.
- Champion. (1989). Counterurbanization in Britain. *The Geographical Journal*, 155(1), 52-59.
- Champion. (2001). A Changing Demographic Regime and Evolving Poly centric Urban Regions: Consequences for the Size, Composition and Distribution of City Populations. *Urban Stud*, 38(4), 657-677.
- Champion, T. (2003). Testing the differential urbanisation model in Great Britain, 1901-91. *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie*, 94(1), 11-22.
- Cheshire, & Hay, D. (1989). *Urban Problems in Western Europe: an economic analysis*. Unwin Hyman London.
- Cheshire, P. C. (2006). Resurgent Cities, Urban Myths and Policy Hubris: What We Need to Know. *Urban Stud*, 43(8), 1231-1246.
- Cheshire, P., Carbonaro, G., & Hay, D. (1986). Problems of urban decline and growth in EEC countries: or measuring degrees of elephantness. *Urban Studies*, 23(2), 131–149.
- Cheshire, Paul. (1995). A New Phase of Urban Development in Western Europe? The Evidence for the 1980s. *Urban Stud*, 32(7), 1045-1063.
- Christaller, W. (1933). *Die zentralen Orte in Suddeutschland*, Jena: Gustav Fischer. *English translation:(1966) Baskin CW, Central Places in Southern Germany, Engelwood Cliffs, NJ.*
- Cornu, P. (2001). La forteresse vide. Une histoire des hautes terres du Massif central entre déprise humaine et emprise symbolique (XIXe-XXe siècles). Thèse pour le doctorat en histoire. (J.-L. Mayaud & P. Verley, Éd.) *Revue d'histoire du XIXe siècle*, Nouvelles approches en histoire économique, (23), 297–304.

- Couch, Chris, Sykes, O., & Börstinghaus, W. (2011). Thirty years of urban regeneration in Britain, Germany and France: The importance of context and path dependency. *Progress in Planning*, 75(1), 1-52.
- Coudène, M. (2009). La croissance de la population se diffuse sur l'ensemble du territoire rhônalpin. Consulté de <http://www.epsilon.insee.fr/jspui/handle/1/3202>
- Coutard. (2008). Placing splintering urbanism: Introduction. *Geoforum*, 39(6), 1815-1820.
- Crépon, M. (2002). *L'imposture du choc des civilisations*. Pleins feux.
- Cretin, C. (1995). *Saint-Etienne n'est plus dans Saint-Etienne--: plaidoyer pour un Pays urbain*. Université de Saint-Etienne.
- Cullen, J. B., & Levitt, S. D. (1999). Crime, urban flight, and the consequences for cities. *Review of Economics and Statistics*, 81(2), 159–169.
- Cunningham-Sabot, E., & Fol, S. (2007). Schrumpfende Städte in Westeuropa: Fallstudien aus Frankreich und Grossbritannien. *Berliner Debatte Initial*, 16/6, 22–35.
- Cunningham-Sabot, E., Fol, S., Grasland, C., Roth, H., & Van Hamme. (2010). Shrinking cities et shrinking regions, Définitions et typologies. *Villes et régions européennes en décroissance: maintenir la cohésion territoriale* (Hermès Lavoisier., p. 67–95). Baron, Cunningham-Sabot, Grasland, Rivière, Van Hamme.
- Cunningham-Sabot, E., Jaroszewska, S., Fol, S., Roth, H., Strykiewicz, & Wiechmann, T. (2010). Processus de décroissance urbaine. *Villes et régions européennes en décroissance: maintenir la cohésion territoriale* (Hermès Lavoisier., p. 187–212). Baron, Cunningham-Sabot, Grasland, Rivière, Van Hamme.
- Cunningham-Sabot, EC. (2007). Reconversion économique et gentrification : Glasgow et la Clyde. *Données Urbaines*, 5, 367–374.
- Cunningham-Sabot, EC, & Baudelle, G. (2008). La mondialisation vue de France et des Etats-Unis: discussion sémantique contre débat médiatique. *L'Information géographique*, 72(2), 6–16.
- Cunningham-Sabot, Emmanuèle, & Martinez-Fernandez. (2007). Shrinking Cities Indicators. Paper prepared for the Shrinking Cities Group, IURD, UC (Berkeley).
- Cunningham-Sabot, & Fol, S. (2010). De-industrialization and economic restructuring: The case of two European shrinking cities. *Shrinking cities South/North: « Achicamiento » urbano Sur/Norte* (Audirac Alexandre.). Florida State University, Universidad de Guadalajara, UCLA Program on Mexico, Profmex/World and Juan Pablos Editor.
- Dalum, B., Perderson, & Vilumsen. (2005). Technological Life-Cycles: Lessons from a Cluster Facing Disruption. *European Urban and Regional Studies*, 12, 229-246.
- DATAR. (2011, Automne). Japon : une évolution démographique qui impose de repenser l'aménagement du territoire. *Territoires en mouvement*, (6). Consulté de <http://territoires.gouv.fr/territoires-actus>
- Davezies, L. (2008). *La République et ses territoires : La circulation invisible des richesses*. Seuil.
- Derrida, J. (1985). Des tours de Babel. *L'art des confins. Mélanges offerts à Maurice de Gandillac* (PUF.). Cazenave A., Lyotard J. F.

- Descotes-Toyosaki, & Dainelli. (2009). Au Japon, retour dans l'île fantôme : Geo.fr. *geo.fr*. Consulté septembre 13, 2011, de <http://www.geo.fr/photos/reportages-geo/japon-gunkanjima-ile-fantome/panorama>
- Di Gaetano, A., & Strom, E. (2003). Comparative urban governance. *Urban Affairs Review*, 38(3), 356.
- Diefenbacher, H., & Zieschank. (2009). Der Nationale Wohlfahrtsindex als Beitrag zur Debatte um Wachstum und Wohlfahrtsmasse. *Wirtschaftsdienst*, 12, 787–792.
- Downs, A. (1999). Some realities about sprawl and urban decline. *Housing Policy Debate -Washington-*, 10(4), 955–974.
- Dregni, E. (2001). *Minnesota Marvels: Roadside Attractions in the Land of Lakes*. U of Minnesota Press.
- Ducom, E., & Yokohari, M. (2006). L'involution démographique et urbaine dans l'aire tokyo"ite: Le déclin de la ville nouvelle de Tama. *Annales de la recherche urbaine(Paris)*.
- Dumont, & Chalard. (2008). Le bilan démographique des maires : les 25 communes à plus forte croissance et les 25 à plus forte décroissance. *Population et Avenir*, (686, Janv-Févr), 20.
- Dupuy, G. (1995). *Les territoires de l'automobile* (Anthropos-Économica.).
- Dupuy, Gabriel. (2011). Fracture et dépendance: l'enfer des réseaux? *Flux*, 1(83).
- Dupuy, Gabriel, & Sajous, P. (2000). «L'étalement périurbain: perspectives internationales». *Mattei M.-F., Pumain D., Données urbaines*, 3.
- Fairbanks, P. (2008, juillet 8). Youngstown: shrinking by design: Third in a series of three. *Buffalo News, The (NY)*. Consulté de <http://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=nfh&AN=2W62W61657512304&site=ehost-live>
- Farke, C. (2005). « Salzgitter will und wird nicht schrumpfen »- un Akzeptanzprobleme im Umgang mit Schrumpfung exemplarisch erläutert an einer Pilotstadt des Stadtumbaus West. *Kommunikative Steuerung des Stadtumbaus: Interessengegensätze, Koalitionen und Entscheidungsstrukturen in schrumpfenden Städten* (eds Weiske, Kabisch, Hannemann., p. 185–205). VS Verlag.
- Fielding, A. (1986). Counterurbanization in Western Europe. *West European population change*, 35–49.
- Fielding, A. (1989). Migration and urbanization in Western Europe since 1950. *The Geographical Journal*, 155(1), 60–69.
- Fishman, R. (1987). *Bourgeois utopias: the rise and fall of suburbia*. Basic Books.
- Florentin, D., Fol, S., & Roth, H. (2009). La « Stadtschrumpfung » ou « rétrécissement urbain » en Allemagne : un champ de recherche émergent. *Cybergeogeo*. Consulté de <http://cybergeogeo.revues.org/index22123.html?>
- Florida, R. (2004). *The rise of the creative class*. Basic Books New York.
- Fol, S., & Cunningham-Sabot, E. (2010). « Déclin urbain » et Shrinking Cities : une évaluation critique des approches de la décroissance urbaine. *Annales de géographie*, 674(4), 359. doi:10.3917/ag.674.0359
- Frejka, T., Sardon, J. P., & Confesson, A. (2004). *Childbearing Trends and Prospects in Low-Fertility countries: A cohort analysis* (Vol. 13). Springer.
- Frey, W. H., & Kobrin, F. E. (1982). Changing Families and Changing Mobility: Their Impact on the Central City. *Demography*, 19, 261.
- Friedman, J. (2007). A spatial framework for urban policy: new directions, new

- challenges (p. 74–93). Présenté à What Policies for Globalising Cities? Rethinking the urban policy agenda, OECD.
- Friedman, T. L. (2005). *The World Is Flat: A Brief History of the Twenty-first Century* (1st éd.). Farrar, Straus and Giroux.
- Friedrichs, J. (1993). A theory of Urban Decline: economy, demography and political elites. *Urban Studies*, 30(6), 907–917.
- Fujii Yasuyuki. (2004). « Shrinkage in Japan ». *Shrinking cities* (International Research, Hatje Cantz., Vol. 1).
- Galton, F. (1924). Reminiscences of Herbert Spencer: Rough first draft of what I afterwards sent to Mr Duncan. *The Life and Letters of Francis Galton* (Pearson., Vol. 2). Cambridge, UK: Cambridge University Press.
- Garreau, J. (1991). *Edge city: Life on the new frontier*. Anchor.
- Georgescu-Roegen, N. (1971). *The entropy law and the economic process*. Harvard University Press Cambridge, MA.
- Geyer, H. S., & Kontuly, T. (1993). A theoretical foundation for the concept of differential urbanization. *International Regional Science Review*, 15, 157–157.
- Glaeser, Edward L. (2009, juin 16). Bulldozing America's Shrinking Cities - Economix Blog - NYTimes.com. Consulté juin 30, 2009, de <http://economix.blogs.nytimes.com/2009/06/16/bulldozing-americas-shrinking-cities/>
- Glaeser, Edward Ludwig. (2011). *Triumph of the city: how our greatest invention makes us richer, smarter, greener, healthier, and happier*. Penguin.
- Glock, B., & Häussermann, H. (2004). New trends in urban development and public policy in eastern Germany: dealing with the vacant housing problem at the local level. *International Journal of Urban and Regional Research*, 28(4), 919–929.
- Göb, R. (1977). Die schrumpfende Stadt. *Archiv für Kommunalwissenschaften*, 2, 149–177.
- Gondermann, T. (2007). Progression and retrogression: Herbert Spencer's explanations of social inequality. *History of the Human Sciences*, 20(3), 21 - 40.
- Government Stupidity - Stansberry: Detroit's socialist nightmare is America's future. (2011, septembre 24). *The Daily Crux*. Consulté de http://www.thedailycrux.com/content/3247/Government_Stupidity
- Guérin-Pace, F., & Pumain, D. (1990). 150 ans de croissance urbaine. *Économie et statistique*, 230(1), 5–16.
- Guérois, M., & Paulus, F. (2002). Commune centre, agglomération, aire urbaine: quelle pertinence pour l'étude des villes. *Cybergeo*, 212, 1–18.
- Guérois, Marianne. (2003, décembre 16). *Les formes des villes européennes vues du ciel. Une contribution de l'image CORINE Land cover à la comparaison morphologique des grandes villes d'Europe occidentale*. (Thèse de doctorat). Paris I.
- Gutkind, E. (1966). *Le Crépuscule des villes [The Twilight of cities]*. Paris: Stock.
- Halbert, L. (2010). *L'avantage métropolitain*. Presses Universitaires de France - PUF.
- Hall. (1971). Spatial structure of metropolitan England and Wales. *Spatial policy problems of the British economy*, 96–125.
- Hall, P. (1988). The geography of the fifth Kondratieff (Massey, Allen., p. 51–67).

- Uneven Re-Development : Cities and Regions in transition: Open University.
- Hall, P. (2007). Delineating urban territories. Is this a relevant issue? *Cities and networks in Europe. A critical approach of polycentrism*. (Cattan (dir.), p. 3–14). Montrouge: John Libbey.
- Hall, P. G., & Pfeiffer, U. (2000). *Urban future 21: a global agenda for twenty-first century cities*. Routledge.
- Halleux, J. M., Lambotte, J. M., Bruck, L., & Beaujean, B. (2003). Production de l'urbanisation et infrastructures de viabilisation. *Ruimte & Planning*, (3).
- Hankinson, G. (2004). Relational network brands: Towards a conceptual model of place brands. *Journal of Vacation Marketing*, 10(2), 109-121.
- Harvey, D. (1989). From managerialism to entrepreneurialism: the transformation in urban governance in late capitalism. *Geografiska Annaler. Series B. Human Geography*, 3–17.
- Harvey, D. (2000). *Spaces of hope*. Univ of California Pr.
- Harvey, D. (2001). Globalization and the « Spatial fix ». *Zeitschrift für Literatur und Diskussion*, 2, 22–31.
- Harvey, D. (2006). *Spaces of global capitalism*. Verso.
- Hauben, T., Patteeuw, V., Vermeulen, M., van Jonge Architecten, G., & Affairs, U. (2002). *City branding: image building & building images*. NAI.
- Häussermann, H. (2005). Umbauen und Integrieren—Stadtpolitik heute. *A-PuZ*, 3(2005), 3–9.
- Häussermann, H., & Siebel, W. (1988). Die schrumpfende Stadt und die Stadtsoziologie. *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, 29, 78–94.
- Heikkilä, E. (2003). Differential urbanisation in Finland. *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie*, 94(1), 49-63.
- Helbing, D. (2007). *Managing complexity: insights, concepts, applications*. Springer Verlag.
- Helbing, D. (2010). Pluralistic modeling of complex systems. *Preprint <http://arxiv.org/abs/1007.2818>*.
- Hladik, M. (2010). Habiter le temps, ou la poétique des ruines. *file:///D:/Documents/Documents/zotero/storage/NUBJ9UCQ/HLADIK%20-%20Habiter%20le%20temps,%20ou%20la%20po%C3%A9tique%20des%20ruines.pdf*.
- Hollander, J. B., Pallagst, K., Schwarz, T., & Popper, F. (2009). Planning shrinking cities. *Progress in Planning*, 72(4), 223–232.
- Hotelling, H. (1929). Stability in competition. *The economic journal*, 39(153), 41–57.
- House of Commons. (2010). House of Commons Written Answers 2 March 2010. Consulté septembre 17, 2011, de <http://services.parliament.uk/hansard/Commons/ByDate/20100302/writtenanswers/part022.html>
- Howard, S. E. (1902). *Garden cities of tomorrow*. Swan Sonnenschein & Co., Ltd.
- Hoyt, H. (1939). The structure and growth of residential neighborhoods in American cities. *Washington, DC*.
- Huntington, S. P. (1997). *The clash of civilizations and the remaking of world order*. Simon and Schuster.
- Huysen, A. (2008). *Other cities, other worlds: urban imaginaries in a globalizing age*. Duke University Press Books.

- Inskeep (2009, juillet 13). Flint, Michigan: Growing Stronger By Growing Smaller? *Morning Edition (NPR)*. Consulté de <http://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=nfh&AN=6XN200907131103&site=ehost-live>
- Internationale Bauausstellung Stadtumbau Sachsen-Anhalt 2010. (2010). *Less is future : 19 cities, 19 themes*. Berlin: Jovis Verlag.
- Jackson, K. T. (1985). *Crabgrass frontier: The suburbanization of America*. Oxford University Press.
- Jacob, J. (1962). The death and life of great American cities. *London: Jonathan Cape*.
- Jacquot. (2006). Des ménages toujours plus petits Projection de ménages pour la France métropolitaine à l'horizon 2030. *Insee Première, Oct(1106)*.
- Jany-Catrice, F., & Zotti, R. (2009). La santé sociale des territoires. Un indicateur de santé sociale pour les régions françaises. *Futuribles, (350)*, 65–88.
- Jessop, B. (2002). *The future of the capitalist state*. Polity Pr.
- Jessop, B., & Sum, N. L. (2000). An entrepreneurial city in action: Hong Kong's emerging strategies in and for (inter) urban competition. *Urban Studies, 37(12)*, 2287.
- Julien, P. (2000). Insee - Territoire - Recensement de la population 1999 - Poursuite d'une urbanisation très localisée. *INSEE Première, (692)*. Consulté de http://www.insee.fr/fr/themes/document.asp?reg_id=0&ref_id=ip692
- Kabisch, N., & Haase, D. (2009). Diversifying European agglomerations: evidence of urban population trends for the 21st century. *Population, Space and Place*.
- Kabisch, N., Haase, D., & Haase, A. (2010). Evolving Reurbanisation? Spatio-temporal Dynamics as Exemplified by the East German City of Leipzig. *Urban Studies, 47(5)*, 967 -990.
- Kabisch, S., Haase, A., & Haase, D. (2006). Beyond growth–urban development in shrinking cities as a challenge for modeling approaches. *IEMSS Annual Conference* (p. 1–4243).
- Kaufmann, F.-X. (2009). Das Schrumpfen ernst nehmen. *Leviathan, 37(2)*, 236–239.
- Khaldūn, I., & Trad. Rosenthal, F. (1969). *The Muqaddimah, an introduction to history* (Princeton University Press.). Dawood.
- Klassen, & Van den Berg. (1978). *Grandes métropoles européennes ; mécanismes économiques et déclin*. la 11ème conférence de l' AISRU « statistiques locales et aménagement urbain », à Reims.
- Kleinschmager, R., Pumain, D., & Paquot, T. (2006). Dictionnaire la ville et l'urbain.
- Kondratieff, N. (1922). *The World Economy and its Condition During and After the War*. Moscow.
- Kontuly, T., & Geyer, H. S. (2003). Introduction to special issue: testing the differential urbanisation model in developed and less developed countries. *Tijdschrift voor economische en sociale geografie, 94(1)*, 3–10.
- Kontuly, Thomas, & Hermanus S. Geyer. (2003a). Lessons Learned from Testing the Differential Urbanisation Model. *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie, 94(1)*, 124-128.
- Kontuly, Thomas, & Hermanus S. Geyer. (2003b). Introduction to Special Issue: Testing the Differential Urbanisation Model in Developed and Less Developed Countries. *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie, 94(1)*, 3–10. doi:10.1111/1467-9663.00232
- Koziol, I. M., Walther, J., Architektur, F., & Ingenieurwesen, S. (2006).

- Ökonomische Schwellenwerte bei der Rücknahme von technischer Infrastruktur in der Stadt. *Informationen zur Raumentwicklung*, 5, 259–269.
- Kroll, F., & Kabisch, N. (2011). The Relation of Diverging Urban Growth Processes and Demographic Change along an Urban–Rural Gradient. *Population, Space and Place*, Published online in Wiley Online Library.
- Kuhn. (1972). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris: Flammarion. Consulté de <http://cdsweb.cern.ch/record/250409>
- La mortalité élevée des abeilles due à des facteurs multiples -. (2011, juin 6). *Le Monde*. Consulté de http://www.lemonde.fr/planete/article/2011/06/06/la-mortalite-elevee-des-abeilles-due-a-des-facteurs-multiples_1532726_3244.html
- Lacour, C. (1993). La métropolisation ou la ville oubliée. *Mutations économiques et Urbanisation*, (La documentation Française.). Paris: Plan Urbain.
- Lacour, C., & Puissant, S. (1999). La métropolisation. *Croissance, diversité, fractures*.
- Lang, T. (2005). *Insights in the British Debate about Urban Decline and Urban Regeneration*. Working Paper, Erkner, Leibniz-Institute for Regional Development and Structural Planning. Mai 11, 2008 de http://www.irs-net.de/download/wp_insights.pdf.
- Latouche, S. (1995). Les querelles de mots du développement. *Chronique du Sud*, 14, 20–27.
- Latouche, Serge. (2003). L'imposture du développement durable ou les habits neufs du développement. *Mondes en développement*, 121, 23.
- Le Galès, P. (1995). Du gouvernement des villes à la gouvernance urbaine. *Revue française de science politique*, 45(1), 57–95.
- Le Galès, P. (2002). *European cities: social conflicts and governance*. Oxford University Press, USA.
- Le Galès, P. (2003). *Le retour des villes européennes: sociétés urbaines, mondialisation, gouvernement et gouvernance*. Paris: Presses de sciences po.
- Lesthaeghe, R., & Neidert, L. (2005). The « Second Demographic Transition » in the US: Spatial Patterns and Correlates?. *Unpublished. Population Studies Center, University of Michigan, Ann Arbor*.
- Lindeman, E. C. (1938). National Resources Committee. Our Cities—Their Rôle in the National. *The ANNALS of the American Academy of Political and Social Science*, 327, 200.
- Lipietz, A. (1993). The Local and the Global: Regional Individuality or Interregionalism? *Transactions of the Institute of British Geographers*, New Series, 18(1), 8–18. doi:10.2307/623066
- Logan, J. R., & Molotch, H. L. (1996). The city as a growth machine. *Readings in urban theory*, 291–337.
- Logan, & Stults. (2011). *The Persistence of Segregation in the Metropolis: New Findings from the 2010 Census*. Census Brief prepared for Project US2010.
- Lötscher, L., Howest, F., & Basten, L. (2004). Eisenhüttenstadt: monitoring a shrinking German city. *Dela*, 21, 361–370.
- Lütke-Daldrup, E. (2001). " Die perforierte Stadt. Eine Versuchsanordnung. *Bauwelt*, 24(StadtBauwelt 150), 40–45.
- Mace, A., Hall, P., & Gallent, N. (2007). New East Manchester: Urban Renaissance or Urban Opportunism? *European Planning Studies*, 15(1), 51.
- Markusen, A. (1996). Sticky places in slippery space: a typology of industrial

- districts. *Economic geography*, 293–313.
- Markusen, Ann, & Schrock, G. (2006). The Artistic Dividend: Urban Artistic Specialisation and Economic Development Implications. *Urban Stud*, 43(10), 1661-1686.
- Marshall, A. (1891). *Principles of economics*. Macmillan and co.
- Martinez Fernandez, C., Audirac, I., Fol, S., & Cunningham Sabot, E. (2012). Shrinking Cities: Urban Challenges of Globalization. *International Journal of Urban and Regional Research*, 36(2), 213–225. doi:10.1111/j.1468-2427.2011.01092.x
- Martinez Fernandez, C., Wu, C., Schatz, L. K., Taira, N., & Vargas Hernández, J. G. (2012). The Shrinking Mining City: Urban Dynamics and Contested Territory. *International Journal of Urban and Regional Research*, 36(2), 245–260. doi:10.1111/j.1468-2427.2011.01094.x
- Martinez Fernandez, & Weyman. (2012). Demographic Change and Shrinkage in Australian Communities. *Demographic Change and Local Development: Shrinkage, Regeneration and Social Dynamics* (OECD Publishing.). Paris: Martinez-Fernandez, M., Kubo, N., Noya, A., and Weyman, T.
- Massey, D. B. (2007). *World city*. Polity.
- Mayer, H., & Knox, P. L. (2006). Slow cities: Sustainable places in a fast world. *Journal of urban affairs*, 28(4), 321.
- Meadows, D. H., Meadows, D. L., Randers, J., & Behrens, W. W. (1972). *The Limits to Growth: A Report for the Club of Rome's Project on the Predicament of Mankind*. New York: Universe Books.
- Metzger, J. T. (2000). Planned abandonment: The neighborhood life-cycle theory and national urban policy. *HOUSING POLICY DEBATE-WASHINGTON-*, 11(1), 7–40.
- Michalis Kavaratzis. (2004). From city marketing to city branding: Towards a theoretical framework for developing city brands. *Place Branding*, 1, 58–73.
- Morgan, G. (2006). *Images of organization*. SAGE.
- Morin, E. (1990). *Science avec conscience*. Fayard.
- Morin, Edgar. (1977). *La méthode, La nature de la nature*. Points, poche., Vol. 1-6, Vol. 1).
- Morin, Edgar. (2005). *Introduction à la pensée complexe* ([Nouv. éd.]). Seuil.
- Morin, Edgar, & Moigne, J. L. L. (1999). *L'intelligence de la Complexité*. Editions L'Harmattan.
- Moss. (2008). « Cold spots » of Urban Infrastructure: « Shrinking » Processes in Eastern Germany and the Modern Infrastructural Ideal. *International Journal of Urban and Regional Research*, 32(2), 436-451.
- Müller, M. (2007). What's in a word? Problematizing translation between languages. *Area*, 39(2), 206–213.
- Mumford, L. (1961). *The city in history: its origins, its transformations, and its prospects*. Houghton Mifflin Harcourt.
- Mykhnenko, V., & Turok, I. (2008). East European Cities — Patterns of Growth and Decline, 1960–2005. *International Planning Studies*, 13(4), 311.
- North, D. C. (1990). *Institutions, institutional change, and economic performance*. Cambridge Univ Pr.
- Nuissl, H., & Rink, D. (2005). The production of urban sprawl in eastern Germany as a phenomenon of post-socialist transformation. *Cities*, 22(2), 123–134.
- ODPM. (2003). *Sustainable communities: building for the future*.

- Ogden, & Hall, R. (1998). La mobilité des personnes seules en France et en Grande-Bretagne. *Economie et statistique*, 316(1), 77-95.
- Ogden, & Hall, R. (2000). Households, reurbanisation and the rise of living alone in the principal French cities, 1975-90. *Urban Studies*, 37(2), 367.
- Ogden, & Hall, R. (2004). The second demographic transition, new household forms and the urban population of France during the 1990s. *Transactions of the Institute of British Geographers*, 29(1), 88–105.
- Okrent, D., & Gray, S. (2010, novembre 11). The Future of Detroit: How to Shrink a City. *Time*. Consulté de <http://www.time.com/time/nation/article/0,8599,2030761-1,00.html>
- Oswalt, P. (2005). *Shrinking Cities: International Research* (Vol. 1). Hatje Cantz Pub.
- Oswalt, P., & Rieniets, T. (2006). *Atlas of shrinking cities*. Hatje Cantz Ostfildern.
- Paddison, R. (1993). City marketing, image reconstruction and urban regeneration. *Urban studies*, 30(2), 339.
- Pallagst, K., & et al. (2009). *The future of shrinking cities: problems, patterns and strategies of urban transformation in a global context* (Center for Global Metropolitan Studies, Institute of Urban and Regional Development, and the Shrinking Cities International Research Network (SCiRN).). IURD, Berkeley, University of California. Consulté de <http://iurd.berkeley.edu/sites/default/files/pubs/MG-2009-01.pdf>
- Pallagst, K., & Wiechmann, T. (2005). Shrinking smart? Staedtische Schrumpfungprozesse in den USA. *Jahrbuch StadtRegion* (Norbert Gestring, Herbert Glasauer, Christine Hannemann, Werner Petrowsdsky and Jörg Pohlan. VS Verlag für Sozialwissenschaften., p. 105–127).
- Paris. (2010). Shrinking right: How Youngstown, Ohio, is miles ahead of Detroit | MLive.com. Consulté septembre 16, 2011, de http://www.mlive.com/news/detroit/index.ssf/2010/05/shrinking_right_how_youngstown.html
- Park, R. E., Burgess, E. W., McKenzie, R. D., & Wirth, L. (1928). *The city*. University of Chicago Press.
- Pascal, A. (1987). The vanishing city. *Urban Studies*, 24(6), 597.
- Passet. (1997). *De la transdisciplinarité à la responsabilité*. Présenté à Congrès de Locarno, Quelle université pour demain, vers une évolution transdisciplinaire de l'université, Locarno, 2 Mai. Consulté de <http://basarab.nicolescu.perso.sfr.fr/ciret/locarno/loca5c9.htm>
- Passet, R. (1992). Le copilotage du développement économique et de la biosphère. *Tiers-Monde*, 33(130), 393–416.
- Passet, R. (2011). *Les grandes représentations du monde et de l'économie à travers l'histoire: De l'univers magique au tourbillon créateur*. Éditions Les Liens qui libèrent.
- Paulus, F. (2004, décembre 14). *Coévolution dans les systèmes de villes : croissance et spécialisation des aires urbaines françaises de 1950 à 2000*. Paris I. Consulté de <http://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-00008053/>
- Peck, J. (2005). Struggling with the creative class. *International journal of urban and regional research*, 29(4), 740–770.
- Peck, Jamie, & Theodore, N. (2007). Variegated capitalism. *Progress in Human Geography*, 31(6), 731 -772.
- Peck, Jamie, & Tickell, A. (2002). Neoliberalizing Space. *Antipode*, 34(3), 380-404.

- Perroux, F. (1955). Note sur la notion de pôle de croissance. *Économie appliquée*, 8(1970), 93–103.
- Perroux, F. (1991). *L'Économie du XXe siècle* (Presses universitaires de Grenoble.). Grenoble.
- Petsimeris, P. (1998). Urban Decline and the New Social and Ethnic Divisions in the Core Cities of the Italian Industrial Triangle. *Urban Studies*, 35(3), 449.
- Pink, S. (2007). Sensing Cittàslow: slow living and the constitution of the sensory city. *The Senses and Society*, 2(1), 59–77.
- Pinson, Gilles. (2003). Le chantier de recherche de la gouvernance urbaine et la question de la production des savoirs dans et pour l'action. Consulté septembre 18, 2011, de <http://hal-ujm.ccsd.cnrs.fr/halshs-00125294/>
- Pinson, G. (2007). Gouverner une grande ville européenne: les registres d'action et de légitimation des élus à Venise et Manchester.
- Pinson, G. (2010). La gouvernance des villes françaises. Du schéma centre-périphérie aux régimes urbains. *Métropoles*, (7).
- Plautus Titus Maccius, & trad. Nixon. (1916). Bacchides. *Amphitryo, Asinaria, Aulularia, Bacchides, Captivi*, Ebook (Ted Garvin, Louise Hope and the Online Distributed Proofreading Team at <http://www.pgdp.net.>).
- Podevin. (2008). Insee - Population - En 2030, quatre ménages sur dix seraient constitués d'une personne seule. *Décimal*, Avril(280). Consulté de http://insee.fr/fr/themes/document.asp?reg_id=12&ref_id=12870
- Polybius, & Bouchot. (1847). *Polybe. Histoire générale*. Paris: Charpentier.
- Popper, D. E., & Popper, F. J. (2002). Small Can Be Beautiful. *Planning*, 68(7), 20.
- Pumain, D. (2006). Alternative explanations of hierarchical differentiation in urban systems'. *Hierarchy in natural and social sciences* (Springer., p. 169–222). NY: ed. D Pumain.
- Pumain, Denise. (2002). The French Urban System. *International handbook of urban systems: studies of urbanization and migration in advanced and developing countries* (p. 121–145). Edward Elgar Publishing.
- Pumain, D., Bretagnolle, A., & Degorge-Lavagne, M. (1999). La ville et la croissance urbaine dans l'espace-temps. *Mappemonde*, 55(3), 38–42.
- Pumain, Denise, Sanders, L., Bretagnolle, A., Glisse, B., & Mathian, H. (2009). The Future of Urban Systems: Exploratory Models. Dans D. Lane, D. Pumain, S. E. Leeuw, & G. West (Éd.), *Complexity Perspectives in Innovation and Social Change* (Vol. 7, p. 331–360). Dordrecht: Springer Netherlands.
- Rerat, P. (2006). Mutations urbaines, mutations démographiques. Contribution à l'explication de la déprise démographique des villes-centres. *Revue d'économie régionale et urbaine*, (déc.), 725–750.
- Richardson, H. W. (1980). Polarization reversal in developing countries. *Papers in Regional Science*, 45(1), 67–85.
- Rosa, H. (2010). *Accélération : Une critique sociale du temps*. Editions La Découverte.
- Rosemberg, M. (2000). *Le marketing urbain en question : production d'espace et de discours dans quatre projets de villes*. [S.l.]: Anthropos.
- Rostow, W. (1960). *The Stages of economic Growth*. cambridge University press.
- Roth, H. (2011). Schrumpfende Städte. Ein Phänomen zwischen Antike und Moderne [Villes décroissantes. Un phénomène entre Antiquité et modernité]. *Géocarrefour*. Consulté de <http://geocarrefour.revues.org/8290>
- Roth, H. (2012). Les « villes rétrécissantes » en Allemagne. *Géocarrefour*, (Vol.

- 86/2), 75–80.
- Rutherford. (2008). Unbundling Stockholm: The networks, planning and social welfare nexus beyond the unitary city. *Geoforum*, 39(6), 1871-1883.
- Sabot, E. (1999). *Pour une étude comparée des politiques de développement économique localisé, analysé franco-britannique de trois villes industrielles: Saint-Etienne, Glasgow, Motherwell*. Villeneuve d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion.
- Sassen, S. (2002). Locating cities on global circuits. *Environment and Urbanization*, 14(1), 13-30.
- Sassen, S. (2006). *Cities in a World Economy* (3rd éd.). Pine Forge Press.
- Saxenian, A. L. (1996). *Regional advantage: Culture and competition in Silicon Valley and Route 128*. Harvard Univ Pr.
- Schatz, L. (2010). *What helps or hinders the adoption of « good planning » principles in shrinking cities? A comparison of recent planning exercises in Sudbury, Ontario and Youngstown, Ohio*. University of Waterloo.
- Scherrer, F. (2004). L'eau urbaine ou le pouvoir de renaturer. *Cybergeog : European Journal of Geography*, Dossiers. Consulté de <http://cybergeog.revues.org/1496>
- Scherrer, F. (2010). Le contrepoint des études urbaines et de l'urbanisme : ou comment se détacher de l'évidence de leur utilité sociale. *Tracés*, (3), 187–195.
- Schetke, S., & Haase, D. (2008). Multi-criteria assessment of socio-environmental aspects in shrinking cities. Experiences from eastern Germany. *Environmental Impact Assessment Review*, 28(7), 483–503.
- Schiller, G., & Siedentop, S. (2006). *Preserving Cost-efficient Infrastructure supply in shrinking cities*. SASBE.
- Schmoll, M., Baron, M., Groza, Salaris, & Ysebaert. (2010). Vieillesse et migration, réflexions à partir du cas de la Basilicate et de la Bretagne. *Villes et régions européennes en décroissance: maintenir la cohésion territoriale* (Hermès Lavoisier., p. 117–133). Baron, Cunningham-Sabot, Grasland, Rivière, Van Hamme.
- Schumpeter, J. A. (1939). *Business cycles* (Vol. 100). Cambridge Univ Press.
- Schwarz, T., & Collaborative, C. U. D. (2009). *Sustainable Infrastructure in Shrinking Cities*. Kent State University.
- Scott, A., & Storper, M. (2003). Regions, globalization, development. *Regional studies*, 37(6-7), 549–578.
- Siedentop, & Fina. (2010). Urban Sprawl beyond Growth : the Effect of Demographic Change on Infrastructure Costs, 1(79-80), 90–100.
- Sjoberg, G. [1]. (1963). The Rise and Fall of Cities: A theoretical Perspective. *International Journal of Comparative Sociology*, 4, 107-120.
- Skogan, W. G. (1990). *Disorder and decline: Crime and the spiral of decay in American neighborhoods*. Free Press.
- Smith, F. M. (1996). Problematizing language: limitations and possibilities in 'foreign language' research. *Area*, 160–166.
- Smith, N. (1979). Toward a theory of gentrification. *Journal of the American Planning Association*, 45(4), 538–548.
- Smith, Neil. (1996). *The new urban frontier: gentrification and the revanchist city*. Routledge.
- Smith, Neil. (2002). New Globalism, New Urbanism: Gentrification as Global Urban Strategy. *Antipode*, 34(3), 427-450.

- Smyth, H. (1994). Marketing the City: the Role of Flagship Projects in Urban Regeneration. Consulté de <http://eprints.ucl.ac.uk/50384/>
- Spengler, O. (1931). *Le Déclin de l'Occident*, Vol. I. *French translation by Taxerout. Paris: Galimard.*
- Steinführer, A., & Haase, A. (2007). Demographic change as a future challenge for cities in East Central Europe. *Geografiska Annaler: Series B, Human Geography*, 89(2), 183–195.
- Swyngedouw, E. (1997). Neither global nor local: 'glocalization' and the politics of scale. *Reasserting the power of the local*, 137–166.
- Swyngedouw, E., Moulaert, F., & Rodriguez, A. (2002). Neoliberal Urbanization in Europe: Large-Scale Urban Development Projects and the New Urban Policy. *Antipode*, 34(3), 542–577.
- Tammaru, T. (2003). Urban and rural population change in Estonia: patterns of differentiated and undifferentiated urbanisation. *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie*, 94(1), 112–123.
- The 110th American Assembly. (2011). *Defining a Futur for America's Cities Experiencing Severe Population Loss* (p. 27). Detroit: The American Assembly.
- Thibodeau, P. H., & Boroditsky, L. (2011). Metaphors We Think With: The Role of Metaphor in Reasoning. *PLoS ONE*, 6(2).
- Thornbury, R. (1978). *The changing urban school*. Taylor & Francis.
- Tran, T.-U. (2006). GRAND FORKS: Census says we're shrinking; city says we're growing: MPO, state demographer have disagreed before; federal funding at stake. *Grand Forks Herald (ND)*.
- Tukey, J. W. (1977). *Exploratory data analysis*. Reading, MA.
- Turok, I., & Mykhnenko, V. (2007). The trajectories of European cities, 1960-2005. *Cities*, 24(3), 165-182.
- UMS RIATE, & Géographie-Cités, LIG, IGEAT, Université d'Umea, Université de Naples,. (2008). *Shrinking Regions. A new regional and territorial paradigm*, (Rapport pour le Parlement Européen).
- UN-HABITAT. (2008). *State of the world's cities: 2008/2009 : harmonious cities*. Earthscan.
- United Nation. (2010). *World Fertility Report*. New York: United Nations.
- Urban Audit. (2007). *State of European Cities Report*. Consulté de http://www.eukn.org/finland/themes/Urban_Policy/state-european-cities_3358.html
- Van de Kaa, D. J. (1987). Europe's second demographic transition. *Population bulletin*, 42(1), 1.
- Van den Berg, L., Drewett, R., Klaassen, L. H., Rossi, A., & Vijverberg, C. H. T. (1982). *Urban Europe: a study of growth and decline*. Oxford: Pergamon Press.
- Van Hamme, G. (2010). Économie et démographie. Boucles de rétroaction au niveau régional. *Villes et régions européennes en décroissance: maintenir la cohésion territoriale* (Hermès Lavoisier., p. 117–133). Baron, Cunningham-Sabot, Grasland, Rivière, Van Hamme.
- Virilio, P. (1977). *Vitesse et politique: essai de dromologie* (Vol. 6). Editions Galilée.
- Walker, M. L. (1947). The American city is obsolescent. *Vital speeches 13*.
- Wallerstein, I. (1990). Culture as the Ideological Battleground of the Modern World-

- System. *Global culture: nationalism, globalization, and modernity: a Theory, culture & society special issue*, 7, 31–55.
- Weaver, R. C. (1977). The Suburbanization of America Or the Shrinking of the Cities.
- Wessman, M. (2007). Urban Shrinking in the Life Cycles of City Archetypes. *Shrinking cities: Effects on urban ecology and challenges for urban development*. Peter Lang.
- Wiechmann, Thorsten. (2008). Errors Expected — Aligning Urban Strategy with Demographic Uncertainty in Shrinking Cities†. *International Planning Studies*, 13(4), 431.
- Wiechmann, T., & Siedentop, S. (2006). Chancen des Schrumpfens—Stadtumbau als kommunale Gestaltungsaufgabe. *Wegweiser Demographischer Wandel, 2020*, 106–111.
- Wolff, Cunningham Sabot, Fol, S., & Roth, H. (2011, mars 23). *Urban Shrinkage in France: definitions and measure*. Présenté à Colloque CIERA Lyon « Urbanization and urbanity in Europe: Germany outpost? European trajectories of shrinkage », Lyon.
- Zepf, M., Scherrer, F., Verdeil, E., Roth, H., & Gamberini, J. (2008). Les services urbains en réseau à l'épreuve des villes rétrécissantes: l'évolution des réseaux d'eau et d'assainissement à Berlin—Brandebourg.
- Zepf, Marcus. (2007). Les transformations urbaines au prisme de la géographie allemande, Gans P., Prieb A., Wehrhahn R., 2006, Kulturgeographie der Stadt, Selbstverlag des Geographischen Instituts der Universität Kiel, Band 111, Kiel, 646 p. *Géocarrefour*, (vol. 82/1-2), 99.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	3
SOMMAIRE	7
INTRODUCTION GENERALE.....	11
PARTIE I- DÉLIMITATION DES VILLES EN DÉCROISSANCE : UN DÉFI SCIENTIFIQUE	17
INTRODUCTION	19
Chapitre-1- Sémantique et métaphore	21
<i>1.1.1. De la métaphore à l'action...</i>	22
<i>1.1.2. "La tâche nécessaire et impossible de la traduction" (Derrida 1985)</i>	28
Chapitre-2- Ampleur et effets du phénomène, que mesure-t-on ?.....	33

<i>1.2.1. Quelle échelle spatiale, quelle temporalité ?</i>	36
Délimitation d'une aire urbanisée	37
La temporalité	42
<i>1.2.2. Quelles données mesurant quelles causes ou quels effets ?</i>	45
CONCLUSION.....	55

PARTIE II- MODÈLES EXPLICATIFS DE DÉCROISSANCE URBAINE 57

INTRODUCTION.....	59
Chapitre-3- Causalités linéaires	63
<i>11.3.1. Les villes sont mortelles...</i>	65
<i>11.3.2. Les villes dépendantes, "élastiques" à la conjoncture</i>	69
<i>11.3.3. La « seconde transition démographique »</i>	73
<i>11.3.4. La transition post-socialiste</i>	79
<i>11.3.5. L'étalement urbain</i>	81
Chapitre-4- Un phénomène « complexe »	89
<i>11.4.1. Les fins de cycles... ?</i>	91
<i>11.4.2. Histoire et dépendance</i>	100
<i>11.4.3. Globalisation et "Glocalisation"</i>	107
Globalisation et « Spatial fix »	107
Villes et Glocalisation	109
Effets spatio-temporels sur les villes en décroissance	112
Les villes en décroissance, « trous noirs » « déconnectées ».....	115
Villes en décroissance : « produits dérivés » de la glocalisation... ..	117
CONCLUSION.....	119

PARTIE III- STRATÉGIES DE « DÉVELOPPEMENT » : DE LA RECONQUÊTE DE LA CROISSANCE À LA VALORISATION DE LA DÉCROISSANCE... 125

INTRODUCTION : Du déni à l'acceptation.....	127
---	-----

Chapitre-5- A la reconquête de la croissance	131
<i>III.5.1. Le marketing territorial</i> -----	131
<i>III.5.2. Capter les flux</i> -----	134
Recyclage d’espaces	136
Stratégies de niches	137
Culture et « classes créatives »	138
Chapitre-6- La décroissance : quelle chance !...?	141
<i>III.6.1. Démolitions</i> -----	143
<i>III.6.2. Mise au vert</i> -----	148
<i>III.6.3. Gouvernance et participation des habitants</i> -----	151
CONCLUSION.....	156
CONCLUSION GENERALE.....	157
Le paradigme de croissance en question...	159
De la difficulté d’être... une ville en décroissance...	167
BIBLIOGRAPHIE.....	170
TABLE DES MATIÈRES	186

Résumé :

Le contexte contemporain de mondialisation soumet les villes à des dynamiques différentes et parfois antagoniques : accentuation de la métropolisation, réorganisation du système productif, contre-urbanisation, le tout dans un contexte de profonds changements démographiques. Si l'urbanisation n'a jamais été aussi forte, la croissance urbaine n'a plus rien d'acquis. Les villes en déclin se sont succédé et ne constituent pas un phénomène nouveau. Cependant, le travail propose de penser la décroissance urbaine en tant que phénomène global et complexe, comme de revisiter les théories urbaines reposant largement sur le paradigme de croissance, afin d'envisager cette décroissance urbaine comme une composante possible et structurelle du développement urbain. Les stratégies mises en œuvres par les collectivités locales, - allant de la reconquête de la croissance à l'acceptation de la décroissance -, questionnent le développement urbain durable, appellent à une révision réaliste du paradigme de croissance, mais ne doivent pas pour autant occulter un débat nécessaire sur les solidarités territoriales et une gouvernance responsable.